

1142  
ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

12.  
994

Une femme de lettres du second Empire  
La Comtesse Julie Apraxin  
Sa vie, ses oeuvres

PAR

CATHERINE BARNAS



SZEGED, 1934

# Institut Français de l'Université de Szeged.

Directeur: Béla ZOLNAI.

Chargés de cours: Zoltán BARANYAI, Géza BÁRCZI.

Lecteur: H.-F. GRENET.

---

---

## Études Françaises

publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged.

---

### 1. André Dudith et les humanistes français. Par Jean FALUDI.

Si le rôle politique joué par Dudith est bien connu, il n'en est pas de même de son activité littéraire. M. Faludi cherche à préciser les dates de ses séjours en France, les relations qu'il y a nouées. — A. D. M. (Revue d'Hist. Eccl., 1928).

L'auteur a bravement entrepris de nous apporter quelque chose de précis sur les rapports très vagues que des générations de compilateurs et d'historiens avaient mentionnés comme ayant existé entre Dudith et certains érudits français, tels que Muret, Ramus, Théodore de Bèze. — F.-L. Schoell (Revue des Études Hongroises, 1928).

Magyarul: Minerva 1928. (Vö. Irodalomtörténet, 1928:177.) — Ci. Pierre Costil: André Dudith, humaniste hongrois. Paris, Les Belles Lettres, 1934.

### 2. H.-F. Amiel, traducteur. Son européanisme. Ses relations avec la Hongrie. Par Vilma de SZIGETHY.

Mademoiselle Szigethy étudie les traductions faites par l'auteur du „Journal intime“, et insiste sur le recueil des „Étrangères“... D'une façon vivante et intelligente Mademoiselle Sz. trace la genèse de ce recueil... — Léon Lopp (Revue des Études Hongroises, 1929).

Die fleissige Arbeit enthält eine eingehende Würdigung der Übersetzertätigkeit Amiels... Im Anhang wird auch der aufschlussreiche Briefwechsel zwischen Amiel und Meltzl mitgeteilt. — B. v. Pukánszky (Deutsch-ung. Heimatsblätter 1930:80).

L'étude, très sérieusement établie, est une nouvelle preuve du travail efficace accompli en Hongrie sur les questions de littérature européenne. — Revue de Littérature Comparée, 1930:322.

Magyarul: Jezerniczky Margit: Amiel, Meltzl, Petöfi. (Széphalom 1931).

### 3. Les impressions françaises de Vienne, 1567—1850. Par Vera ORAVETZ.

Die in ihren Ergebnissen und Ausblicken wertvolle Arbeit fügt Österreich nunmehr jenen von Virgile Rossel in seiner „Histoire de la littérature française hors de France“ behandelten Ländern endgültig bei. — Hans Zedinek (Zentralblatt für Bibliothekswesen 1931).

Eine wertvolle Arbeit für die geistesgeschichtliche Erforschung Osteuropas. — Ungarische Jahrbücher, XI, 4.

De telles enquêtes modestes, laborieuses et utiles, permettent de mesurer sur un exemple précis la diffusion de la langue française au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Paul van Tieghem (Revue de Synthèse, I:3).



# FRANCIA TANULMÁNYOK

KIADJA

A SZEGEDI EGYETEM FRANCIA PHILOLOGIAI INTÉZETE

12.

---

## Batthyányné Apraxin Júlia grófnő

(Eiluj Nixarpa)

élete és művei

IRTA

BARNA KATALIN

SZEGED, 1934

# ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

12.

---

## Une femme de lettres du second Empire La Comtesse Julie Apraxin Sa vie, ses oeuvres

PAR

CATHERINE BARNA

SZEGED, 1934

*A szegedi m. kir. Ferencz József-Tudományegyetem  
Bölcsészeti-, Nyelv- és Történettudományi Karához  
benyújtott doktori értekezés.*

*Bíráló: Dr. Zolnai Béla egyet. ny. r. tanár.  
Társbíráló: Dr. Schmidt Henrik egyet. ny. r. tanár.*







## Introduction.

La comtesse Julie Apraxin est du nombre des auteurs qui réussissent à éveiller l'intérêt du public, mais qui sont incapables de le fixer longtemps. L'explication d'un tel destin se trouve le plus souvent dans des circonstances étrangères aux belles-lettres. Ces succès éphémères et en dehors des mérites artistiques sont dus très fréquemment au charme de la personnalité même de l'écrivain ou bien à ses tendances sympathiques aux lecteurs. Tel fut le cas de Julie Apraxin.

Quand nous parlerons d'un succès bruyant de notre auteur, c'est surtout à l'enthousiasme du public hongrois, d'assez courte durée, qu'il faudra penser. Ce public sut gré à la spirituelle comtesse russe du double abandon de sa nationalité et de son rang, en faveur de la cause hongroise. Ces sacrifices, patriotiques et libéraux, d'une comtesse et d'une étrangère, ainsi que l'activité charitable de la grande dame, belle et riche, lui valurent l'admiration et l'affection du public hongrois. Il va de soi que cette estime ne fut pas sans influencer favorablement le jugement de ses oeuvres littéraires, pour une partie considérable du public. Il est vrai que dans telle autre partie elle rencontra une hostilité ouverte, causée par sa conduite contraire à l'éthique familiale et aux usages nobiliaires. Mais on sait que pour l'écrivain l'animosité vaut toujours mieux que l'indifférence.

La comtesse Apraxin a dû presque exclusivement à sa manière de vivre de provoquer en Hongrie un certain retentissement, et jusque dans le monde des lettres. Son

luxe, son intérêt actif pour la littérature, son divorce, son amitié pour les hommes de lettres et son activité pour le Théâtre hongrois de Bude, et même son essai de paraître à la scène comme actrice, sont des circonstances qu'on peut appeler romanesques et qui ne se trouvent pas souvent réunies dans la vie d'une comtesse authentique. Eiluj Nixarpa — comme on aimait à nommer la comtesse Apraxin d'après son pseudonyme littéraire — devint, grâce à ces circonstances, un objet d'intérêt dans les lettres hongroises. Ce n'est point pour ses talents littéraires que parmi ses contemporains notre célèbre actrice Louise BLAHA lui a consacré quelques lignes<sup>1</sup> de ses Mémoires, ou que le directeur de théâtre Georges MOLNÁR a parlé d'elle dans les siens, assez longuement et souvent avec un enthousiasme pathétique. La curieuse femme-auteur qui signait: comte Alexandre VAY et M. Coloman ROZSNYAY, publiciste, qui ne connurent son histoire que pour l'avoir apprise de la génération d'avant la leur, ont traité presque en sujet de nouvelle les quelques années mouvementées que la comtesse Batthyány-Apraxin a vécues dans la capitale hongroise. Sa figure excentrique tente aujourd'hui encore lorsqu'il s'agit de femmes dont le sort fut singulièrement différent de l'ordinaire et du traditionnel.<sup>2</sup>

Dans l'histoire littéraire, la comtesse Julie Apraxin a aussi connu un sort peu commun. Elle fait partie du nombre restreint des auteurs qui ont cultivé la littérature à la fois en langue française et en hongrois. Cette circonstance d'ailleurs, ainsi que sa carrière qui la transporta de Pest à Paris, prédestinait Julie Apraxin à être d'un certain intérêt pour la littérature comparée. Chez un tel auteur on peut se sentir d'avance autorisé à chercher à la fois l'influence des deux littératures et l'apport person-

<sup>1</sup> Qui, d'ailleurs, n'offrent pas de renseignements exacts.

<sup>2</sup> Marie Rónay, Különös asszonyorsok. Magyar Hirlap, 25 déc. 1931.

nel de l'écrivain. Les oeuvres de Julie Apraxin, qui reflètent en partie le goût français, ne sont point uniques dans la littérature hongroise; c'est comme propagandiste en France de la Hongrie alors privée de sa liberté politique qu'elle a occupé une place à part.

L'intérêt pour le sort de la Hongrie, qui caractérise une bonne part de l'oeuvre de Julie Apraxin, se rapporte immédiatement aux circonstances de sa vie, de même qu'à son opinion sur certaines questions. Ainsi il nous importe autant de connaître sa biographie que son activité artistique et ses idées principales.

Ce n'a pas été un travail très facile de découvrir les détails importants de cette vie riche en événements et en aventures et qu'au surplus nous ne connaissons pas suffisamment. Le manque de travaux préparatoires aurait rendu d'autant plus indispensable certains renseignements puisés dans sa famille. Mais la famille de son mari tint à détruire jusqu'au souvenir de ce membre indigne de l'illustre nom des BATHYÁNY. L'almanach de Gotha ignore les dates de naissance et de décès de la comtesse Bathyány-Apraxin. Les répertoires biographiques français passent sous silence jusqu'à son nom. Les répertoires littéraires et dramatiques hongrois sont très défectueux et en partie inexacts au sujet de notre auteur.

Dans la première partie de notre ouvrage nous nous sommes efforcée de combler les lacunes de la biographie de Julie Apraxin à l'aide des journaux et des revues contemporains d'Autriche, de France, et surtout de Hongrie; ceux-ci, pendant le séjour de la comtesse en notre pays, firent mention de presque tous les événements d'intérêt public et souvent même privé de sa vie. De même nous n'avons pas négligé les documents des Archives de l'Etat hongrois, ainsi que ceux des Archives du Musée National de Hongrie, de l'Académie hongroise et du Théâtre National à Budapest. Les *Souvenirs* du comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France à Vienne de 1832 à 1841,

nous ont fourni des indications sur les ascendants maternels de la comtesse. Nous devons des connaissances précieuses quant à la naissance et à l'enfance de Julie Apraxin au Journal intime, manuscrit, du comte Joseph ESTERHÁZY, deuxième mari de la mère de notre auteur. Quelques Mémoires de Vienne ou de Hongrie, ses propres Mémoires,<sup>3</sup> ceux-ci très incomplets, nous ont fourni des détails intéressants sur sa carrière à une date plus avancée.

Le deuxième chapitre de notre travail donne l'analyse de ses oeuvres dont nous avons réussi à augmenter la liste de quelques titres qui jusqu'ici n'étaient indiqués nulle part. Le troisième chapitre est consacré à la carrière dramatique de JULIA BUDAI qui d'ailleurs valut plus de blâme que de gloire à la comtesse. — Le quatrième enfin est un essai de synthèse de son caractère et de ses idées principales.

Dans un appendice nous reproduirons d'abord une lettre en hongrois du poète-émigré Daniel IRÁNYI à Louis KOSSUTH, curieuse tant au point de vue des rapports de Julie Apraxin et de KOSSUTH que pour le jugement qu'elle contient du caractère de notre auteur. Nous avons fait suivre cette lettre, jusqu'à présent inédite, de la préface qu'Alexandre DUMAS fils a donnée à Julie Apraxin pour le roman *Deux Passions*.

---

<sup>3</sup> Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise. Paris, Dentu, 1863, 31 p.

## I. La vie de Julie Apraxin.

Le 3 juin 1860 un des journaux hebdomadaires et littéraires de Pest<sup>4</sup> commença la publication en traduction hongroise du roman *On a beau dire*<sup>5</sup> par Eiluj Nixarpa. Le public n'eut pas besoin d'aller loin pour satisfaire sa curiosité, qu'avait excitée ce pseudonyme étrange; on pouvait lire sous un astérisque: „madame la comtesse Arthur de Batthyány née princesse<sup>6</sup> Julie Apraxin“. C'était la première fois que Julie Apraxin affrontait la critique du public hongrois. Et elle ne tarda point à devenir bientôt une des personnalités les plus en vue de la capitale hongroise. Elle devait d'ailleurs y faire souvent parler d'elle dans les années qui suivirent.

A peine établie à Pest, elle y fut une des étoiles les plus brillantes de la haute société. Ses appartements montraient du luxe, sa manière de s'habiller de l'élégance, ses bijoux de la richesse. „Die Thuri“ — d'après le diminutif du prénom (Arthur) de son mari — devint alors une des personnes les plus populaires de la capitale.<sup>7</sup> Cette popularité fut alimentée surtout par ses vifs témoignages d'intérêt envers la cause de la nation hongroise, ce qui comptait beaucoup alors de la part d'une dame aristocrate et surtout étrangère.

<sup>4</sup> Nefelejts.

<sup>5</sup> Sous le titre *Hiába beszélnek*.

<sup>6</sup> Les familiers de la comtesse parlaient souvent d'elle comme de „la princesse russe“. Cf. Nefelejts 8 févr. 1863.

<sup>7</sup> Cf. Vay S. Munkái, vol. IV, pp. 82—83.



La patrie de Julie Apraxin était en effet la Russie lointaine. Son père descendait de l'ancienne famille esthonienne des comtes Apraxin.<sup>8</sup> Il est vrai pourtant qu'il s'était déjà rapproché de notre pays, du moins dans l'espace. Diplomate russe, il habita Vienne bien des années avant et après 1830,<sup>9</sup> date de naissance de sa fille Julie, notre héroïne.<sup>10</sup>

Du côté maternel, la famille se liait par une tradition plus ancienne à la monarchie de Vienne. La grand-mère<sup>11</sup> de notre héroïne épousa vers 1828 Dimitri Pawlowits TATISTSCHOFF, ambassadeur de Russie à Vienne.<sup>12</sup> Mais sa fille Hélène, future mère de Julie Apraxin, était née, en 1801,<sup>13</sup> de son premier mariage avec le général BÉSOBRASOFF.<sup>14</sup>

La belle-fille de l'ambassadeur de Russie épousa le comte Alexandre Petrovitsch APRAXIN, conseiller d'Etat russe<sup>15</sup> qui peut-être ne fut pas le plus tendre des maris

<sup>8</sup> Sur la famille Apraxin cf. Hoefler, *Nouv. Biogr. Univ.* vol. II, p. 930. Sa célébrité date de Foedor Matvéievitch, comte Apraxin, l'un des principaux collaborateurs de Pierre le Grand.

<sup>9</sup> Cf. C<sup>te</sup> Joseph Esterházy, *Journal* 1828—30 et 1836—39.

<sup>10</sup> Julie Apraxin naquit le 16 octobre 1830, probablement à Vienne. — Cf. c<sup>te</sup> Joseph Esterházy, *Journal*, 29 janv. 1830; 18 avril, 1830; 16 oct. 1837. — Les Répertoires biographiques et les Lexiques placent sa naissance „vers 1824“ — date fautive. Si Julie Apraxin fut baptisée à l'église russe de Vienne, ce qui nous semble probable, son acte de baptême est désormais introuvable, les actes et documents de cette église ayant été détruits, selon la communication de la Légation de Russie, à Vienne.

<sup>11</sup> Julia Alexandrowna Kanofka [communication obligeante de Mlle Maria Tatistscheff; lettre datée de Teufenbach, 28 juill. 1932], morte en 1840, pendant un voyage dans sa patrie, la Pologne. [Sainte-Aulaire, *Souvenirs*. Paris 1927, p. 32.]

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>13</sup> Magyar Nemzetségi Zsebkönyv. T. I, p. 97.

<sup>14</sup> D'après le comte de Sainte-Aulaire, M<sup>me</sup> Tatistscheff, dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, jeune Polonaise d'une beauté éblouissante, fut épousée par le général Bésobrasoff après avoir réussi à obtenir de l'empereur de Russie qu'il fût le parrain de sa fille nouvelle-née. — Cette ambassadrice conserva „toujours des manières plus conformes à son ancienne qu'à sa nouvelle position“. Cf. Sainte-Aulaire, *Souvenirs*, p. 31.

<sup>15</sup> Selon l'acte de baptême de la comtesse Géorgine de Battány. Il y a des sources qui lui attribuent le prénom de Dimitri.

et qui était même assez souvent absent de Vienne, retenu par des voyages.<sup>16</sup>

Madame Apraxin fit vers 1828 la connaissance du comte hongrois Joseph ESTERHÁZY<sup>17</sup> qui ne put l'épouser qu'en 1841, après son divorce d'avec le comte Apraxin.<sup>18</sup>

Rentrée de Pétersbourg après le mariage, la comtesse était chagrinée d'avoir dû quitter son fils Dimitri.<sup>19</sup> Pourtant elle avait emmené avec elle son autre enfant, Julie. Devenue la belle-fille du comte ESTERHÁZY, propriétaire du majorat de Cseklész (aujourd'hui Čeklis en Tchécoslovaquie, dans le voisinage de Presbourg), Julie Apraxin eut dès lors la Hongrie pour patrie adoptive. Dès avant le mariage de sa mère, la petite Julie avait plusieurs fois séjourné à Cseklész.<sup>20</sup> Elle y aurait passé quelques semaines de chaque été jusqu'à sa sixième année<sup>21</sup> quand — le 3 juin 1837 — sa mère avait quitté Vienne avec elle, pour retourner en Russie.<sup>22</sup>

Le comte ESTERHÁZY ressentit un vrai bonheur d'avoir pu lier pour toujours à lui, en plus de la femme aimée, la petite Julie qu'il avait toujours beaucoup chérie. „Je suis bien à mon aise d'être de nouveau près d'Hélène et de la petite Julie; je les aime bien l'une et l'autre et je

<sup>16</sup> Cf. plusieurs passages du Journal du c<sup>te</sup> Esterházy, tomes 1828—30, 1863—39, 1839—42.

<sup>17</sup> C<sup>te</sup> Joseph Esterházy, Journal. 1<sup>er</sup> mai, 1828. — Le comte Joseph Esterházy (1791—1847), chambellan imp. et roy., était par son premier mariage le gendre du prince Clément de Metternich. — Magyar Nemzetségi zsebkönyv. 1888. t. 1<sup>er</sup>, p. 97.

<sup>18</sup> Le mariage eut lieu le 4 août 1841, avec la permission de l'archevêque de Pétersbourg. Il semble que dans la monarchie ce mariage avec une femme divorcée ne fut pas reconnu légitime par l'Eglise. Après la mort — peut-être dans un incendie — du comte Apraxin [selon la communication de M. Szlepecz, curé-doyen de Muraszombat (aujourd'hui Murska-Sobota en Yougoslavie) et de M<sup>e</sup> Glasner, de Presbourg], ils renouvelèrent leur contrat de mariage à Cseklész le 24 juin 1845 [d'après le registre matricule de Cseklész].

<sup>19</sup> C<sup>te</sup> Esterházy, Journal, 9 août, 1841.

<sup>20</sup> Ibid., 12 déc. 1836.

<sup>21</sup> Gombostú, 8 janvier, 1862.

<sup>22</sup> C<sup>te</sup> Esterházy, Journal, 7 juin, 1837.

suis convaincu qu'elles ne me quitteront jamais<sup>23</sup> — écrivit-il tout content dans son Journal, alors installé dans son domaine après le mariage. Dans ce Journal intime, fort intéressant,<sup>24</sup> le comte ESTERHÁZY a donné bien des fois par la suite l'expression de son amour pour la fillette dont il avait des raisons de croire qu'elle était sa fille.<sup>25</sup> — Le Journal nous offre aussi quantité de preuves indirectes d'affection. L'anniversaire de la petite était toujours une fête pour le comte.<sup>26</sup> Avant son mariage il entreprit des voyages pour Pétersbourg de manière à pouvoir surprendre ses bien-aimées justement pour l'anniversaire de sa petite Julie.<sup>27</sup>

Il a noté avec soin tous les petits événements dans la vie de l'enfant: maladies, accidents, petites attentions de sa part, etc. Avec une tendresse soigneuse, il avait collé sur les pages de son Journal toutes les puériles manifestations de l'attachement de la fillette. Nous y trouvons de petits textes uniquement rédigés en minuscules par l'enfant qui ne savait guère écrire,<sup>28</sup> de petits dessins sans importance,<sup>29</sup> puis des vers de circonstance<sup>30</sup> de la petite fille, alors âgée de neuf à dix ans.

Excepté un court poème en allemand de l'enfant de dix ans, tous ces „documents“ sont écrits en langue française: preuve évidente que la langue et probablement aussi l'esprit de la première éducation de Julie Apraxin furent français. Cela ne peut nous étonner d'ailleurs si nous nous rappelons que l'enfant vécut les premières années de sa vie à Vienne dans des maisons de diplomates,

<sup>23</sup> En allemand. — Ibid., 30 oct. 1841.

<sup>24</sup> Dont une partie malheureusement, ne nous a pas été communiquée.

<sup>25</sup> 31 janv. 1830; — 18 avril, 1830; — 16 déc. 1836: — 8 mai 1837.

<sup>26</sup> Cf. 16 oct. 1837.

<sup>27</sup> 23 sept. 1839: — 23 sept. 1840.

<sup>28</sup> 25 mai, 1837.

<sup>29</sup> 2 janvier 1840: — 8 mai, 1841.

<sup>30</sup> 2 janvier 1840: — 6 nov. 1841.

— celles de son père et de l'ambassadeur TATISTSCHOFF. Nous savons aussi que sa mère — au moins à Vienne — se servait de la langue française.<sup>31</sup>

Par ailleurs nous ne savons pas grand'chose de l'éducation de Julie Apraxin. Il est sûr que plus tard elle a toujours cherché les occasions d'augmenter l'étendue de son savoir. Elle s'intéressait aux choses les plus diverses. Aux éléments de la philosophie et de l'astronomie, elle aurait déjà été initiée par son précepteur,<sup>32</sup> à ceux de l'anatomie par le professeur LENHOSSEK, à Pest<sup>33</sup>, où elle apprit vers 1861 le droit et l'histoire de Hongrie sous la direction du professeur WENZEL,<sup>34</sup> et environ à la même époque, elle fut initiée à la littérature hongroise par François TOLDY,<sup>35</sup> propagateur zélé de l'histoire de la littérature hongroise à l'étranger, tant oralement que par ses écrits. Ainsi ses études se prolongèrent bien des années après son mariage.

Par son mariage avec le comte Arthur-Eugène BATHYÁNY<sup>36</sup> qui eut lieu le 15 octobre 1849, la veille de son dix-neuvième anniversaire, la comtesse Apraxin entra donc dans une des plus illustres familles de Hongrie, famille à laquelle avait appartenu Louis BATHYÁNY, le grand martyr de 1849.

La cause hongroise put donc éveiller l'attention de Julie Apraxin dès avant son mariage. On nous rapporte que pendant la Révolution elle s'était fait préparer des habits d'homme pour rejoindre l'armée en secret, avec une

<sup>31</sup> Cf. le Journal du C<sup>te</sup> Esterházy, 7 juin, 1837: „J'écris ces lignes en français pour pouvoir les faire lire un jour à Hélène...”

<sup>32</sup> Gombostú, 8 janvier 1862.

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> Ibid. Családi Kör, 20 janvier, 1861. Divatcsarnok, 29 janvier, 1861.

<sup>35</sup> Molnár, Világostól Világosig; p. 341.

<sup>36</sup> Né en 1813; colonel imp. et roy.; propriétaire des domaines de Rakitsán, Hort, Lugos, Rév. [Magyar Nemzetségi Zsebkönyv; 1888, t. 1<sup>er</sup>, p. 33.] Mort en 1893, préfet inamovible du département de Vas. [Voir billet de faire part du décès d'Arthur Batthyány; communiqué par M. Szelepcz, curé-doyen.]

jeune comtesse hongroise. Seule, la découverte de leur dessein fit retenir par leurs familles les deux Amazones.<sup>37</sup>

Après l'échec de la révolution, les tendances constitutionnelles restèrent comme étouffées pour une assez longue période. Pendant ce temps, la comtesse Julie Batthyány vécut surtout à Vienne, suivant l'habitude de l'aristocratie hongroise de ce temps. Mais elle montrait toujours une véritable joie quand elle avait l'occasion de recevoir chez elle des „compatriotes“ hongrois, surtout des aristocrates de quelque qualité intellectuelle. Nous savons qu'au cours de l'été de 1856, elle reçut la visite de l'écrivain baron Frédéric PODMANICZKY et du baron Béla KEGLEVICH. Le baron PODMANICZKY a beaucoup loué l'amabilité du comte BATTHYÁNY et de sa femme qui osaient le promener dans leur attelage à Schönbrunn, lui, sujet compromis aux yeux du gouvernement impérial.<sup>38</sup> D'ailleurs c'est lui que, sans le nommer, Julie Apraxin a vanté dans un roman d'avoir été animé d'un amour de la patrie plus fort que toutes les tentations. Poussée par une sympathie naturelle pour un homme d'un si grand caractère, elle l'a mis au rang de nos meilleurs romanciers.<sup>39</sup>

La comtesse partagea ses soins entre sa famille — elle eut cinq enfants<sup>40</sup> — et les plaisirs de la société aristocratique de Vienne. Elle aimait beaucoup cette ville et en considérait la haute société comme „la plus sympathique des sociétés européennes“.<sup>41</sup> Elle-même en fut un des membres les plus populaires.

<sup>37</sup> Gombostú, 8 janvier, 1862.

<sup>38</sup> B. Podmaniczky Frigyes, Naplótöredékek. Vol. III, p. 60.

<sup>39</sup> Ilona, pp. 208—209.

<sup>40</sup> Hélène 1850—1880, mariée en 1869 au comte Jean de Spaur; — Catherine 1851—1865; — Arthur 1854—1874; — Géorgine 1856—1924, mariée en 1888 au comte Clément de Saint-Julien à Gratz; — Tassilo 1858—1863. — Cf. Magyar Nemzetségi Zsebkönyv; t. I<sup>er</sup>, pp. 33—34. — Gothaisches genealogisches Taschenbuch 1930. — Verzeichniss der Familie von Batthyány, p. 46. — L'acte de baptême de Géorgine Batthyány. N<sup>o</sup> 352 de la paroisse de l'église dite les Ecosais (Pfarre U. L. Frau Z. D. Schotten Wien, I.), Vienne I<sup>er</sup>.

<sup>41</sup> Deux Passions, p. 78.

A propos du salon de sa mère, un aristocrate contemporain, ayant séjourné à Vienne pendant le carnaval de 1757, nous raconte que le salon d'Hélène ESTERHÁZY était ouvert chaque soir après le théâtre, et que c'était, auprès de l'amabilité de la maîtresse de la maison toujours gaie, surtout l'esprit vif, la grâce et le charme naturel de sa fille, Julie Batthyány, qui rendirent cette maison — où se donnaient rendez-vous des femmes très élégantes — le plus agréable lieu de réunion de la jeunesse.<sup>42</sup> Elle se distinguait encore dans le monde par ses talents dramatiques dont elle donnait la preuve à l'occasion des représentations d'amateurs.<sup>43</sup>

En 1860, aux premiers souffles de la liberté en Hongrie, les Batthyány s'établirent à Pest.<sup>44</sup> Elle ouvrit son salon de la rue Nádor,<sup>45</sup> qui tranchait sur les autres salons de grandes dames par le fait que la maîtresse de la maison, libérale, ne ferma pas ses portes devant „l'aristocratie de l'intelligence“, vers laquelle elle se sentait attirée par ses goûts artistiques. Elle aurait trouvé l'occasion de faire jouer dans son salon jusqu'à François LISZT, notre virtuose sans rival, et aussi notre violoniste Ede REMÉNYI, propagandiste zélé de la musique hongroise;<sup>46</sup> elle aurait recherché l'amitié de Cornélia PRIELLE, de Cornélia HOLÓSY et de Lilla BULYOVSKY, grandes actrices hongroises, — d'Emilia (M<sup>me</sup> SZEGFI, née E. Kánya), de Hajnalka (M<sup>me</sup> RÓZSAÁGI, née Etelka Bálintffy),<sup>47</sup> femmes écrivains dont les qualités répondaient alors au goût des lectrices hongroises; ses tentatives pour se lier avec la

<sup>42</sup> Le prince Frédéric de Schwarzenberg, Reminiszzenen. 1864. p. 181.

<sup>43</sup> Ibid.

<sup>44</sup> Pest, en ce temps, n'était pas encore uni à Bude, comme depuis 1873.

<sup>45</sup> Vay Munkái, vol. IV, p. 83.

<sup>46</sup> Coloman Rozsnyay, Egy orosz hercegnő... Lantos Magazin, 15 févr. 1930.

<sup>47</sup> Ibid.

veuve d'Alexandre PETŐFI et avec la femme de Maurice JÓKAI, n'auraient eu aucun succès.<sup>48</sup>

Amie et protectrice des artistes, elle fut même élue patronesse de la „Société des artistes“ (Képzőművészek Társulata).<sup>49</sup>

Dès sa première année de séjour continuuel en Hongrie — dont elle passa une partie à Rakicsán,<sup>50</sup> domaine de son mari — elle s'était mise avec beaucoup de zèle à étudier la langue et l'histoire littéraire de notre pays. Son maître fut, nous l'avons déjà mentionné, le meilleur connaisseur de ce temps en matière de littérature hongroise, François TOLDY, secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise et professeur de littérature hongroise à l'Université de Pest.

L'élève, profitant du lien qui l'attachait à cet homme considérable, demanda plusieurs fois ses conseils et ses opinions en matière littéraire.<sup>51</sup> Aussi lui rendit-elle assez souvent des visites qui causaient toujours une grande joie aux fillettes de TOLDY, car Malvine FOGARASSY, demoiselle de compagnie de Julie Batthyány, avait l'habitude d'employer le temps de ces visites à coudre des robes pour leurs poupées...<sup>52</sup>

Ce fut aussi sous la protection de TOLDY et du baron Joseph EÖTVÖS — le grand politique et écrivain, président de l'Académie — que Julie Apraxin prit part le 11 juin 1860 aux grandes fêtes à l'occasion de l'inauguration de la statue du poète Alexandre KISFALUDY à Balatonfüred,<sup>53</sup> événement qui, à cette époque de dépression politique, marquait une étape du redressement national.

<sup>48</sup> Communication obligeante de M. Coloman Rozsnyay; lettre datée de Nógrádverőcze, le 20 nov. 1932.

<sup>49</sup> Vasárnapi Ujság, 14 avril 1861; Családi Kör, 21 avril 1861.

<sup>50</sup> Cf. lettres à Toldy; 16 juin et 1<sup>er</sup> déc. 1860.

<sup>51</sup> Cf. lettres de la ctresse Julie Batthyány à F. Toldy. Archives de l'Académie hongroise; cote: 4 r. 61. b.

<sup>52</sup> Communication de M<sup>me</sup> Andor Kozma, née Jolán Toldy.

<sup>53</sup> Lettre à Toldy; Rakicsán, 16 juin 1860.

Cette prédilection pour les gens de lettres n'était d'ailleurs point étrange chez une femme qui cherchait elle-même à fonder sa renommée sur des productions littéraires. Bien avant de s'être présentée devant le grand public, la comtesse Julie Apraxin s'était déjà essayée dans les genres littéraires les plus divers. Le Journal de son beau-père nous a transmis deux petites poésies de l'enfant — genre souvenir, l'une en français, l'autre en allemand — dont nous avons déjà parlé plus haut. Et ce sont les seuls vers connus de notre auteur, excepté peut-être quelques vers en russe si l'on peut se fier à la mémoire de M<sup>lle</sup> TATIŠSCHEFF, qui se souvient d'en avoir lu dans un Almanach, écrits par la comtesse.<sup>54</sup> Julie Apraxin aurait été, encore enfant, auteur dramatique et romancier. Si l'on en peut croire un article de journal, — dont d'ailleurs les renseignements contrôlables sont exacts — à huit ans elle aurait déjà écrit une comédie; à dix ans une autre, intitulée: *Henri IV et son gouverneur*. A seize elle aurait composé un drame: *Armando et Eugénie*. Un roman: *Edouard Villefort*, commencé à dix-sept ans, serait resté inachevé.<sup>55</sup>

Vers 1858 elle reprit la plume,<sup>56</sup> pour commencer son premier ouvrage imprimé, le roman *On a beau dire*,<sup>57</sup> traduit en hongrois la même année par Eméric HUSZÁR.<sup>58</sup>

L'auteur dédiait „ce premier essai“, paru sous le pseudonyme d'EILUJ NIXARPA, à la princesse Louise de SCHWARZENBERG, femme du prince Edouard de SCHÖNBURG, président de la Société des amateurs de musique des provinces autrichiennes.<sup>59</sup>

Il paraît que cette dame aurait encouragé la débu-

<sup>54</sup> Communication de M<sup>lle</sup> Maria Tatišscheff, Teufenbach, 28 juillet 1932.

<sup>55</sup> Gombostú, 8 janv. 1862.

<sup>56</sup> Cf. dédicace de son roman *On a beau dire*.

<sup>57</sup> Paru en 1860 à Paris.

<sup>58</sup> Traduction publiée dans le Nefelets, 3 juin — 5 août 1860.

<sup>59</sup> Gothaisches Hofkalender, 1840.

tante. „C'est à vous, Madame, que je dois le réveil de mon imagination. Vous m'avez enseigné à voir, à entendre, à comprendre, et surtout à oser énoncer mon opinion. Je vous remercie. Jamais je n'oublierai ce bienfait de votre part<sup>60</sup> — écrivait la comtesse Batthyány-Apraxin.

*Ilona*, roman en deux parties, écrit en 1859,<sup>61</sup> parut en 1860 à Paris, sous le même pseudonyme. Il fut, lui aussi, bientôt traduit en hongrois — par Adolphe ÁGAI — et même en allemand, par G. F. W. RÖDIGER. Avec ce roman, notre auteur inaugurerait une série de trois romans à sujet hongrois. *Ilona* fut suivi l'année suivante (1861) de *Két nőszív* (Deux coeurs de femmes). Ce roman cependant ne parvint qu'au public hongrois, n'ayant paru que dans la traduction hongroise d'Etienne TOLDY, fils de François TOLDY, d'après le manuscrit français. La même année encore Julie Apraxin donna le *Journal d'Ilma Szerénydy*,<sup>62</sup> troisième roman à sujet hongrois, — traduit de même par Etienne TOLDY.<sup>63</sup>

Selon le compte-rendu d'un journal contemporain,<sup>64</sup> la comtesse s'occupait en ce temps du projet d'écrire un roman par lettres en coopération avec M<sup>me</sup> BENICZKY-BAJZA — auteur d'une quantité de romans, lecture de prédilection des jeunes filles de ce temps et même jusqu'au commencement du XX<sup>e</sup> siècle... Mais il nous semble que ce roman qui aurait dû paraître en même temps en français et en hongrois,<sup>65</sup> ne fut point écrit.

Par l'époque et le milieu où se place leur action, de même que par leur tendance, les nouvelles de Julie Apraxin se rattachent presque toutes à ses trois derniers romans à sujet hongrois. Elles parurent en langue hon-

<sup>60</sup> Dans la Dédicace de *On a beau dire*.

<sup>61</sup> Date de l'avant-propos.

<sup>62</sup> Paris, 1861.

<sup>63</sup> Pest, 1862.

<sup>64</sup> Családi Kör. 13 janv. 1861.

<sup>65</sup> Ibid.

groise dans des périodiques de Pest.<sup>66</sup> En 1861 *A csillag*<sup>67</sup> (l'Etoile) et *Bájlaki Zsigmond* en deux parties.<sup>68</sup> En 1862 furent publiées les nouvelles *Barátság* (l'Amitié) en cinq feuilletons<sup>69</sup> et *Két lélek*<sup>70</sup> (Deux Ames).

La féconde année 1861 révéla en Julie Apraxin l'auteur dramatique. Elle débuta avec ses *Honfoglalók* (les Conquérants de la Patrie). Cette tragédie pseudo-historique en cinq actes, traduite par Gabriel EGRESSY,<sup>71</sup> le plus grand acteur tragique hongrois de l'époque, fut acceptée par le Théâtre national de Pest. Elle fut jouée le 4 mars 1861 aux bénéfices de Flora MUNKÁCSY-FELEKI — belle actrice de la scène nationale, — à qui l'auteur reconnaissant fit même le cadeau d'un bracelet et d'une photographie.<sup>72</sup> Mais la pièce ne fut plus représentée par la suite sur cette scène.

En ce temps, la charitable et patriotique comtesse se montrait déjà assez libérale pour braver l'opinion de la classe aristocratique, et pour entreprendre de figurer personnellement au programme d'une représentation de bienfaisance. Elle monta le 25 mars sur la scène de notre Théâtre national, aux profits d'un hôpital fondé par la Société féminine de charité,<sup>73</sup> dont d'ailleurs elle fut un membre très assidu.<sup>74</sup> Bravant les difficultés que lui causait la langue hongroise, elle déclama un poème de PE-

<sup>66</sup> Selon Szinnyei, parut en 1861 une nouvelle de notre auteur dans le journal „Délibáb”. [Szinnyei, Magyar írók, t. 1<sup>er</sup>, p. 219.] Cependant aucun périodique de ce nom n'existait à la date indiquée.

<sup>67</sup> Aucun Répertoire ne l'indique. Voir Családi Kör, 3 févr. 1861.

<sup>68</sup> Divatcsarnok, 29 mars et 5 avr. 1861.

<sup>69</sup> Nefelets, 6 juillet — 3 août 1862.

<sup>70</sup> Paru dans le Népszínházi Évkönyv 1863-ra, pp. 41—53; il n'est indiqué dans aucun Répertoire. — En outre il n'est point impossible que d'autres écrits de Julie Apraxin ne se trouvent encore cachés dans les in-folio des périodiques de l'époque.

<sup>71</sup> Cf. lettre de Julie Apraxin à Egressy; communication obligeante de M. Z. Baranyai.

<sup>72</sup> Nefelets, 24 mars, 1861.

<sup>73</sup> Vasárnapi Ujság, 31 mars, 1861.

<sup>74</sup> Napkelet 11 mars, 1860.

TÓFI (Ha férfi vagy, légy férfi),<sup>75</sup> et, pour son patriotisme, elle fut accueillie avec un vrai enthousiasme par le public.<sup>76</sup> A cette époque-là, après un intervalle de dix ans d'absolutisme autrichien et de germanisation, ce dut être un événement important, au point de vue national, que d'entendre la femme d'un aristocrate qui avait pris part à la lutte contre l'indépendance hongroise,<sup>77</sup> déclamer sur une scène hongroise, en langue hongroise, un poème de PETŐFI, héros de la liberté.

En outre, l'année 1861 fut une date mémorable dans la vie privée de la comtesse Batthyány-Apraxin: c'est alors qu'elle quitta la maison de son mari.

On a établi une liaison entre cet événement et les asciduités d'un baron hongrois, jeune officier de marine, un certain Miklós (Nicolas, de son prénom) qui aurait été évidemment préféré par la comtesse à tous ses chevaliers. Mais, malheureusement, le cœur humain étant inconstant, la comtesse se serait vue tout d'un coup délaissée.<sup>78</sup> Peut-être en ce moment aurait-elle été disposée à retourner au foyer familial auprès de ses enfants. Cependant ce n'était plus possible. La tradition verbale<sup>79</sup> confirme les révélations de l'intéressée:<sup>80</sup> à savoir que la mère de la comtesse empêcha toute tentative de réconciliation de sa fille avec son gendre qu'elle-même, d'ailleurs, n'abandonna point<sup>81</sup> jusqu'à sa mort survenue au château de Batthyány, à Rakicsán.<sup>82</sup> C'est elle qui éleva les enfants de sa fille, qui

<sup>75</sup> Traduction en français, en prose, intitulée *Si tu es homme* par Charles d'Ejury, dans *Poésies classiques hongroises*, 12. — Bibl. du Musée Nat. à Budapest; cote: P. o. hung. 574. b. — Cf. *Gulyás. Magyar szépirodalom idegen nyelven*, Budapest, 1915, p. 202.

<sup>76</sup> *Vasárnapi Ujság*, 31 mars, 1861.

<sup>77</sup> Selon Molnár (*Világostól Világosig*, p. 292) le comte Arthur Batthyány lutta dans le corps du général Schlick contre sa patrie.

<sup>78</sup> *Vay S. Munkái*, IV. 85.

<sup>79</sup> Communication de M. Szelepecz, curé-doyen.

<sup>80</sup> *Neue Freie Presse* 23 nov. 1869.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> En 1891. Cf. *Esterházy, Az Esterházy család... 1901*, p. 168.

— à ce qu'il paraît — ont aimé et respecté leur grand-mère.<sup>83</sup>

Dès cette rupture elle se vit abandonnée de tous ses amis du monde élégant, à l'exception de la seule Malvine FOGARASSY, sa demoiselle de compagnie.<sup>84</sup>

Nous pouvons dire avec un publiciste contemporain<sup>85</sup> qu'elle rompit les derniers liens l'attachant à l'aristocratie, par sa comédie *Országgyűlési beszéd* (Discours au parlement). Dans cette pièce, représentée à Pest, au Théâtre national, le 7 avril 1862, elle déclarait clairement sa préférence pour l'aristocratie de l'intelligence sur l'aristocratie de la naissance, idée que d'ailleurs elle avait déjà traitée au commencement de la même année, devant le public plus restreint du journal Gombostű, dans l'article *Gondolattörődék az egyesülésről*<sup>86</sup> (Fragment de pensées sur l'union).

Dès lors, elle allait partager sa vie entre le travail et ses amis artistes. A cette époque elle fut la spectatrice la plus assidue du premier théâtre hongrois de Bude,<sup>87</sup> ville encore presque entièrement allemande à cette époque. Elle y avait loué une avant-scène où elle ne pouvait entrer qu'en traversant la scène.<sup>88</sup> Pourtant, peut-être cette assiduité ne doit-elle pas être portée entièrement au compte de la louable cause de l'art national. Il ne faut pas oublier la personne du directeur Georges MOLNÁR, homme dont son ami fidèle, le grand publiciste Jenő RAKOSI a pu écrire que si l'on veut bien le comprendre, ce n'est pas d'après les agitations de sa vie qu'il faut l'apprécier, mais d'après l'énormité de son imagination et la grandeur de ses desseins, — et qu'il a déclaré avoir été un des personna-

<sup>83</sup> Cf. communication obligeante de la comtesse Hélène de Fünfkirchen. Lettre datée de Radkersburg, 22 mars, 1933.

<sup>84</sup> Nil: Egy orosz hercegnő... Lantos Magazin, 15 févr. 1930.

<sup>85</sup> Jules Bulyovszky; cf. Nefelejts, 8 février 1863.

<sup>86</sup> Gombostű, 1<sup>er</sup> et 4 janvier, 1862.

<sup>87</sup> Molnár, Világostól Világosig; Arad 1881, p. 341.

<sup>88</sup> Cf. déclaration de Julie Apraxin; A Hon, 19 juin 1863.

ges les plus intéressants du théâtre dont il fut la figure la plus mystérieuse.<sup>89</sup>

Malgré le zèle de ce directeur, le seul théâtre hongrois de Bude côtoyait presque journellement la faillite et avait grand besoin de secours. Cette aide, c'est encore de la comtesse Batthyány-Apraxin qu'il la reçut. Elle n'épargnait rien lorsqu'il s'agissait de son protégé: quand elle n'eut plus assez d'argent, elle eut recours à ses bijoux, ses seuls biens. Au mois de juin 1862, elle fit parvenir au théâtre une somme de 2000 florins par un journal, et exhorta ses compatriotes à agir pareillement.<sup>90</sup> Et quand le directeur eut à lutter contre les difficultés causées par un énorme déficit de vingt-deux mille florins, ce fut encore elle qui sauva la petite institution nationale, en offrant au directeur un diadème d'une valeur de onze mille florins.<sup>91</sup>

Elle s'occupait alors aussi avec beaucoup d'intérêt du sort des acteurs et des actrices de la capitale. Elle rendit possible à Coloman SZERDAHELYI, acteur génial, selon les contemporains, un voyage d'études à Paris, en complétant la somme nécessaire. A cette occasion elle dut se séparer d'une broche valant 500 florins.<sup>92</sup> — La comtesse aurait été le premier mécène de notre grande Louise BLAHA elle-même. Elle aurait payé des leçons de chant à la jeune actrice, alors soubrette du Théâtre de Bude et lui aurait même offert des toilettes.<sup>93</sup> Mais, tout en faisant mention de la „princesse“ Apraxin dans ses Mémoires,<sup>94</sup> la grande actrice paraît avoir oublié les faits que nous venons de mentionner.

La comtesse Apraxin servit aussi bien la cause du Théâtre hongrois de Bude que celle de la propagation de

<sup>89</sup> Cf. Budapesti Szemle, déc. 1930, p. 363.

<sup>90</sup> Voir Nefelejts, 13 juin 1862.

<sup>91</sup> Molnár Világostól Világosig, p. 346.

<sup>92</sup> Ibid. p. 341.

<sup>93</sup> Ibid. p. 345.

<sup>94</sup> Magyar Hirlap, 25 déc. 1904.

la langue hongroise, en louant pour les trois premiers mois de l'an 1863, quarante fauteuils de parterre sous la condition que le directeur les distribuerait parmi des femmes dont la langue maternelle ne fût pas le hongrois.<sup>95</sup>

Ainsi il n'est pas étonnant qu'on ait parlé d'elle comme de la patronne du théâtre hongrois de Bude. L'inscription en or sur la reliure pompeuse de l'album contenant les photographies des membres de ce théâtre, qui lui fut offert pour le nouvel an 1863, exprima aussi cet hommage.<sup>96</sup>

Elle se lia aussi à ce théâtre comme auteur dramatique. Elle y fit représenter ses *Honfoglalók* (les Conquistadors de la patrie), raccourcis par MOLNÁR.<sup>97</sup> Pour la première fois, on y joua cette tragédie le 29 mars 1862.<sup>98</sup> Le 11 avril elle fut donnée comme représentation gratuite pour le peuple.<sup>99</sup>

Le 25 juin 1862, la comtesse figura au répertoire avec une nouvelle pièce: *Fogság és szerelem*<sup>100</sup> (Prison et amour), qu'on reprit le 1<sup>er</sup> juillet.<sup>101</sup>

Quant à ses romans, la série en fut interrompue pendant de longues années. En revanche, notre auteur s'essaya comme journaliste. Dès le 25 janvier 1863, elle commença à publier le premier journal hongrois de Bude<sup>102</sup> sous le titre *Budai Lapok* (Feuilles de Bude). L'hebdomadaire sur lequel la comtesse Julie Apraxin figurait comme propriétaire, et dont le rédacteur responsable était le baron Coloman JÓSIKA,<sup>103</sup> n'eut point une longue existence. Le 23<sup>e</sup> numéro, paru le 28 juin, fut le dernier.<sup>104</sup>

<sup>95</sup> Családi Kör, 11 janv. 1863.

<sup>96</sup> „Kegyes védasszonyának a budai népszínház, 1863“. *ibid.*

<sup>97</sup> Molnár, Világostól Világosig; p. 340.

<sup>98</sup> Gombostű, 2 avril 1862.

<sup>99</sup> Vasárnapi Ujság, 20 avril 1862.

<sup>100</sup> *Ibid.*, 29 juin 1862.

<sup>101</sup> *Ibid.*, 6 juillet 1862.

<sup>102</sup> Cf. Appel aux abonnés. *Budai Lapok*, 25 janvier 1863.

<sup>103</sup> Archives de l'État hongr.; cote: Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

<sup>104</sup> *Idem.* et cote: Kancellária 810/eln. 1863.

En outre cette période fut la plus agitée de toute la vie de Julie Apraxin. Bravant tout préjugé nobiliaire, elle monta sur la scène, et quelque temps elle se voua tout entière à la carrière d'actrice. Dès le mois de novembre 1862, elle fit part à MOLNÁR de son projet d'embrasser définitivement cette carrière et de paraître sur le théâtre de Bude<sup>105</sup> dans un but d'utilité publique. Le directeur n'y consentit qu'après maintes objections,<sup>106</sup> bien qu'il pût espérer une grande recette de l'attraction que devait représenter à cette époque la présence d'une véritable comtesse sur les planches.

La comtesse commença sur-le-champ à apprendre quelques rôles et à s'exercer avec un grand zèle dans la prononciation hongroise qui devait lui être assez difficile.

Dès le mois de janvier 1863, les journaux annoncèrent ses débuts pour le 3 février. Cependant l'affaire ne marcha pas sans difficulté. Les membres de la noblesse apprirent avec stupeur cette nouvelle si contraire aux convenances aristocratiques, et furent d'accord pour tâcher d'éviter les scandales qu'ils redoutaient. Plusieurs d'entre eux s'adressèrent au gouverneur-lieutenant de Hongrie pour le prier de défendre à la comtesse de monter en scène.<sup>107</sup> Le mari de la comtesse adressa une lettre familière à son ami le comte Maurice PÁLFFY, gouverneur-lieutenant de l'empereur, en le priant instamment d'empêcher que sa femme outrageât le nom de Batthyány.<sup>108</sup> — Les derniers jours la direction de la police s'en mêla aussi.<sup>109</sup> Mais la comtesse ne se soumit point. Elle se rendit chez le comte PÁLFFY avec un contrat d'engagement d'actrice permanente attachée au théâtre de Bude.<sup>110</sup> Cette ruse réussit. Mais le

<sup>105</sup> Quelques Feuilles détachées... pp. 14—15.

<sup>106</sup> Ibid. p. 15.

<sup>107</sup> Quelques feuilles détachées... p. 17. Cf. Archives de l'Etat hongrois; cote: Helytartótanács. 1483/el. 1863.

<sup>108</sup> Arch. de l'Etat hongr.; cote: Helytartótan. 1483/el. 1863.

<sup>109</sup> Ibid.

<sup>110</sup> Quelques feuilles détachées... pp. 20—21.

gouverneur-lieutenant, n'ayant plus le droit de défendre à la comtesse de paraître sur la scène, lui défendit du moins de le faire sous le nom de son mari,<sup>111</sup> et la comtesse signa la déclaration selon laquelle elle renonçait pour toujours au nom de Batthyány,<sup>112</sup> dont en effet elle ne s'est plus jamais servie par la suite ni à la scène ni comme auteur. — Ayant obtenu ainsi la permission, de nouvelles difficultés se présentèrent. Après qu'eût été surmontée la dernière, la défense d'impression des affiches, les affiches en gros caractères annoncèrent le matin du 3 février<sup>113</sup> le début de Julia Budai.

Depuis de longs jours déjà, le public de la capitale ne parlait d'autre chose que de l'apparition en scène de la comtesse Batthyány.<sup>114</sup> On discutait — dit-on — cet événement étrange autant ou peut-être encore plus qu'un changement politique.<sup>115</sup>

La soirée arrivée, „non seulement la salle, la scène et l'orchestre étaient remplis de monde, mais aussi une foule compacte stationnait aux abords du théâtre et remplissait jusqu'aux rues adjacentes“.<sup>116</sup>

On avait fait courir le bruit que les aristocrates avaient l'intention de siffler. Les étudiants qui étaient venus en grand nombre, menacèrent de ne pas laisser sortir vivant celui qui sifflerait le premier.<sup>117</sup>

Enfin la débutante de haute naissance apparut, accueillie par le témoignage d'un enthousiasme unanime, dans une pluie de fleurs. Et les applaudissements et les vivats se renouvelèrent encore souvent pendant la soirée.<sup>118</sup> Le répertoire se composait du 1<sup>er</sup> acte de *Szigetvári vér-*

<sup>111</sup> Ibid. p. 21.

<sup>112</sup> Ibid. Cf. Arch. de l'Etat hongr.: cote: Helyt. 1483/eln. 1863.

<sup>113</sup> Quelques Feuilles... pp. 22—26.

<sup>114</sup> Családi Kör, 8 févr. 1863.

<sup>115</sup> Növilág, 16 févr. 1863.

<sup>116</sup> Quelques Feuilles... p. 26

<sup>117</sup> Ibid. p. 26.

<sup>118</sup> Ibid. p. 27.

*tanúk* (Les Martyrs de Szigetvár) par JÓKAI — pièce tant de fois choisie par des amateurs, — du *Bougeoir* (A Gyertyatartó), comédie fort goûtée du journaliste C. CARAGUEL, et de *la Joie fait peur* (Fél az örömtől), la meilleure pièce de M<sup>me</sup> Emile de GIRARDIN.<sup>119</sup> Les deux comédies françaises en un acte furent jouées, naturellement, en traduction hongroise.<sup>120</sup>

Le 4 février la comtesse reparut sur la scène dans les deux comédies françaises;<sup>121</sup> le 7, dans la tragédie de JÓKAI et dans le *Bougeoir*.<sup>122</sup> La Société des Ecrivains et les fouilles de Székesfehérvár — l'ancienne résidence des premiers rois de Hongrie — profitèrent des bénéfices des deux premières représentations;<sup>123</sup> le produit de la troisième alimenta la caisse du bâtiment du théâtre de Bude.<sup>124</sup>

Ayant recueilli l'écho des succès de la comtesse, les directeurs des principaux théâtres hongrois lui adressèrent des invitations. Elle les accepta et prit la résolution de faire une tournée dans le pays dans un but philanthropique et national.<sup>125</sup>

Instruite du projet de la comtesse par le Pester Lloyd N° 40, l'autorité donna l'ordre aux gouverneurs des départements d'Abauj, de Bihar, d'Arad et de Csongrád d'observer sa conduite, car vu ses prétentions ultra-nationales, il était à craindre qu'en quelques endroits son apparition sur la scène ne donnât occasion à des démonstrations ou à des émeutes.<sup>126</sup>

Par la suite, en effet, ces craintes se trouvèrent en partie fondées. D'après le rapport du directeur de la police de Temesvár, une scène d'une tragédie historique hon-

<sup>119</sup> Budai Lapok, 8 févr. 1863.

<sup>120</sup> Par Paul Tarnay. Cf. Színházi Látcső, 10 avril 1863.

<sup>121</sup> Vasárnapi Ujság, 8 févr. 1863.

<sup>122</sup> Ibid. 15 févr. 1863.

<sup>123</sup> Molnár Világostól Világosig, p. 352.

<sup>124</sup> Budai Lapok, 15 févr. 1863.

<sup>125</sup> Quelques feuilles... p. 29.

<sup>126</sup> Archives de l'Etat hongr. Helytartótanács 2376/ein. 1863.

groise<sup>127</sup> excita l'enthousiasme du public à un très haut degré. Pourtant les remarques désapprobatrices d'une partie du public auraient suffi à faire taire l'approbation trop violente de l'autre partie.<sup>128</sup>

Plus grave fut la plainte du maire de Szabadka. Selon son rapport la comtesse, habitant l'hôtel „à la ville de Pest“, avait donné l'ordre au garçon d'éloigner de la salle à manger le portrait de sa Majesté en disant qu'il blessait ses yeux. Ayant eu connaissance de l'attitude politique de la comtesse, le fonctionnaire du gouvernement supposait que celle-ci ne faisait pas son voyage exclusivement dans le but avoué, mais qu'elle agissait encore pour le compte du parti révolutionnaire. Quant à sa conduite à l'hôtel, qualifiée par le maire de crime de lèse-majesté, il n'en fut averti qu'après le départ de la comtesse, et en fit mention sur-le-champ au commandement militaire.<sup>129</sup>

Ces détails n'ont été conservés que par les actes officiels. Les journaux, de leur côté, ont gardé pour la postérité le souvenir des fêtes, données en faveur de la grande dame, — des fleurs, des poèmes et des applaudissements qu'elle reçut partout.

Le répertoire se composait des trois tragédies historiques: *Bánk bán*,<sup>130</sup> *Rákóczi, Szigetvári vértanúk*, et des deux comédies françaises, jouées déjà à Bude, *le Bougeoir* et *la Joie fait peur*.

La petite troupe, composée de la comtesse Apraxin, du directeur MOLNÁR et de l'acteur BÉNYEI, partit le 22 février, pour arriver le même jour à Kassa (Cassovie), leur première étape.<sup>131</sup> A la gare la comtesse fut saluée au

<sup>127</sup> E. Szigligeti: II. Rákóczi Ferenc fogsága (La Captivité de François II Rákóczi). — Ibid.

<sup>128</sup> Ibid.

<sup>129</sup> Arch. de l'Etat hongr. Helytartótan. 4358/el. 1863.

<sup>130</sup> Ce chef-d'oeuvre de Joseph Katona fut traduit en français par Ch. de Bigault de Casanove. Paris, Champion, 1910. — Bibl. du Musée Nat. à Budapest: cote: P. o. hung. 430 t. — Cf. Gulyás, Magyar szépirodalom idegen nyelven, Budapest, 1915, p. 71.

<sup>131</sup> Kassa-Eperjesi Értesítő, 18 févr. 1863.

nom des amateurs du théâtre et, le 23, le préfet du département, le comte PÉCHY, — lui-même membre du comité du théâtre,<sup>132</sup> — donna chez lui en son honneur un déjeuner et une soirée.<sup>133</sup> Elle parut deux fois sur la scène: le 24 dans *Szigetvári vértanúk* et dans *le Bougeoir*, le 25 dans *Bánk bán*.<sup>134</sup> Un nombreux public ne ménagea point les signes de son enthousiasme. A propos de la dernière représentation une quantité d'exemplaires d'une poésie<sup>135</sup> écrite pour elle et un grand bouquet de fleurs, orné d'un ruban aux couleurs nationales, tombèrent à ses pieds...<sup>136</sup>

Le 26 au matin la comtesse et ses compagnons quittèrent la ville et se dirigèrent vers Miskolc,<sup>137</sup> où ils jouèrent le même soir *Szigetvári vértanúk* et *le Bougeoir* devant une salle comble.<sup>138</sup> A cette représentation la comtesse fut l'héroïne d'un incident désagréable: elle fut sifflée par des hommes payés dans ce but. Il est vrai qu'ensuite le public de la ville s'efforça de son mieux de dédommager l'illustre actrice par des applaudissements et des approbations. On aurait même fait arrêter les siffleurs.<sup>139</sup>

Arrivée le 27 février à Debrecen, elle fut attendue à la gare par une grande foule de curieux.<sup>140</sup> Elle joua deux fois devant une salle pleine,<sup>141</sup> le 27 dans les rôles joués à sa station précédente, le 28 dans *Bánk bán*.<sup>142</sup> On nota que la généreuse comtesse distribua 100 florins aux diverses institutions publiques de la ville.<sup>143</sup>

L'étape suivante de la comtesse fut Kolozsvár, où le

<sup>132</sup> Klestinszky, A kassai színház története, p. 11.

<sup>133</sup> Kassa-Eperjesi Értesítő, 25 févr. 1863.

<sup>134</sup> Ibid. 28 févr. 1863.

<sup>135</sup> Citée ibid. 25 févr. 1863.

<sup>136</sup> Ibid. 28 févr. 1863.

<sup>137</sup> Ibid.

<sup>138</sup> Keresztesy Miskolc színészetének története, pp. 89—90.

<sup>139</sup> Cf. Az Ország Tükre, 10 mars 1863.

<sup>140</sup> Hortobágy, 1<sup>er</sup> mars 1863.

<sup>141</sup> Szegedi Híradó, 7 mars 1863.

<sup>142</sup> Hortobágy, 8 mars 1863.

<sup>143</sup> Ibid. 1<sup>er</sup> mars 1863.

comte Nicolas TELEKY lui céda son hôtel.<sup>144</sup> Dans cette ville elle monta trois fois sur la scène, toujours au profit du théâtre de Bude.<sup>145</sup> Le 3 mars elle joua dans le premier acte de *Szigetvári vértanúk* et dans *le Bougeoir*, le 4 mars dans *Bánk bán*, le 5 enfin dans le premier acte de *Rákóczi* et dans *la Joie fait peur*.<sup>146</sup> Le public la combla de fleurs et de vers.<sup>147</sup> Après la dernière représentation, le chœur l'honora même d'une sérénade et elle continua son voyage après minuit vers Arad.<sup>148</sup> On l'y accueillit par des applaudissements, des fleurs et des vers à l'occasion de ses trois apparitions sur la scène.<sup>149</sup>

A Temesvár on lui avait cédé le théâtre allemand,<sup>150</sup> où elle joua le 14 mars dans le premier acte de *Rákóczi*.<sup>151</sup> Quant à l'attitude du public enthousiasmé, nous en avons déjà fait mention plus haut.

La prochaine étape de l'infatigable comtesse fut Szeged. Depuis le milieu du mois de février le journal local avait promis son arrivée au public<sup>152</sup> pour le mois suivant. Malgré la crise économique et d'autres circonstances défavorables, le théâtre se remplit de spectateurs.<sup>153</sup> Le programme du 16 mars se composait du premier acte des tragédies de JÓKAI et de SZIGLIGETI, et du *Bougeoir*.<sup>154</sup> Le 17 elle joua dans *Bánk bán*. Le public reconnaissant l'honora par des vers<sup>155</sup> louangeurs.

Le 19 mars, la comtesse interrompit son séjour à Szeged pour quelques jours qu'elle passa à Szabadka, où,

<sup>144</sup> Hölgyfutár, 14 mars 1863.

<sup>145</sup> Ferenczi, *A kolozsvári színészet...* p. 432. Cf. *Kolozsvári Közlöny*, 7 mars 1863.

<sup>146</sup> *Budai Lapok*, 15 mars 1863.

<sup>147</sup> Cités dans le *Kolozsvári Közlöny*, 7 mars 1863.

<sup>148</sup> Hölgyfutár, 14 et 19 mars 1863.

<sup>149</sup> Le 10 mars *Szigetvári vértanúk*, le 12 *Bánk bán*. Cf. *Ibid.*

<sup>150</sup> *Arch. de l'Etat hongr. Helytartótan.* 2376/eln. 1863.

<sup>151</sup> *Ibid.* et Hölgyfutár, 14 mars 1863.

<sup>152</sup> Cf. *Szegedi Híradó*, 14 févr. 1863.

<sup>153</sup> Reizner, *Szeged története*. vol. III, p. 387.

<sup>154</sup> *Szegedi Híradó*, 18 mars 1863.

<sup>155</sup> Vers reproduits, *ibid.*

d'après le récit du maire, les représentations n'auraient pas été accueillies avec beaucoup d'intérêt, deux d'entre elles n'ayant même pas couvert les frais.<sup>156</sup>

De retour à Szeged, le 23 mars elle joua dans le premier acte de *Szigetvári vértanúk* et dans la comédie de M<sup>me</sup> de GIRARDIN,<sup>157</sup> au profit des écoles maternelles, contribuant par là à l'établissement de la troisième de ces écoles.<sup>158</sup> Après la représentation, un banquet fut donné en l'honneur de la noble actrice dans les salles du Casino. Après le repas la jeunesse se mit à danser et la comtesse ne fit qu'agrandir sa popularité en prouvant que ce n'était pas notre langue seule qu'elle avait apprise, mais aussi notre danse nationale, le *csárdás*...<sup>159</sup>

Avec les représentations de Kecskemét, le 25 et 26 mars<sup>160</sup> — où de nouveau elle reçut une poésie<sup>161</sup> — la tournée se termina. La comtesse retourna à Bude, pour y continuer à se faire applaudir et fêter comme la protectrice des institutions de charité les plus diverses.

Quant aux revenus des représentations en province, ils furent plus souvent au profit du théâtre de Bude que d'un but de bienfaisance local. Le fait que le directeur n'envoya que 350 florins pour le théâtre, donna lieu aux soupçons. La presse quotidienne n'hésita pas à porter contre lui de graves accusations<sup>162</sup> qui d'ailleurs furent toujours repoussées énergiquement par le directeur<sup>163</sup> ainsi que par ses acteurs,<sup>164</sup> appuyés par une déclaration de la comtesse.<sup>165</sup>

<sup>156</sup> Arch. de l'Etat hongr. Helytartótan. 4358/eln. 1863.

<sup>157</sup> Szegedi Híradó, 18 mars 1863.

<sup>158</sup> Qui, d'ailleurs, ne sera fondée que neuf ans plus tard, en 1872. Cf. Reizner, Szeged története, vol. III, p. 241.

<sup>159</sup> Szegedi Híradó, 25 mars 1863.

<sup>160</sup> Pesti Napló, 24 mars 1863 et Hölgyfutár, 26 mars 1863.

<sup>161</sup> Citée dans Budai Lapok, 5 avril 1863.

<sup>162</sup> Magyar Sajtó 11 mai 1863; Hölgyfutár, 11, 13, 16 juin 1863.

<sup>163</sup> Színházi Látszó, 10 juin 1863.

<sup>164</sup> Ibid.

<sup>165</sup> A Hon, 19 juin 1863.

Le 7 avril Julie Apraxin joua Melinda dans *Bánk bán*, rôle qu'elle n'avait encore joué qu'en province. Même les loges des acteurs avaient été vendues au profit de la Société Kisfaludy et des fouilles de Székesfehérvár.<sup>166</sup> Le 10 avril elle joua les deux comédies de son répertoire pour les orphelins du poète LISZNYAI et pour l'établissement du nouveau théâtre de Balatonfüred.<sup>167</sup>

Au commencement du mois d'avril parut la lettre d'adieu de la comtesse.<sup>168</sup> Elle y déclarait au public son intention de partir pour Paris, non pour son plaisir, mais pour se vouer à l'étude de l'art dramatique. Par ses études elle voulait pouvoir mériter un jour les applaudissements déjà reçus par elle d'un public enthousiasmé qui était reconnaissant à la patriote, et devenir capable de rendre des services à la patrie par ses talents. En même temps elle se proposait contribuer par ce voyage à la flôraison du théâtre de Bude, en allant chercher pour lui à Paris de nouvelles pièces.

En même temps MOLNÁR commença à annoncer les représentations d'adieu de la comtesse à prix doublé. Après avoir annoncé plusieurs fois *A szép marquisnő* (la belle Marquise) de KÖVÉR<sup>169</sup> pour le 21 avril, elle joua ce soir-là dans *Bánk bán*, et le 22 dans *Rákóczi*. Il fut publié que le revenu entier serait attribué aux machines théâtrales de Bude,<sup>170</sup> mais selon MOLNÁR ç'avait été le secret de Polichinelle que la moitié du revenu de ces soirées était destinée à l'émigration et à l'armement d'une légion d'invasion qu'on projetait d'organiser. Le théâtre fut comble et la recette extraordinaire.<sup>171</sup>

Avant de partir, Julie Apraxin fit encore représen-

<sup>166</sup> Budai Lapok, 12 avril 1863.

<sup>167</sup> Színházi Látcső, 10 avril 1863; A Hon, 12 avr. 1863.

<sup>168</sup> A Hon, 5 avril 1863.

<sup>169</sup> P. ex. Nefelets, 12 avril 1863.

<sup>170</sup> Színházi Látcső, 22 avril 1863.

<sup>171</sup> Molnár, Világostól Világosig, pp. 354—5.

ter son drame *Önvád térít* (le Remords qui convertit) qu'on joua deux fois, le 23<sup>172</sup> et le 28<sup>173</sup> avril, mais sans succès. — La représentation de son drame populaire, *Korru a cigány, vagy a halászeány* (Korru le bohémien, ou la Pêcheuse),<sup>174</sup> de même que son apparition dans un rôle principal d'*Attila* de Louis DOBSA,<sup>175</sup> furent remises à l'automne, à son retour de Paris. Mais comme nous verrons, elle ne revint point au théâtre de Bude: sa pièce ne fut jamais représentée et la comtesse ne parut jamais sur la scène dans la tragédie de DOBSA.

C'est le 1<sup>er</sup> mai 1863 que la comtesse Julie Apraxin quitta Bude.<sup>176</sup> Son compagnon de voyage était naturellement MOLNÁR. Il fixa comme but de son voyage l'étude et l'achat de machines théâtrales et l'acquisition de nouvelles pièces pour son théâtre.<sup>177</sup> Pourtant il ne put éviter qu'on ne parlât à Pest d'un voyage de plaisir, — fait avec son „ange gardien“.<sup>178</sup>

Après avoir passé deux jours à Munich, ils arrivèrent le 5 mai à Paris.<sup>179</sup> D'après MOLNÁR, ils passèrent dans les théâtres non seulement les soirées, mais même des journées entières, pour étudier la construction des scènes parisiennes.<sup>180</sup>

La comtesse commença ses études dès le mois de mai et conçut le projet ambitieux de jouer dans les théâtres de Paris. D'abord elle prit des leçons de SAMSON<sup>181</sup> du Théâtre Français, puis elle se fit inscrire, sur le conseil de Jules

<sup>172</sup> Színházi Látcső, 23 avril, 1863. (Dans le Dictionnaire du théâtre de M. Schöpflin faussement 23 mai, sûrement à la suite d'une faute d'impression dans le Színházi Látcső du 21 avril 1863.)

<sup>173</sup> Ibid. 28 avril, 1863.

<sup>174</sup> Ibid. 13 avril; — Pester Lloyd, 15 avril, 1863. (Dans Színházi Látcső, 21 avril, 1863: „Kora“ a cigány, etc.)

<sup>175</sup> Pester Lloyd, 9 avril, 1863.

<sup>176</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 356.

<sup>177</sup> Színházi Látcső, 29 avril 1863.

<sup>178</sup> Hölgyfutár, 21 mai, 1863.

<sup>179</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 356.

<sup>180</sup> Ibid.

<sup>181</sup> Családi Kör, 14 juin 1863.

JANIN, à l'école dramatique d'Achille RICOURT, le „Théâtre des jeunes artistes“, rue de la Tour d'Augvergne.<sup>182</sup>

Au mois de juillet elle fut admise à la „Société des gens de lettres“ au titre d'auteur de trois romans français.<sup>183</sup>

Dans la deuxième partie du mois d'août, elle passa quelques jours à Vienne et au commencement de septembre un jour à Pest.<sup>184</sup> On ne peut guère ne pas mentionner que c'est aussi l'époque du séjour de MOLNÁR à Vienne<sup>185</sup> et de son retour à Pest.

Avant de paraître devant le public de Paris, elle voulut acquérir ses sympathies, et se justifier devant lui. Tel était le but de la publication de la brochure intitulée *Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise*. Elle y contait l'histoire des événements qui avaient précédé sa première apparition sur la scène. C'était en même temps une vive peinture de son patriotisme qui exigeait d'elle ce „sacrifice“-ci, de même que celui de quitter la patrie hongroise afin de pouvoir poursuivre à Paris des études sérieuses dans l'art dramatique.

Durant l'été, l'élève assidue du „Théâtre des jeunes artistes“ se prépara au rôle de Phèdre qu'elle aurait voulu jouer même au Théâtre Français.<sup>186</sup> Pour atteindre ce but, elle choisit comme protecteur le prince JÉRÔME NAPOLÉON. D'après les journaux de Pest la comtesse avait un bon prétexte pour éveiller l'attention de la cour impériale. Quelques années auparavant elle avait fait cadeau, dit-on, à NAPOLÉON III du seul portrait existant du duc de Reichstadt. Napoléon III aurait rendu la politesse sous forme d'un service à café de Sèvres. Selon les journaux en question, la comtesse aurait cherché la protection de

<sup>182</sup> Hölgyfutár, 30 mai 1863.

<sup>183</sup> A Hon, 28 juillet 1863.

<sup>184</sup> Hölgyfutár, 8 déc. et A Hon, 19 août 1863.

<sup>185</sup> Hölgyfutár, 18 août 1863, etc.

<sup>186</sup> Molnár, Világostól Világosig p. 384.

l'empereur en le remerciant personnellement de ce cadeau.<sup>187</sup>

Cependant ce fut un tout autre chemin que la comtesse choisit pour s'introduire dans la faveur de la maison impériale.<sup>188</sup> Elle eut l'idée de se procurer dans ce but une lettre de recommandation de Louis KOSSUTH à qui elle voulut s'adresser même pour des questions politiques de la part des amis des émigrés. Quant à la bienveillance de Kossuth, elle chercha à l'obtenir à l'aide d'une recommandation de Daniel IRÁNYI, poète et patriote qui souffrait en exil dans une mansarde du Quartier Latin.

Pour s'assurer un bon accueil de la part d'Irányi, la comtesse avait, avant son départ, demandé au patriote Jean VIDATS une lettre adressée au poète.<sup>189</sup> Sur une recommandation courte, mais très sincère de son ami, IRÁNYI écrivit une longue lettre à KOSSUTH,<sup>190</sup> où il informait son grand ami de l'impression qu'il avait eue de la comtesse, douée — selon lui — d'une exaltation sincère. Il y faisait aussi connaître les projets de celle-ci — sans doute d'après les indications de sa nouvelle protégée. En dehors du dessein avoué qui était l'étude du théâtre, c'était plutôt la cause de la révolution qui la poussait à l'étranger. En Hongrie les aristocrates avaient déjà commencé de la nommer „l'agent russe“, parce qu'elle avait osé parler d'émeute. — Puis IRÁNYI ajoutait que la comtesse voulait le persuader de fonder un comité révolutionnaire et de formuler un programme qu'elle se serait chargée de faire imprimer secrètement et de répandre. Enfin Irányi faisait encore savoir à KOSSUTH que la comtesse Apraxin aurait voulu lui parler, et était prête à aller le voir à Turin, et qu'elle le laissait juge de décider si à l'avenir elle devait servir la cause à Paris ou en Hongrie.

<sup>187</sup> Nefelejts, 12 juillet; — Színházi Látcső, 13. juillet 1863.

<sup>188</sup> Cf. Molnár, Világostól Világosig. p. 385.

<sup>189</sup> Voir Nemzeti Múzeum levéltári osztálya; cote: Kosuth iratok, N<sup>o</sup> 3913.

<sup>190</sup> Voir *ibid.*

En attendant, la comtesse fit imprimer à quelques milliers d'exemplaires une fougueuse poésie<sup>191</sup> d'IRÁNYI, alors plein d'un vain espoir inspiré par la révolution polonaise. Elle les emballa elle-même dans les appareils et les ajustements pour la scène de telle manière qu'on ne les aperçut point à la frontière. MOLNÁR put ainsi les distribuer après son retour dans la capitale hongroise.<sup>192</sup>

Le 3 juillet la comtesse écrivit elle-même au grand patriote. Le 12 juillet KOSSUTH envoya de son exil de Turin la réponse.<sup>193</sup> Il la commençait en français: „Madame! Puisque Vous parlez la langue de ma patrie qui est aussi la Vôtre par adoption, permettez-moi d'en faire usage pour répondre à Votre aimable lettre du 3. c. que je viens avoir l'honneur de recevoir“. Continuant en hongrois, KOSSUTH remerciait la comtesse Apraxin de ses lignes empreintes d'un patriotisme presque religieux. Tout en espérant que le temps arriverait où il pourrait se servir de son zèle prêt même au sacrifice, il suivrait sa destinée avec un intérêt paternel. Il lui souhaitait beaucoup de succès dans la carrière qu'elle allait suivre par vocation. Il joignait, dans une enveloppe cachetée, la lettre de recommandation au prince. Et, tout en s'offrant pour des services futurs à la comtesse, il la pria de transmettre la lettre au destinataire même au cas où elle n'y tiendrait plus, car il y touchait aussi d'autres sujets.

Molnár nous a laissé une relation des circonstances de la démarche de la comtesse auprès du prince impérial. La comtesse, revêtue d'un costume national enrichi de dentelles, se fit mener dans une voiture ouverte de la rue Saint-Augustin jusqu'au palais. Cette apparition aurait fait un si grand éclat que pendant l'audience qui dura une

<sup>191</sup> Selon Molnár, la pièce commençait ainsi: „Ezer magyar hajóra száll, megmenteni honát“. Cf. Molnár, Világostól Világosig, p. 385.

<sup>192</sup> Ibid.

<sup>193</sup> Lettre de Kossuth à la comtesse de Batthyány-Apraxin. Voir. *ibid.* p. 386.

heure, toute une foule s'assembla devant le palais et reçut avec des vivats la dame hongroise qui aurait obtenu la promesse de pouvoir faire un essai à l'Odéon.<sup>194</sup>

On ne peut savoir si tous ces détails sont exacts. Ce qui est sûr, c'est que le prince écrivit dans sa réponse à la lettre de KOSSUTH, transmise par la comtesse, qu'il ferait pour elle tout ce qui dépendrait de lui :

Mon cher Monsieur Kossuth, j'ai reçu votre lettre par M<sup>me</sup> la comtesse Batthyány née Apraxin, j'avais déjà vu cette dame, elle me semble spirituelle, patriote et intelligente, vous pouvez être certain que je ferai pour elle tout ce qui dépendra de moi et vous pouvez l'en assurer.

Dans l'autre partie de la lettre le prince parlait longuement de la cause de la liberté de la Hongrie, de l'Italie et de la Pologne.<sup>195</sup>

Un journal de Pest prétendit savoir que, si la comtesse réussissait en automne au Théâtre Français, elle jouerait aussi à Londres, au profit d'une oeuvre nationale.<sup>196</sup> Selon un autre article, elle aurait eu l'intention de reparaitre à l'automne sur la scène de Bude, dans *Phèdre*.<sup>197</sup> Mais ce furent là des projets, sans plus, de la trop confiante actrice du Théâtre des jeunes artistes.

Pour la première fois, elle y joua le 18 septembre le premier acte de *Phèdre*.<sup>198</sup> La représentation du 22 octobre eut, grâce à la protection de Jules JANIN, un plus grand retentissement. Camille DOUCET, secrétaire perpétuel de l'Académie française assista aussi à la représentation des deux actes de *Phèdre* et du proverbe de MUSSET: *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.<sup>199</sup>

<sup>194</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 387.

<sup>195</sup> Lettre du prince Jérôme Napoléon à Kossuth, datée du Palais de Meudon, près Paris, le Dimanche 19 juillet 1863. — Nemzeti Múzeum levéltári osztálya: cote: Kossuth-iratok, N<sup>o</sup> 3938.

<sup>196</sup> Színházi Látcsó, 26 juill. 1863.

<sup>197</sup> Ibid. 23 juill. 1863.

<sup>198</sup> A Hon, 23 sept. 1863.

<sup>199</sup> L'Indépendance Belge, 24 oct. 1863.

Le 23 mars 1864 la comtesse se présenta encore une fois sur la scène des „jeunes artistes“, cette fois de nouveau en *Phèdre* majestueuse, et tout de suite après comme jeune *Gamin de Paris*,<sup>200</sup> jouant à la toupie, et montrant encore d'autres tours d'adresse. — Le même soir, elle débuta devant le public de Paris comme auteur dramatique avec la comédie en un acte, *le Rêve d'une artiste*; mais sans succès.<sup>201</sup>

Le bruit s'était répandu que SARDOU avait l'intention d'écrire un rôle pour la noble actrice qu'il aurait fait déclamer devant lui:<sup>202</sup> bruit incontrôlable. Tout ce que nous savons encore de sa carrière d'actrice c'est que — selon le témoignage d'IRÁNYI — au mois d'avril 1865, elle avait encore l'intention de se soumettre à l'examen du comité du Théâtre Français dans des scènes de RACINE et de CORNEILLE.<sup>203</sup>

Enfin, influencée peut-être par une amie bienveillante,<sup>204</sup> elle lâcha ses rêves d'actrice. Se bornant pour un temps à la vie mondaine, elle se montra disposée à fréquenter ses anciens compatriotes d'adoption. Ainsi, elle donna occasion à Rosa SZUK, une violoncelliste hongroise, de briller devant la société de son salon parisien.<sup>205</sup>

Le jour de la Fête-Dieu de 1865, la comtesse abandonna la religion russe et se fit catholique.<sup>206</sup> Quelques-uns ne tardèrent pas à expliquer cet événement par un prétendu projet de la comtesse de se faire religieuse.<sup>207</sup> Il est plus probable que l'action de Julie Apraxin était en rapport avec son second mariage à Lorenzo RUBIO GUILLEN y MONTERO de ESPINOZA, commandant-capitaine de

<sup>200</sup> L'Illustration, 2 avril 1864.

<sup>201</sup> Wiener Abendpost, 31 mars 1864; etc.

<sup>202</sup> Hölgyfutár, 17 nov. 1863.

<sup>203</sup> Hazánk s a Külföld, 5 mars 1865.

<sup>204</sup> Cf. Neue Freie Presse, 23 nov. 1869.

<sup>205</sup> Irányi: Levelek Párisból, XI; Hazánk s a Külföld, 25 févr. 1866.

<sup>206</sup> Fremdenblatt, 22 juin 1865.

<sup>207</sup> Vasárnapi Ujság, 2 juillet 1865.

la cavallerie espagnole.<sup>208</sup> Pour reconstituer cet événement par l'imagination, nous ne trouvons pas nécessaire d'ajouter foi aux journaux contemporains qui prétendaient savoir que ce mariage était l'effet d'un séjour de la comtesse Apraxin à Madrid à la cour de la reine Isabelle.<sup>209</sup>

Après ce mariage, la mère de la comtesse — qui avait observé tout le temps une hostilité implacable envers sa fille égarée — cessa de lui envoyer sa rente mensuelle.<sup>210</sup> Voyant ses demandes laissées sans réponse, la comtesse se vit contrainte de recourir à l'appui des lois. Elle se rendit à Presbourg, pour intenter un procès contre sa propre mère, le comtesse Hélène ESTERHÁZY. L'affaire fut appelée le 11 novembre 1869 devant le tribunal de la ville de Presbourg,<sup>211</sup> mais le jugement fut renvoyé à une plus haute juridiction.<sup>212</sup> En attendant, Julie Apraxin chercha à justifier sa conduite envers sa mère dans une lettre publique, parue dans plusieurs journaux.<sup>213</sup> Enfin, au printemps de l'année suivante (1870), le fameux différend entre la mère et la fille se termina par un accord.<sup>214</sup>

Peu à peu Julie Apraxin reprit son activité littéraire, si longtemps interrompue. Elle composa encore deux romans. *L'Une ou l'Autre* parut en 1880,<sup>215</sup> fut réédité la même année,<sup>216</sup> puis en 1894,<sup>217</sup> année d'apparition des *Deux Passions*, le dernier roman de notre auteur. Alexandre DUMAS fils n'avait pas dédaigné de préfacer les *Deux Passions* qui eut trois éditions cette année même.<sup>218</sup>

<sup>208</sup> Neues Wiener Tageblatt, 13 nov. 1869.

<sup>209</sup> Ibid.

<sup>210</sup> Fremdenblatt, 4 déc. 1869.

<sup>211</sup> Städtische Pressburger Zeitung, 9 nov. 1869.

<sup>212</sup> Ibid. 12 nov. 1869.

<sup>213</sup> Ibid. 25 nov. 1869; Neue Freie Presse, 23 nov. 1869.

<sup>214</sup> Städtische Pressburger Zeitung, 7 mars, 1870.

<sup>215</sup> Cf. l'illustration, 15 janvier, 1881.

<sup>216</sup> Voir la couverture de l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

<sup>217</sup> Voir Catalogue de Lorenz, t. 14.

<sup>218</sup> Voir British Museum. Catalogue of Printed Books. Supplement, p. 172.

En ce temps la comtesse, qui avait passé soixante ans, aurait vécu paisiblement aux côtés de son deuxième mari, dans son salon fréquenté par le monde parisien.<sup>219</sup>

L'incertitude qui enveloppe l'histoire des dernières années de la comtesse Julie Apraxin, n'est pas encore soulevée. Nous pouvons supposer qu'elle passa la fin de sa vie en Espagne, patrie de son mari. Déjà veuve, c'est là qu'elle serait morte, à la fin de la dernière guerre, ou peu après,<sup>220</sup> le plus probablement en 1917.<sup>221</sup>

Elle dut aux agitations de sa vie si romanesque d'être proscrire par ses amis aristocratiques, dédaignée de la famille de son premier mari, haïe de sa mère, et de vivre ignorée et presque oubliée de ses propres enfants.<sup>222</sup> Sans doute pourtant l'ambitieuse comtesse se sentit-elle quelquefois dédommée par les succès — plus ou moins solides — de son activité artistique.

---

<sup>219</sup> Vay, Munkái, vol. IV, p. 91.

<sup>220</sup> Obligeante communication de la comtesse Hélène de Fünfkirchen, petite-fille de la comtesse Julie Apraxin; Radkersburg, 22 mars 1933. — Le répertoire biographique de M. Gulyás (Magyar életrajzi Lexikon, t. I<sup>er</sup>, p. 575.), de même que le dictionnaire du théâtre de M. Schöpflin (Magyar Színművészeti Lexikon, t. I<sup>er</sup>, p. 57.) citent faussement 1870 comme date de sa mort. Tous les autres répertoires, comme ceux des familles nobles, n'en disent rien.

<sup>221</sup> Communication de M. Szelepecz, curé-doyen, dans sa lettre datée de Muraszombat, 23 nov. 1933.

<sup>222</sup> Cf. lettre citée dans la note précédente.

## II. Ses oeuvres.

Encore enfant, plus d'une fois la comtesse Julie Apraxin se rendait agréable au comte Joseph ESTERHÁZY, son beau-père bien-aimé, en lui faisant la surprise de petites poésies.<sup>223</sup> Mais plus tard, elle n'a cultivé aucun genre en vers: toute son oeuvre est écrite en prose.

Négligeant ici ses ouvrages de jeunesse dont nous avons fait mention dans sa biographie,<sup>224</sup> et que nous ne connaissons que par leurs titres, bien ou mal transmis, c'est par un roman que Julie Apraxin commença sa carrière littéraire, qu'elle considéra dès lors comme sa profession. „Mes premiers pas dans une voie que je compte suivre désormais“ — dit-elle de cet ouvrage.<sup>225</sup> Aussi la

<sup>223</sup> A titre de curiosité nous en citons deux. L'une en français, écrite à dix ans par Julie pour le comte Joseph Esterházy à l'occasion de la visite de celui-ci à Pétersbourg (1<sup>er</sup> janv. 1840):

Cher Pépi, de mon âge  
N'attends pas de compliments.  
Ta Julie n'a pour langage  
Que ses deux bras caressans.  
Mon petit coeur fait tapage  
De ne pouvoir parler mieux:  
Lis le reste-dans mes yeux.

Le manuscrit se trouve collé dans le Journal (manuscrit) du c<sup>te</sup> Joseph Esterházy, 2 janv. 1840. — A onze ans elle présenta à son beau-père une petite poésie allemande:

Rosen Nelken blühen  
Wie auch Vergissmeinnicht  
Doch alle Blumen welken  
Nur liebe Freundschaft nicht.

Idem. 6 nov. 1841.

<sup>224</sup> Voir p. 17.

<sup>225</sup> Cf. Dédicace de l'On a beau dire.

plus vaste et, on peut le dire, la meilleure partie de son oeuvre se compose-t-elle de ses six romans. Au commencement de sa carrière littéraire — période de 1860 à 1894 — elle s'est aussi essayée dans la nouvelle et, avec beaucoup d'ambition mais moins de succès, dans différents genres dramatiques.

Cependant l'activité littéraire de la comtesse Apraxin ne se bornait pas exclusivement aux belles-lettres. Elle se présenta aussi au public comme publiciste: auteur d'articles et rédacteur de journal. Même elle s'était proposé d'écrire une histoire de l'art dramatique en Hongrie.<sup>226</sup> Elle n'est d'ailleurs arrivée qu'à rédiger de courts Mémoires<sup>227</sup> traitant l'histoire du commencement de sa propre carrière d'actrice.

Au point de vue de la langue, l'oeuvre de la comtesse russe se divise en deux parties. L'une parut en français, langue qui peut être considérée comme la langue maternelle de Julie Apraxin; l'autre en hongrois, langue de sa patrie d'adoption. Pourtant tout indique que ce fut toujours la langue française dans laquelle il lui était le plus aisé de s'exprimer. Nos soupçons qu'elle devait être corrigée et aidée en quelque façon pour le hongrois, n'ont été qu'affermis par la découverte du fait qu'elle rédigea aussi en français sa tragédie hongroise *A Honfoglalók* (les Conquérants de la Patrie), traduite pour la scène<sup>228</sup> par Gabriel EGRESSY,<sup>229</sup> — ce qui d'ailleurs ne fut pas porté sur l'affiche. On peut cependant assurer qu'elle savait parler et écrire le hongrois. Les preuves directes en sont deux lettres en hongrois, à côté de trois en allemand, adressées

<sup>226</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 5.

<sup>227</sup> Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise.

<sup>228</sup> Vasárnapi Ujság, 27 janvier 1861.

<sup>229</sup> „Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance pour la charmante traduction de ma tragédie”. — Lettre de Julie Apraxin à Gabriel Egressy, 20 (?) 1861. — Obligeante communication de M. Zoltán Baranyai.

à son maître de littérature hongroise, François TOLDY.<sup>230</sup> Il paraît en outre qu'elle n'employait pas parfaitement notre langue.<sup>231</sup> Pourtant la comtesse Batthyány-Apraxin ne voulut pas manquer de paraître devant le public de sa nouvelle patrie dans la langue de celle-ci; de publier des nouvelles de même que quelques articles dans des journaux hongrois, et de faire représenter des pièces sur les scènes de la capitale hongroise.

Quant à ses romans, elle les a tous rédigés en français. Mais les quatre premiers, — composés à l'époque où la comtesse habitait continuellement la Hongrie et se liait de maintes façons à sa nouvelle patrie — devinrent presque immédiatement accessibles au grand public hongrois par des traductions. Dès le premier<sup>232</sup> ils furent traduits l'année même de leur édition en français. Un d'eux est même resté inconnu aux lecteurs français.<sup>233</sup> Nous ignorons si c'était la volonté de l'auteur ou bien si quelque obstacle extérieur en fut la cause. Il fut traduit en hongrois directement d'après le manuscrit français.

Le traducteur de ce roman, ainsi que celui du suivant<sup>234</sup> fut le jeune Etienne TOLDY. Fils du professeur de la comtesse, plus tard lui-même homme de lettres d'idées libérales, il se laissa sans doute persuader de traduire ces romans non seulement par leur sujet hongrois, mais à cause des idées de la comtesse, voisines des siennes. — Le premier roman à sujet hongrois<sup>235</sup> eut pour traducteur Adolphe AGAI qui, dans ses propres oeuvres, a manifesté un éclatant amour de la patrie hongroise. Ce même roman

<sup>230</sup> Lettres du 4 et du 14 décembre 1860. — Archives de l'Académie hongroise, 4 r. 61 b.

<sup>231</sup> Un rapport de police, en 1863, à propos de la concession des Budai Lapok, en témoigne officiellement. — Archives de l'Etat hongrois: Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

<sup>232</sup> On a beau dire. Traduit par Emeric Huszár.

<sup>233</sup> Két nőszív.

<sup>234</sup> Le Journal d'Ilma Szerényi.

<sup>235</sup> Ilona.

eut encore la faveur d'être traduit en allemand,<sup>236</sup> l'année même de son apparition en français et en hongrois.

Les nouvelles de Julie Apraxin, publiées en différents périodiques hongrois, n'ont pas été recueillies. Les œuvres dramatiques ne furent même pas imprimées; aussi plusieurs ne nous sont point parvenues.

Ce furent encore les romans qui, dans la critique contemporaine, eurent le plus grand retentissement. Les journaux hongrois en firent même souvent le récit détaillé. En France cependant où la personne de l'auteur ne se trouvait pas au centre de l'intérêt général, les critiques des romans de Julie Apraxin font souvent défaut, ou bien elles sont moins étendues que dans les périodiques de Hongrie. La comtesse eut pourtant la chance d'obtenir une préface d'Alexandre DUMAS fils pour les *Deux Passions*. Cette préface ne fournit d'ailleurs aucune indication nous permettant de restituer, plus ou moins complètement, la nature des relations entre l'auteur de la préface et celui du roman. Un seul fait paraît incontestable: aux yeux de Julie Apraxin le nom, la protection d'Alexandre Dumas fils furent des moyens appréciés d'augmenter sa propre popularité.

Quant à l'action de ses œuvres, l'auteur aimait en général à placer le récit fictif à une époque historiquement importante, souvent à celle de la composition même. Pourtant on peut considérer comme exceptionnels les cas où des faits historiques — tels que la guerre d'indépendance hongroise, le siège de Sébastopol ou la guerre franco-allemande — sont entrés comme élément cohérent dans le récit. Ils ont servi plutôt de décor matériel. — Les lieux, les pays où se passent les événements, ne sont pas plus nettement caractérisés. Souvent l'auteur s'est bornée à nommer la ville ou la région. De plus, elle n'a eu que des propos

<sup>236</sup> Par W. Rödiger.

banaux pour décrire des contrées admirées par elle, comme la Haute-Autriche et la Styrie.<sup>237</sup>

En général, la comtesse Apraxin a montré peu de sens pour la nature. Si elle s'en est occupée quelquefois, ce n'a été que pour établir un parallèle entre les phénomènes de la nature et l'état d'âme de ses personnages. „La nature renaît; tout est riant et gai sous le ciel. Les rossignols chantent amoureusement et nous nous aimons plus que jamais“<sup>238</sup> — écrivait l'heureuse Ilma dans son journal. Une autre héroïne caractérisait ainsi sa tristesse: „Il me semble aujourd'hui que les roses, hier encore si belles, ont pâli; que le soleil est triste; que toute la nature est en deuil. Et moi! quel changement n'ai-je pas subi! J'ose à peine lire dans mon coeur...“<sup>239</sup> — L'auteur a témoigné aussi de sa conviction que la nature a la puissance d'influencer sur la disposition d'esprit de l'homme. Par exemple, elle a écrit d'une héroïne: „Elle fut singulièrement impressionnée par le parfum enivrant des catalpas en fleurs dont l'odeur aromatique embaumait l'atmosphère. Ce voluptueux parfum faisait monter au cerveau de la jeune marquise une exaltation pleine de poétique rêverie“<sup>240</sup> — Julie Apraxin, avouons-le, manque d'enthousiasme pour les grandioses beautés de la nature. L'intérêt pour l'homme et le cours de sa vie domine son oeuvre. Pourtant cet intérêt est autre que celui d'un BALZAC ou d'un FLAUBERT dont la renommée grandissait sans cesse à l'époque de notre auteur. On y peut voir plutôt un rapprochement vers la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a préféré elle aussi l'analyse détaillée des sentiments à la peinture du milieu.

Les personnages de la comtesse appartiennent à diverses nations de l'Europe. Mais le plus souvent l'auteur n'est pas arrivé à les douer de traits nationaux. Ce n'est

<sup>237</sup> Deux Passions, p. 138.

<sup>238</sup> Le Journal d'Ilma, p. 225.

<sup>239</sup> On a beau dire, p. 60.

<sup>240</sup> Deux Passions, p. 198.

d'ailleurs un défaut sensible que dans les romans destinés à faire connaître la vie hongroise en France. Dans les autres cas, justement, ce cosmopolitisme peut être considéré comme un trait caractéristique de la société qu'elle décrit.

La classe sociale à laquelle la comtesse Apraxin a emprunté presque exclusivement ses personnages, est l'aristocratie. Même l'histoire fantastique de l'étoile Gemma<sup>241</sup> a pour héros un jeune comte. — Des deux mondes, celui des maîtres et celui des domestiques, l'auteur ne s'est, bien entendu, occupé que du premier. Seul, dans le roman *L'Une ou l'Autre*, un vieux serviteur joue un rôle assez considérable. Dans l'œuvre de Julie Apraxin, ses sentiments démocratiques se manifestent plutôt par quelques propos et encore par les portraits de quelques membres de „l'aristocratie de l'intelligence“. Parmi ces intellectuels roturiers, il faut assurer la première place au poète-député hongrois dans la comédie *Országgyűlési beszéd* (Discours au parlement) et à l'avocat de la nouvelle *Két lélek* (Deux âmes), l'un et l'autre sans titre et que leur génie élève au rang des premiers hommes de la patrie, — thème apparenté au drame social romantique, mais dans un cadre sobre et sans les éléments bizarres et fantastiques de celui-ci. Si l'on cherche une parenté, il faut plutôt songer à George SAND. — Ces bourgeois de génie sont récompensés par l'auteur, comme ailleurs *Bájlaki Zsigmond*, par le cœur et la main de la jeune fille noble qu'ils aiment. Le médecin, l'abbé et le colonel dans le roman *L'Une ou l'Autre* sont aussi des figures très sympathiques. Le malheureux sort de l'excellente Ilma Szerénydy, d'une famille de petite noblesse, veut être, de la part de l'auteur, une accusation contre les préjugés aristocratiques.

La peinture que la comtesse Apraxin a faite de la classe aristocratique, n'est point complète. Elle a négligé

<sup>241</sup> Dans la nouvelle: A csillag (l'Etoile).

presque entièrement ceux des représentants de cette classe, peu nombreux, sans doute, qui reconnaissaient les devoirs les plus hauts, les plus humains, les plus sacrés. Pourtant ils n'étaient point de trop rares exceptions alors, surtout parmi les magnats hongrois. A peu d'exceptions, le monde représenté dans l'oeuvre de Julie Apraxin est une société oisive. Ces personnages, des barons jusqu'aux ducs, — Français, Hongrois, Anglais, Espagnols, Allemands, Autrichiens, Italiens, Norvégiens ou Russes, — mènent tous, sans différence, la même vie parasite, ne cherchant dans l'existence que les occasions de distractions et de plaisirs qu'offre la vie du monde élégant.

Quelques observations critiques nous prouvent que la comtesse Apraxin ne se faisait point d'illusions sur la vanité de cette société. Elle la dénomme quelque part „le monde des fainéants et des bigotes qui n'ont autre chose à faire qu'à déchirer la réputation des honnêtes gens“.<sup>242</sup> Ailleurs elle juge crûment les entretiens de ces cercles: „ces éternelles et inépuisables sornettes qui sont toute la conversation du monde élégant et vide“.<sup>243</sup>

Pourtant ce fut le seul milieu qu'elle connaissait bien et qu'elle se plut à peindre, — comme en général les dilettantes qui ne voient que leur propre monde. L'aristocratie que Julie Apraxin connaissait était moins l'aristocratie française que la noblesse autrichienne et hongroise dont la vie continuait la vie sociale de l'ancien régime. A l'aide de ses ouvrages on peut reconstituer les occupations de ce monde où l'on a toujours le temps et où l'on n'est jamais forcé de penser au gagne-pain ni de se soucier de la dépense. On passe les journées à la promenade, à la chasse, aux carrousels; les soirs dans les salons, aux dîners, fêtes, réunions, dans des concerts, au cirque, au jeu, dans les bals. Ainsi il ne reste guère de temps pour lire les journaux, encore moins des livres. On va assez souvent au

<sup>242</sup> On a beau dire, p. 36.

<sup>243</sup> Ibid. p. 7.

théâtre et même on joue, surtout à la campagne, des comédies de société. Les voyages figurent aussi parmi les plaisirs de ce monde. Une distraction de plus est pour les femmes de faire des emplettes. Nous les voyons souvent aussi avec un travail, brodant, faisant de la tapisserie ou quelque tricot. Il y en a parmi elles, ainsi que parmi les hommes, quelques-unes qui s'amuse à dessiner: dilettantisme de grand seigneur. — Mais ces occupations diverses ne font pas oublier, surtout chez les femmes, les prières ni les offices.

Le motif principal qui fait mouvoir la vie de la société, représentée par la comtesse Apraxin, c'est l'amour. Il n'y a que le devoir moral qui soit pour lui un concurrent sérieux. Le patriotisme, la religion, l'amitié et la passion du théâtre ne l'égalent ni en force ni en efficacité.

Les mauvais instincts et les passions nuisibles ne figurent dans ses ouvrages qu'épisodiquement. La désapprobation qu'ils rencontrent de la part de l'auteur donne une légère tendance moralisatrice et éducatrice à l'oeuvre de Julie Apraxin.

Naturellement, son idéal de caractère correspond à cette conception. Chez l'homme — qui doit être beau et séduisant — c'est surtout l'honneur et le dévouement, la fermeté et la simplicité qui lui en imposent. Une âme chevaleresque: voilà son idéal d'homme. Quant à la femme, elle doit être vertueuse, et même pieuse. Etant sérieuse dans tous les sens du mot, elle doit n'aimer qu'une seule fois dans la vie, et être toujours prête à sacrifier même ce sentiment. Avec tout cela, elle est jolie, elle s'habille bien, et plaît à tous les hommes, — mais sans être coquette.

Pour la couleur, la variété et la vivacité, l'oeuvre de Julie Apraxin reste très loin en arrière de la vie réelle. Pourtant, d'un autre côté, son oeuvre n'est point exempte de quelque tendance réaliste, plus ou moins consciente. — Ainsi, elle aime à situer ses récits en des pays et en des lieux réels. En général, elle choisit des lieux dont nous savons

ou dont nous pouvons supposer qu'elle les connaît personnellement. Quand il s'agit d'un milieu hongrois, l'histoire se passe le plus souvent à Pest. Mais l'auteur nous mène aussi au bord du lac Balaton [*Ilona*] qu'elle a vu probablement plus souvent que cette seule fois dont nous ayons connaissance,<sup>244</sup> — ou bien dans les départements de Heves [*Ilona, Két nősztv*] et de Vas [*Önvád téri, Barát-ság*] où étaient situés deux châteaux de son mari, — ainsi qu'à l'île de Schüth et dans quelques villages du département de Presbourg [*le Journal d'Ilma Szerényi*], pays du comte Joseph ESTERHÁZY. — Le centre des événements est le plus souvent Paris. Mais quelques autres villes françaises et d'autres parties de la France, comme la Normandie ou la Bretagne, jouent aussi un rôle. En outre, la scène se déplace d'Angleterre en Italie, de Suisse en Allemagne et le plus souvent en Autriche.

L'indication d'une quantité de rues, de ponts, de magasins, d'hôtels, d'églises et de théâtres non seulement de Paris, de Pest et de Vienne, mais encore de Tours, de Venise et d'autres villes, témoigne qu'en général Julie Apraxin a connu exactement les lieux où l'action se passe dans ses ouvrages.

A force d'exactitude, quelques parties de l'oeuvre de Julie Apraxin peuvent être relevées comme documents historiques contemporains. — Ainsi le chapitre traitant des chasses de Csákó<sup>245</sup> donne une image, plus ou moins complète, des habitudes de chasse d'une société de trente à quarante aristocrates hongrois. — Le plus volontiers la comtesse Apraxin s'arrête à la caractéristique de la vie de la plus haute société viennoise. Elle raconte à quel point il était difficile pour un étranger — même pour un membre du corps diplomatique — d'obtenir la grâce de pouvoir pénétrer dans la vie intime des aristocrates de la capitale autrichienne, où n'entraient librement que la

<sup>244</sup> Cf. p. 16.

<sup>245</sup> Voir: *Ilona*, II<sup>e</sup> partie, chap. 5.

haute noblesse des pays de la monarchie et parmi ceux-ci, en premier lieu, celle de la Hongrie:

La haute société viennoise est *ultra exclusive*. Elle se compose seulement de familles appartenant à la plus haute noblesse du pays; c'est-à-dire de tous les pays qui se rangent sous le sceptre de l'Empereur d'Autriche, soit comme empereur, soit comme roi, ce qui comprend aussi bien les Autrichiens proprement dits, que les Hongrois, les Bohèmes, les Moraves, les Styriens, les Transylvains, les Galiciens, les Tyroliens.<sup>246</sup>

L'écrivain dépeint avec une joie visible le charme des plaisirs de cette société de „la bonne et sympathique vieille ville de Vienne“, et le seul défaut qu'elle y trouve est que cette société „est tellement exclusive qu'elle n'admet que l'aristocratie de naissance“.<sup>247</sup>

La comtesse a aussi révélé en quelques lignes quelques traits caractéristiques de la vie contemporaine de la ville de Presbourg. Elle en a décrit brièvement le parc, lieu d'amusement de la ville, mais qui traditionnellement servait aussi de scène aux duels de grands seigneurs, même de ceux de Vienne:

La *Aù* en été est la promenade favorite et le point de réunion des Presbourgeois qui y trouvent tous les plaisirs à la fois; théâtre en plein air, cafés chantants, concerts, restaurants, en un mot tout ce qui distrait tout ce qui charme et tout ce qui séduit; mais ce même parc si frais, si verdoyant et si animé à de certaines heures du jour n'a que trop souvent, été le lieu où se sont déroulées les plus noires tragédies, survenues à la suite de certaines questions d'honneur qui ne se vident qu'en allant sur le terrain.<sup>248</sup>

La comtesse s'est même plu à nommer un personnage visiblement populaire de la ville de Presbourg, le direc-

<sup>246</sup> Deux Passions, pp. 75—76.

<sup>247</sup> Ibid. p. 77.

<sup>248</sup> Ibid. p. 95.



teur de l'hôtel de l'Arbre-Vert, „le bon et excellent PALODYAI [sic!], si généralement aimé de tous“.<sup>249</sup>

En outre, en relisant les ouvrages de la comtesse Apraxin, nous y rencontrons le nom d'autres contemporains d'une célébrité plus ou moins étendue. Elle fit conduire un personnage malade chez le docteur BLANCHE, le célèbre aliéniste parisien.<sup>250</sup> A un autre endroit elle fit allusion au spirite américain Douglas HOME qui avait fait sensation en Europe sous le second Empire. Cet homme célèbre qu'elle dit „spirite hors ligne“,<sup>251</sup> elle le connut personnellement. Nous savons même que dans l'été de 1863 elle avait donné à Paris une soirée en son honneur.<sup>252</sup>

En général, après les pures conventions de ses premiers ouvrages, nous trouvons dans les suivants de plus en plus de détails réels, avec quantité d'éléments livresques.

L'auteur ne se contente pas de dire que les murs sont décorés de peintures. Elle indique que ce sont des *Vierges* de MURILLO [*Deux Passions*], ou la *Descente de Croix* de RUBENS [*Ilona*], ou bien des peintures dans le genre de WATTEAU [*Ilona, Deux Passions*]. — Pour le lecteur il serait peut-être indifférent de savoir qui a peint l'image sur laquelle le héros peut admirer la perfection de l'héroïne. Mais l'auteur ne manque pas de noter que la beauté de la jeune fille a été rendue „par l'incomparable pinceau d'un aussi éminent artiste que MADRAZO, le sympathique peintre espagnol si cher aux Parisiens“.<sup>253</sup> — Le parc d'un château près du lac Balaton est décoré — non sans quel-

<sup>249</sup> Ibid. p. 97. — La maison et la famille existent encore aujourd'hui (Palugvay).

<sup>250</sup> Ibid. p. 349. — Cf. A. Wernich—A. Hirsch: Biographisches Lexikon der hervorragenden Ärzte aller Zeiten und Völker. Wien—Leipzig 1884, 6 vol.

<sup>251</sup> Ibid. p. 251. (La comtesse Apraxin écrit Hum). Cf. Encyclopaedia britannica, éd. 40.

<sup>252</sup> Molnár. Törpe vázlatok. (Nefelejts, 16 août, 1863).

<sup>253</sup> Deux Passions, p. 9. — Cf. Éber (László): Művészeti Lexikon Budapest 1926, p. 456 (article de Rózsaffy).

que exagération de la part de l'auteur — de statues de THORWALDSEN et de MICHEL-ANGE [*Ilona*]. — Des personnages de roman chantent des airs de *Lucie* et de *Rigoletto* [*Ilona*] ou de *Lucrèce* [*Deux Passions*]; on va au théâtre pour écouter l'opéra *Hunyadi László* de François ERKEL [*Két nőszív*]. — L'auteur a voulu ajouter à l'impression de beauté enivrante d'une nuit d'été aux environs de Vienne en y faisant entendre „les sons enchanteurs“ de l'orchestre de Johann STRAUSS qui „résonnaient au loin et renvoyaient vers le parc des accords d'une de ses valse incomparables; valse si pleines de verve sentimentale, de phrases amoureuses, d'enivrantes poésies, dont le rythme si dansant est empreint tantôt d'une folle gaîté et tantôt d'une douce mélancolie inséparable de la rêverie allemande“; ou encore: „les éclats d'harmonie plaintive et caressante que poussaient dans l'air les tendres gémissements de cette inimitable musique du grand maître, fils des bords du Danube“.<sup>254</sup>

L'auteur ne s'est pas contenté de représenter son personnage lisant un journal, il fallait que ce journal fût le *Figaro* [*Deux Passions*]; et les amoureux cachaient leur correspondance dans l'austère *Revue des Deux Mondes* [*On a beau dire*].

Un héros étudie VOLTAIRE et le *Contrat social* de ROUSSEAU [*Két lélek*], un des personnages dramatiques puise ses idées dans ROUSSEAU et dans VOLNEY [*Országgyűlési beszéd*]. — Une héroïne se rend dans le jardin avec les *Méditations* de LAMARTINE [*Ilona*]. — Selon l'auteur on pouvait prendre le héros bouleversé de *l'Une ou l'Autre* avec son cheval „pour la figuration lugubre de la sinistre ballade allemande de Bürger“.<sup>255</sup> — La physionomie comique d'un autre héros rappelle à son ami celle des „grands

<sup>254</sup> Ibid. p. 88.

<sup>255</sup> *L'Une ou l'Autre?* p. 129. — L'auteur y fait allusion à la ballade intitulée *Lenore*.

acteurs dans le rôle de Diafoirus fils<sup>256</sup> — Un personnage de roman ne peut faire un meilleur portrait du jeune héros qu'en citant celui de Renaud, donné par le TASSE.<sup>257</sup> — Ilma Szerényi attend son idéal sous les traits de Roméo, „ce héros du sentiment“,<sup>258</sup> héros de sa pièce favorite dont elle apostrophe l'auteur en ces termes, révélant un enthousiasme fils de celui des romantiques: „Oh! Shakespeare, comme tu as bien compris les tourments de l'amour malheureux“.<sup>259</sup> En pension, elle avait déjà joué dans le *Cid* et dans *Athalie*. Elle a noté dans son journal le succès qu'elle eut à une représentation d'amateurs dans le *Roman d'un jeune homme pauvre* d'Octave FEUILLET. Elle y rend aussi hommage à l'auteur: „La pièce est charmante . . . Que ne donnerais-je pas pour connaître personnellement l'auteur“.<sup>260</sup>

Cette déclaration peut être, sans exagération, interprétée comme le témoignage d'une préférence de Julie Apraxin elle-même pour les écrivains du genre d'Octave FEUILLET, de son goût pour l'idéalisme douxereux en littérature. En effet ses romans montrent en grande partie la même tendance que les romans idéalistes de George SAND. Pourtant un souffle de romantisme, — bien que de troisième ordre — n'y fait pas défaut. L'influence de ce courant littéraire se manifeste chez Julie Apraxin surtout dans quelques épisodes bizarres, en partie peu vraisemblables et, parfois, dans le style. A côté du romantisme et de l'idéalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, les traditions du XVII<sup>e</sup> ne sont pas moins remarquables dans l'oeuvre de notre auteur. Le souvenir de la *Princesse de Clèves* revit principalement dans l'attitude morale des héroïnes.

C'est sans nul doute la littérature française qui a

<sup>256</sup> Deux Passions, p. 26.

<sup>257</sup> Journal d'Ilma, p. 7.

<sup>258</sup> Ibid. p. 5.

<sup>259</sup> Ibid. p. 175.

<sup>260</sup> Ibid. p. 88.

donné sa direction au goût littéraire de Julie Apraxin. Pourtant on n'y peut méconnaître une influence, plus ou moins durable, de la vie littéraire de Hongrie. Cette influence se fait sentir dans des ouvrages à sujet hongrois. Car un des traits les plus caractéristiques de la littérature hongroise était, alors peut-être plus que jamais, le sentiment patriotique. — La comtesse Batthyány-Apraxin fut inspirée dans ce sens non seulement par les oeuvres littéraires de l'époque, mais encore et probablement davantage par le cercle des gens de lettres avec lesquels elle fut en relation dès son début dans les lettres hongroises. Nous pensons à François TOLDY, son maître en littérature, à Etienne TOLDY et à Adolphe ÁGAI, ses principaux traducteurs, au baron Joseph EÖTVÖS, au baron Frédéric PODMANICZKY, ses amis personnels — et on pourrait encore allonger cette liste de noms célèbres à plusieurs titres. Parmi les écrivains hongrois qui paraissent avoir influencé notre auteur, nous devons en premier lieu mentionner deux grands représentants du romantisme: le baron Nicolas JÓSIKA pour quelques oeuvres narratives de Julie Apraxin, et Michel VÖRÖSMARTY pour sa tragédie historique, — tous deux fort estimés par le professeur de littérature hongroise de la comtesse et qui d'ailleurs eux-mêmes ont subi l'influence de la littérature française.

Par la nature des choses, ce sont en premier lieu les écrits à sujet hongrois qui lient l'oeuvre de Julie Apraxin à son temps. L'autre partie de son oeuvre, avec son idéalisme doux et son romantisme naïf, est restée un peu en arrière de sa propre époque qui était déjà celle du réalisme et du naturalisme à leur naissance.

### 1. *Romans.*

Plus encore que le reste des écrits de Julie Apraxin, ses romans donnent l'impression que l'amour est presque le seul moteur de la vie, la seule source de tout malheur et de tout bonheur. Ce sont les obstacles qui s'opposent au

mariage des amoureux qui sont le sujet même des romans. Cet obstacle est le plus souvent un devoir, quelquefois seulement un devoir supposé, des héros. En général la volonté l'emporte sur la passion. Pourtant cette dernière survit à chaque contrariété et, faute de l'assouvissement désiré, elle ôte tout charme et même tout sens à la vie des amants malheureux. Excepté dans le cas d'un hasard bienveillant qui à la dernière minute amène un dénouement heureux, ils n'échappent à leurs tourments que dans un couvent ou encore par la mort ou par la perte de la raison.

Dans la plupart des cas, c'est le caractère des personnages qui leur rend impossible le bonheur. Pourtant l'accent n'est point sur la peinture du caractère. Ce dernier lui-même est généralement subordonné à l'intrigue. La technique de la peinture de caractère consiste pour une bonne part dans la description, morale et physique, des personnages. La description de l'extérieur est particulièrement minutieuse. Elle s'étend aux plus petits détails de la beauté — surtout de celle des hommes. Le lecteur a l'impression que, selon l'auteur, la vocation de ses héros ne pourrait être que de plaire aux femmes. Cette impression n'est que fortifiée par les paroles d'un des héros qui dit des hommes: „Notre destinée étant de plaire aux femmes et de nous faire aimer d'elles, leur goût concernant notre beauté, doit nous importer plus que celui des hommes. . .”<sup>261</sup>

Pour la beauté des femmes, Julie Apraxin a montré moins d'intérêt que pour celle des hommes. Pourtant elles ne sont pas moins jolies, appartenant au même genre de beauté grecque. L'auteur semble avoir attaché une assez grande importance à leurs toilettes. Toutefois, elle n'a jamais abusé de la patience du lecteur par la description des robes de femmes. . .

Les héroïnes de Julie Apraxin se divisent en deux camps. L'un contient les *anges*, les héroïnes pleines de

<sup>261</sup> Deux Passions, p. 41.

bonté, maîtresses d'elles-mêmes en toute circonstance de la vie. On peut leur appliquer les paroles d'un des héros, adressées à une héroïne: „Votre stoïcisme me rappelle celui des femmes de l'antiquité qui sacrifiaient à leur patrie, le sourire sur les lèvres, la vie de leurs fils, de leurs maris, ou de leurs frères!“<sup>262</sup>

Dans l'autre groupe se trouvent les *démons*, les „ri-vales“ aveuglées par la passion, et naturellement sans foi religieuse.

Entre les camps de ces deux types distincts ne se trouvent que quelques personnages à caractère intermédiaire, mais en grande partie aussi sans couleur et sans contours nets. Parmi toutes les figures de femmes il ne s'en trouve qu'une seule qui montre quelque vivacité et légèreté dans ses manières, ainsi que dans ses mouvements. C'est une vicomtesse, „une femme de salpêtre qui ne savait pas tenir en place“.<sup>263</sup> L'auteur lui attribue un fort goût artistique et caractérise en quelques mots toute sa manière de vivre. Mais cette personne-ci n'a aucun rôle dans le récit. L'auteur ne fait que la présenter au lecteur et décrire ses traits caractéristiques. D'ailleurs elle n'est pas la seule à qui l'auteur fasse partager cette disgrâce. En revanche il arrive encore plus souvent que nous rencontrions, surtout au second plan, des personnages sans caractère distinct.

Les caractères d'hommes sont peut-être plus variés que les caractères de femmes. Cependant il y en a parmi eux qui restent les mêmes de roman en roman. Un héros à la volonté faible, son ami au caractère inébranlable, le soupirant sans espoir et plein de bonté, le méchant intrigant qui est aussi un prétendant de l'héroïne, bien entendu dédaigné d'elle.

De même que les caractères, les motifs reparaissent aussi dans plusieurs romans. L'amour du héros et de

<sup>262</sup> Ibid. p. 207.

<sup>263</sup> On a beau dire, p. 109.

l'héroïne conçu dans l'enfance ou sans se connaître; la cour faite par le héros à deux femmes à la fois; l'amour pur de l'ami du héros envers une femme mariée; un sacrifice au nom d'un devoir imposé par l'imagination; la mort supposée, le duel, le suicide, la fuite dans un couvent, la mort prématurée: tels sont les motifs les plus fréquents. La démence et en général les maladies de nerfs occupent aussi une place considérable dans ses romans, ce qui est la preuve de l'influence sur la littérature des recherches des médecins tels que CHARCOT ou le Dr BLANCHE, et peut-être même la trace de quelque expérience personnelle de notre auteur.

Du reste, celle-ci paraît s'être intéressée à la médecine en général. Elle est allée jusqu'à exposer, à travers de longues pages, la théorie de la transfusion de sang.<sup>264</sup> Les maladies survenues à la suite d'un choc moral sont surtout fréquentes chez elle. Du commencement jusqu'à la fin, l'auteur n'abandonne pas ce motif.

\*

Il se montre déjà dans le premier roman, *On a beau dire* aussi bien chez l'héroïne que chez son frère, sans jamais former le sujet principal du roman.

*On a beau dire* a pour sujet les luttes intérieures d'une jeune fille entre l'amour et ses vœux de reconnaissance envers son frère. L'idée du sacrifice plane au-dessus de tout le roman. L'histoire de quatre cœurs généreux nous y est racontée. Tout le roman est triste, seule la fin est heureuse. — Ce roman, qui a l'air d'avoir été destiné aux chambres de jeunes filles, a un sujet assez élevé, mais servi par des moyens souvent naïfs.

Marie apprend par une tante que son frère, le marquis Ernest d'Ervin, lui a sacrifié son seul amour véritable, de peur que la présence d'une belle-soeur ne réduisît sa soeur — orpheline de père et de mère — à un rôle secon-

<sup>264</sup> L'Une ou l'Autre? pp. 152—155.

daire dans la maison. Pour se montrer reconnaissante de cette abnégation qui fait visiblement beaucoup souffrir Ernest, elle se jure de son côté — (au lieu de tâcher de le détourner de sa décision) — de ne jamais quitter son frère pour un mari qui ne pourrait l'aimer avec autant de dévouement et de tendresse que lui. D'ailleurs son frère est à ses yeux l'idéal de l'homme, et elle ne se figure pas qu'aucun autre puisse être plus beau ni meilleur. Un jour cependant elle entend louer les qualités extérieures et morales du comte Edgard de Saint-Mont. Et, malgré une certaine incrédulité, dès ce moment elle ne cesse de souhaiter intérieurement de rencontrer cet homme qui est peut-être supérieur à son frère. — „Un an et quelques mois“ plus tard, le frère et la soeur se rendent à Baden-Baden pour le mariage du grand-duc qu'Ernest connaît personnellement et (bien entendu) Marie y rencontre son héros. Le séduisant officier de dragons frappe la jeune fille d'abord par sa parfaite beauté et la captive par ses manières envers elle...

Toute la suite du roman est remplie de longs débats entre les amoureux que l'on nous présente d'ailleurs comme les tenants des traditions les plus rigides. Malgré l'absence de toute méchanceté, ils se tourmentent mutuellement, en se cachant leurs sentiments réciproques et en simulant de l'intérêt pour d'autres personnes. Ce sont des finesses pratiquées surtout dans les romans héroïques du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant l'auteur s'est entendu à varier les motifs des malentendus éternels et elle a réussi à introduire une certaine gradation dans la psychologie.

En outre, à chaque pas, elle présente à Marie un nouvel adorateur, n'épargnant pas une seule fois au patient lecteur la description détaillée de la beauté de celui-ci. Le vaillant héros du roman ne manque pas non plus de faire la cour à quelques jeunes personnes: c'est quelquefois pour se venger des froideurs de l'héroïne ou bien directement à la demande de celle-ci qui veut par là persuader Edgard

et se persuader elle-même que ses sentiments ne sont plus que pure amitié. Ils deviennent de plus en plus méfiants l'un envers l'autre. — Les malentendus ne tardent pas à être aggravés par les conseils des amis et amies, poussés pourtant par les meilleures intentions. Ces erreurs — le plus souvent laissées par l'auteur sans explication suffisante — aident encore à prolonger le récit.

Pourtant, le jeu devient sérieux. Marie apprend que son frère a reçu la nouvelle de la mort de la femme aimée. Se sachant elle-même la cause du malheur irrévocable de son frère, Marie se croit obligée de ne se marier jamais.

La lutte entre ce devoir qu'elle s'impose et sa passion toujours croissante dévore la jeune fille. Et quand il lui arrive de laisser échapper de son cœur son secret, devant son soupirant, elle en devient même malade de remords.

Après une longue série de tourments, la jeune fille enfin ne voit autre solution que la séparation définitive.

Edgard aime et estime assez Marie pour accepter ce sacrifice sans discussion. La soirée dernière les trouve dans la société quotidienne du château, et ils se quittent, après une simple pression de mains, sans se dire mot, sans une larme dans les yeux. Bien entendu, en faisant assister le lecteur au départ d'Edgard, l'auteur n'oublie pas de mentionner que la souffrance embellit encore son visage.

Chez Marie le chagrin met le corps en danger. Le mal va toujours en s'aggravant. Mais la résolution de la jeune fille est inébranlable. La cousine de Marie, dépositaire de son secret, juge inutile de le révéler à Ernest. Ainsi, personne ne peut y porter remède, personne que Dieu dont la volonté sainte ne peut pousser à une révolte le cœur timoré de Marie, mais qui ne peut pas laisser sans récompense terrestre tant d'âmes pures et nobles. Dieu donc envoie sans délai cet autre personnage divin, bien connu dans toutes les littératures, et immortel comme lui: le *deus ex machina*.

Marie a déjà rempli les derniers devoirs de la reli-

gion, et tous sont préparés à sa mort. Mais la porte s'ouvre, et l'instant suivant Marie est évanouie dans les bras de son Edgard: effusion de sentiments sans exemple dans tout le reste du roman. Edgard apporte une lettre qui révèle que la jeune veuve aimée d'Ernest n'est point morte. Pour faciliter à Ernest son sacrifice, elle s'était retirée à l'étranger sous un nom d'emprunt. Là elle a appris la malheureuse histoire de Marie par un soupirant sans espoir de celle-ci. Quant à ce prétendant d'une bonté de cœur extrême, il avait été renseigné par une lettre de la confidente de Marie — que de son côté „une force invincible et irrésistible“ avait poussée à cette indiscretion.

Au lieu de faire des reproches à l'auteur pour ces petites invraisemblances, jouissons plutôt du bonheur inattendu de nos héros qui fêteront leur double mariage quelques mois plus tard. Et plaignons un peu le pauvre soupirant désintéressé qui — son rôle joué — est envoyé par l'auteur en Australie.

Dans son ensemble, ce roman montre assez bien qu'à l'époque de sa composition son auteur n'avait guère d'expérience. A ses yeux il paraît ne point exister de gens méchants. C'est la bonté, le désintéressement, la maîtrise de soi-même qui composent le caractère de tous les personnages. La peinture de leurs caractères est d'ailleurs en grande partie effacée et invraisemblable, justement par l'absence totale de tout égoïsme et d'autres défauts naturels à l'homme. Même ceux qui sont destinés aux rôles d'intrigants, ne sont que les victimes de quelque malentendu.

On peut dire d'une manière générale que tous les personnages de ce roman sont passifs. La seule action qu'ils pratiquent, c'est l'abnégation, poussée souvent jusqu'à l'invraisemblance.

Excepté la fin du roman, toute l'action prend son origine dans le caractère même des personnages. Ainsi nous attendrions-nous à une plus vaste peinture des évé-

nements intérieurs. Mais l'auteur ne tient point à fouiller dans l'âme des personnages. Elle pense pouvoir contenter ses lecteurs et lectrices en leur faisant connaître nombre de jeunes gens d'une parfaite beauté. Elle en donne des descriptions exactes jusqu'à la longueur des dents. L'analyse morale, dans ce roman, est moins détaillée que la peinture physique. Ce n'est que chez l'héroïne que l'auteur surprend quelquefois pensées ou sentiments.

Dans la dédicace, l'auteur fait une distinction intéressante entre le commencement et la fin de son ouvrage. Elle l'explique par la plus grande maturité de son jugement, résultat des deux années écoulées entre temps. Mais de notre côté, nous portons au compte de cette interruption un fâcheux effet: les contradictions et les inconséquences dans le récit. — D'ailleurs l'expérience à laquelle l'auteur fait allusion ne se révèle point dans une approche sensible de la vie. Au moment où en France la troisième république se préparait dans les esprits, et où, autour d'elle on s'occupait généralement des problèmes sociaux, politiques et nationaux, la comtesse Apraxin semble les avoir ignorés. On ne trouve dans tout le roman aucune critique de l'état des choses régnant alors, aucune allusion indiquant une prédilection de l'auteur pour les idées libérales en matière politique et sociale. Les événements du roman se déroulent dans un espace vide d'air, — comme on l'aurait conçu au dix-septième siècle. La convenance exagérée dans les manières, les beautés comparées aux oeuvres de CANOVA, la renonciation à toute passion coupable, autant que l'absence de sentimentalisme, apparentent ce roman à ceux de madame de LA FAYETTE et surtout de madame de GENLIS.<sup>265</sup> Nous avons l'impression que Julie Apraxin

<sup>265</sup> Le beau-père de Julie Apraxin, le comte Joseph Esterházy a cité dans son Journal plusieurs passages des Voeux téméraires de M<sup>me</sup> de Genlis. Probablement ce roman figurait-il dans la bibliothèque du comte, où la comtesse l'avait pu lire dans sa première jeunesse.

exécuta ce premier essai quand elle était encore sous l'influence de ses lectures de jeunesse.

\*

Dans son ensemble, le second roman de la comtesse Batthyány n'est encore que conventionnel. Une histoire d'amour, farcie de quelques motifs bien romanesques et même romantiques. Néanmoins, dans *Ilona* l'auteur s'approche déjà plus de la réalité, des problèmes de la vie de son époque. Son intention, annoncé dans l'avant-propos, était de donner une vaste peinture de la vie hongroise à l'époque de l'absolutisme, „de dépeindre notre vie sociale telle qu'elle est en réalité“.

Dans la préface du roman la comtesse Apraxin témoigne de sa sympathie incontestable envers les Hongrois, ses „chers compatriotes“ et de son intérêt actif pour l'avenir de „notre chère patrie“. D'après cette préface — où ne manquent ni les exhortations pathétiques à ses compatriotes, quelquefois même sous forme de vers empruntés au *Cid*,<sup>266</sup> ni les allusions aux dispositions hostiles du gouvernement autrichien envers la Hongrie — *Ilona* fut écrite pour donner une image réelle de la vie de la Hongrie, dans le but exprès de „montrer à l'Europe que notre chère patrie n'est point cette *puszta* déserte et sauvage qui a été inventée par la fantaisie des écrivains étrangers, mais bien un pays auquel chacun de nous est fier et glorieux d'appartenir“.

Par cette intention d'être utile à la patrie par son oeuvre littéraire, Julie Apraxin s'est montrée un disciple un peu attardé des écrivains hongrois d'autour de 1840, — eux-mêmes influencés de plusieurs manières par le romantisme français. A ce moment et jusqu'à la révolution de 1848, tous les écrivains hongrois étaient inspirés par le patriotisme, et considéraient comme la tâche de leur

<sup>266</sup> „A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire“.

vie de cultiver la langue et la littérature nationales.<sup>267</sup> Cette intention, très suspecte d'ailleurs aux yeux du gouvernement de Vienne, eut pour effet que même les auteurs d'essais sans valeur furent accueillis avec reconnaissance pour le seul mérite d'augmenter le nombre des combattants.<sup>268</sup> Un écrivain de cette époque héroïque aurait pu écrire ces lignes suivantes de Julie Apraxin: „le présent ouvrage porte en lui sa propre justification; car si ce n'est pas une oeuvre d'art, ce sera sans contredit une oeuvre de patriotisme“.<sup>269</sup> Comme si le patriotisme pouvait remplacer, pour la postérité, la valeur artistique d'une oeuvre littéraire...

Cependant, il faut le dire, l'auteur ne réussit point à atteindre par le roman *Ilna* le but élevé fixé dans la préface.

La vie que Julie Apraxin dépeint dans ce roman était alors possible partout, mais n'était nullement de nature à gagner à un pays la sympathie de l'étranger. La comtesse Apraxin aurait mieux approché de son but, si elle avait choisi son héros parmi ces hommes dignes du nom de Hongrois, dont elle parle dans l'avant-propos: „En effet, combien nous en connaissons dont les facultés sont grandes et le savoir très-étendu! Chacun d'entre eux suit sa vocation spéciale qui l'entraîne vers l'industrie, l'agriculture, le commerce, les sciences, les arts, la littérature, ou la poésie...“

Il est vrai que les personnages portent des noms hongrois, mais ceux-ci sont, dans ce roman ainsi que dans les suivants, des néologismes formés par analogie avec des noms aristocratiques et qui font quelquefois une impression comique par leur manière forcée, ce qui d'ailleurs était un phénomène assez fréquent à cette époque chez les

<sup>267</sup> Cf. Toldy Ferenc hátrahagyott irataiból (Ecrits posthumes). Budapesti Szemle 1879, vol. 36, p. 387.

<sup>268</sup> Ibid.

<sup>269</sup> Préface de *Ilna*.

auteurs hongrois. Une grande partie des événements se passe en Hongrie, mais la vie qu'elle décrit n'est pas spécialement hongroise. Point de description de paysage caractéristique. Il est presque choquant que l'auteur dépeigne minutieusement un château splendide de style mauresque qu'elle prétend situé au bord du lac Balaton, et ne parle de la „mer hongroise“ que pour en donner quelques renseignements dignes des guides de tourisme.

Il faut mentionner que les personnages parlent quelquefois de la glorieuse guerre d'indépendance de 1849, ainsi que des crimes de l'absolutisme, mais ce ne sont pourtant que des propos sans aucune importance pour la conception du roman.

L'intrigue d'*Ilona* est beaucoup plus riche que celle du roman précédent. Comprenant deux parties, l'ouvrage est aussi par ses dimensions plus considérable que *On a beau dire*. Dans *Ilona* il se trouve beaucoup de motifs tout à fait nouveaux, mais on peut en reconnaître quelques-uns déjà en germe dans *On a beau dire*, par exemple le rôle de l'ami du héros et celui des deux rivales de l'héroïne, rôles sans importance dans le premier roman, et devenus d'une importance capitale dans l'action du second.

*Ilona* est aussi un roman d'amour. Il y s'agit d'une jeune comtesse rêveuse, qui vit auprès d'une mère pieuse et malade. Elle passe ses jours à attendre l'idéal de ses rêves, dont elle ne sait pas qu'il est identique à un cher ami d'enfance, neveu du „vieux ami dévoué“ de sa mère. Son arrivée apporte le bonheur parfait à la jeune fille. — Mais l'intrigant ne tarde pas à instruire la confiante jeune fille que la parole de son prétendant est déjà engagée à l'étranger. La conduite inconséquente du jeune homme, de caractère assez faible, achève de faire mûrir le doute dans le coeur de la fière héroïne. Aussi, pour tranquilliser sa mère mourante sur son sort futur, elle devient, au moins pour le monde, — comme, dans le *Raphaël* de LAMARTINE, Julie qui épouse le vieux savant — la femme de l'oncle du

beau jeune homme. Elle lutte aux côtés de celui-ci contre un amour invincible qu'elle sait déjà payé de retour, mais qu'elle doit regarder comme un péché depuis son mariage. Quand le vieux mari meurt, leur bonheur est empêché par un coup de la fatalité.

Telle est en résumé l'intrigue du roman *Ilona*. Et c'est aussi, mot à mot, celle des *Deux Passions*, dernier roman de notre auteur, édité bien des années plus tard. Non seulement le cadre est commun aux deux ouvrages, mais le cours du récit, les caractères et même un certain nombre de détails montrent une ressemblance frappante. Nous croyons donc utile de donner de ces deux ouvrages une analyse un peu plus détaillée que des autres.

\*

Dans *Ilona*, l'héroïne attend impatiemment l'idéal de son coeur qu'elle a souvent aperçu dans ses rêves. Celui-ci ne tarde pas à paraître sous la figure du comte Andor Lángyi qu'elle n'a pas revu depuis quinze ans. Andor répond du plus profond de son coeur aux sentiments de la belle jeune fille. Cependant il a une maîtresse à Londres, qu'il n'aime plus, mais qui règne sur sa volonté, — si faible d'ailleurs. En effet, à la première lettre qu'il en reçoit, il s'en retourne près d'elle. L'auteur a trouvé, pour peindre la hâte du jeune homme, un trait assez naïf: il laisse son linge chez la blanchisseuse... Ilona, renseignée par un de ses prétendants méprisés sur la cause du départ précipité d'Andor, devient la femme du vieux comte Erós, ancien ami de sa mère et oncle d'Andor. Pendant ce temps Andor prend lady Clémentine en flagrant délit d'infidélité. Il la quitte définitivement et, après la guérison d'une blessure reçue dans un duel avec son rival, il retourne en hâte à Pest pour épouser Ilona. Mais il y apprend que celle-ci est devenue sa tante. Il part désespéré pour le château de Bélavár, au bord du Balaton, où il sait son oncle avec sa jeune femme et avec la famille de sa soeur. Les deux amoureux passent la plus grande partie de leurs

jours à se tourmenter et à se donner le témoignage de leur mutuel amour, sans pourtant en parler jamais.

Dans le récit des éternels malentendus, déjà assez fatiguants en eux-mêmes, un spirituel critique hongrois<sup>270</sup> n'a admis qu'une seule bonne partie: la poésie d'Alfred de MUSSET, commençant par le vers „J'aime et je sais répondre avec indifférence“. Andor s'en sert pour faire comprendre ses sentiments à Ilona. — Et nous ne pouvons que regretter que l'auteur ne fasse pas ouvrir à l'héroïne les *Méditations* de LAMARTINE avec lesquelles la jeune fille attristée se retire au jardin.

Un jour le comte de Drágfy, ancien prétendant d'Ilona, paraît à Bélavár avec sa jeune femme, Esther, éperdument amoureuse d'Andor depuis que celui-ci lui a fait la cour, dans le temps, à Naples. Andor ne tarde pas à reprendre ses assiduités auprès de la jolie femme. Mais en s'apercevant que cela fait du mal à Ilona, il ne s'occupe plus de l'autre. — A ce moment, il apprend aussi par un mot de sa jeune nièce, combien Ilona souffre de leur amour. Il croit donc de son devoir d'abandonner Bélavár.

Andor se retire chez son bon ami, Géza Bánfay dont le château — par hasard — est dans le voisinage de celui de Drágfy qui ne tarde pas à inviter les deux jeunes hommes à des parties de chasse. Et le souvenir de la douce Ilona ne suffit que pour une très courte période à combattre les séductions d'une Esther toute à sa passion.

Avant de rejoindre les siens, sur l'invitation d'Ilona même, Andor se rend aux chasses de Csákó, pour se punir par ce retard de sa propre infidélité. — Cette circonstance fournit à l'auteur une occasion précieuse de parler durant tout un chapitre de la société des chasseurs aristocrates de la plaine hongroise, les „Alföldi Vadászok“. Sans le nommer, Julie Apraxin fait aussi allusion au baron Frédéric PODMANICZKY, romancier dont nous savons qu'il a

<sup>270</sup> Vadnai Károly, dans le Szépirodalmi Figyelő, 20 et 27 février 1861.

consacré tout un roman<sup>271</sup> à cette institution, et qui en a également parlé dans ses Mémoires.<sup>272</sup> Ayant connu personnellement ce membre le plus passionné de l'association en question, il n'est point impossible que la comtesse ait tenu ses renseignements du baron PODMANICZKY lui-même. En tout cas il est sûr que les détails donnés par la comtesse Apraxin concordent bien avec les documents de celui-ci.

De retour à Pest, Andor s'y débat encore dans le piège d'Esther, jusqu'à ce que son amour pour l'autre l'emporte de nouveau. Pourtant, s'étant emparé d'une lettre où Ilona parle de son amour pour Andor, Esther sait forcer le jeune homme à l'enlever. Dans une île de Grèce ils mènent une vie terrible, Andor ne parlant à Esther que pour la blâmer de ses agissements. Profondément impressionnée par cet échec inattendu, Esther devient toujours plus humble et finit par offrir à Andor la possibilité de retourner auprès d'Ilona et même de se justifier devant elle.

Cependant, au même moment arrive la nouvelle de la mort d'Ilona, causée par sa douleur de la conduite d'Andor. — Esther s'est déjà tuée d'un coup de revolver, quand une deuxième nouvelle parvient: Ilona n'était qu'en léthargie, — mais la violente joie ressentie à son réveil a tué son vieux mari. Andor, animé de nouvelles espérances, se hâte vers Ilona. Pourtant il ne réussit à la rejoindre que devant l'autel du couvent. Il arrive encore à temps pour empêcher qu'on lui coupe les cheveux. Les deux amoureux n'ont plus alors qu'à attendre la fin de l'année de deuil. Cependant, un jour l'orage renverse le bateau d'Ilona, et Andor ne ramène sur la rive que le cadavre de sa fiancée... Retiré au célèbre monastère de Tihany, le

<sup>271</sup> B. Podmaniczky Frigyes, *Alföldi Vadászok tanyája*, 4 vol. 1854.

<sup>272</sup> B. Podmaniczky Frigyes, *Naplótöredékek*, Budapest, 1887, vol. III, chapitre intitulé „Csákó“.

coeur du jeune moine se brise, deux ans après, pendant qu'il prie pour le salut de sa chère morte.

\*

Si maintenant on ouvre les *Deux Passions*, la première différence qui saute aux yeux, c'est que les événements se situent en grande partie en France, et qu'en général ce roman n'a point de rapport avec la Hongrie ni avec la vie hongroise.

Cette différence n'influe d'ailleurs point sur la trame du roman. Julie, l'héroïne des *Deux Passions*,<sup>273</sup> attend aussi avec impatience le jeune homme qu'elle aime. Celui-ci n'est plus une simple image de rêve, mais l'image confondue de son cher camarade de jeux et d'un jeune homme vu une seule fois dans un buffet de gare... Arrive le vicomte Armand de Charcet, neveu du marquis de Moreuil, l'inévitable „ami fidèle“ de sa mère, et Julie reconnaît dans son ami d'enfance son inconnu de la gare. Armand ressent, pour la première fois de sa vie, les effets du véritable amour. Pourtant, par suite d'un malentendu, ce jeune homme faible juge plus avantageux de retourner à Vienne, chez sa fiancée, la princesse Clotilde de Lowenstern — qui jouera dans ce roman le double rôle de lady Clémentine et d'Esther dans le roman précédent.

Clotilde, amoureuse d'Armand jusqu'à la folie, a été instruite de son infidélité et, pour se venger, elle s'est jetée dans les bras d'un jeune Italien. Cette action désespérée et les regrets qui la suivent, rendent ce personnage plein de passion tout différent de la coquette dame anglaise, si pleine de vanité, dans *Ilna*.

Armand, ayant (comme Andor dans *Ilna*) tué dans un duel son jeune rival, souffre beaucoup de ses blessures. Dans son délire il ne parle que de Julie. La jeune fille, de son côté, l'aime de plus en plus, et suit dans ses pensées et dans son coeur toutes les étapes de sa maladie. Mais,

<sup>273</sup> Elle porte le prénom de l'auteur, — tandis que l'héroïne d'*Ilna* portait celui de la mère de Julie Apraxin.

quand elle en apprend la cause, elle juge Armand indigne d'elle, et devient la femme du vieux marquis. Le marquis emmène sa jeune femme au bord du lac de Genève dans un château qui est, lui aussi, de style mauresque. La soeur d'Armand et sa famille leur tiennent compagnie durant l'été.

C'est la situation bien connue du roman précédent. Mais la peinture habile de l'état d'âme de l'héroïne élève en intérêt et en valeur cette partie des *Deux Passions* bien au-dessus de la partie correspondante d'*Iona*. — Devant le grand portrait d'Armand, Julie commence à sentir que, loin de le détester, elle l'aime. Un rêve plein d'horreur va punir ses pensées, et la fait tressaillir, mais aussi lui rend la force de résister et, à partir de cet événement elle attend tranquillement l'arrivée d'Armand. Par la justesse psychologique c'est un passage digne d'un bon roman d'analyse. D'ailleurs cette partie assez poétique, transportant la scène au moyen d'un rêve de l'héroïne dans le palais des Maures de Grenade, milieu rivalisant avec celui des *Mille et une Nuits*, est le résultat d'une imagination capable de maintes bizarreries.

Une autre scène bien venue est celle de l'arrivée d'Armand. Le jeune homme donne à chacun de ses parents un baiser, et doit embrasser aussi sa nouvelle tante. Tous les deux sont agités de vifs sentiments. Mais quelle différence! Le même baiser qui est pour Armand d'ivresse, de repentir et de douleur, est pour Julie qui se rappelle son rêve, „un frisson mortel“.

Nous voudrions fixer pour un moment l'attention sur le fait que l'épisode en question est le seul cas dans tout le roman où l'auteur permette un baiser aux amoureux, et encore ce baiser est-il publiquement donné et reçu. Dans *Iona*, il n'est pas même question d'un „crime“ semblable. Combien ce roman-ci est donc moins „frivole“ que les *Deux Passions* où l'héroïne se voit une fois aussi en rêve embrassée par son bien-aimé...

Après la gêne excessive qui règne les premiers jours entre les deux amoureux, des relations amicales s'établissent entre eux. Et voilà qu'arrive Clotilde avec son mari, un ancien prétendant de Julie. Armand recommence à faire la cour à Clotilde, mais il change immédiatement de sa conduite envers elle, quand il apprend par la fillette de sa soeur combien Julie en est chagrinée. — Ayant assisté à une scène où Armand refuse l'invitation de la princesse, Julie, pleine de reconnaissance, oublie sa main dans celle d'Armand. Le marquis les trouve ainsi. Plus conscient du sérieux de l'état des choses que le comte Erôs, et regardant comme son devoir de surveiller les jeunes amants, le vieux marquis les fait ressouvenir de leur devoir. Julie est tourmentée toute la nuit par des remords et ne retrouve la tranquillité de son âme qu'après une prière par laquelle son âme s'est élevée à Dieu et son amour pour Armand s'est complètement épuré de son empreinte terrestre.

À la demande de Julie, Armand quitte le château „Mon repos“. Et Julie a de nouveau, mais pour la dernière fois, besoin du miracle de la prière, pour pouvoir supporter la douleur causée par la séparation d'Armand.

Clotilde réussit à apprendre qu'Armand séjourne chez son ami Victor d'Anglard. Elle sait aussi persuader son mari de passer la saison d'été dans leur propriété, voisine de celle de Victor. Mais, avant de quitter Paris, elle va consulter une célèbre voyante. L'auteur la fait entrer dans une maison dont la description est pleine de vie. Clotilde est prise d'angoisse à la vue de cette maison qui lui paraît mystérieuse, mais qui, en réalité, n'est que sordide. Elle a besoin des exhortations du jovial savetier-portier, pour prendre courage et monter au cinquième étage. C'est là que demeure la „prêtresse du spiritisme rehaussé par l'hypnotisme“,<sup>274</sup> au milieu de squelettes et d'animaux de tout genre, avec sa vieille servante, „un de ces types que

<sup>274</sup> Deux Passions, p. 265.

Shakespeare avait dû rêver lorsqu'il créa ses sorcières de *Macbeth*<sup>275</sup>

Clotilde apprend chez la voyante que c'est Julie qu'Armand aime, mais aussi qu'il lui reviendra pourtant. La dernière image qu'elle voit, la représente elle-même, couchée morte parmi des fleurs. Clotilde sort toute troublée, ce qu'elle vient d'apprendre lui a fait une impression inoubliable.

Son amour sans espérance a rendu Armand bien malade. Non seulement sa raison, mais aussi sa vie sont en danger. Son ami Victor essaie de guérir le mal par un autre mal. Il emploie comme contre-poison Clotilde, jusqu'alors tenue par lui loin d'Armand. Cette fois, celle-ci ne réussit qu'à l'aide de beaucoup de ruse à subjuguier les sens d'Armand.

De retour à Paris, Armand s'aperçoit que Julie qui mène une vie semblable à celle d'un ange sur terre, ne l'aime que comme un frère chéri. Sa maladie va en s'aggravant. Et voilà qu'il apprend que Clotilde s'est suicidée à cause de sa conduite envers elle. Celle-ci quoique impressionnée, comme Faust, dans le dernier moment par les souvenirs religieux de son enfance, ne pouvait plus reculer, ayant déjà envoyé ses lettres d'adieu... Armand se sent son assassin, et les premiers indices de la folie se montrent chez lui dès ce moment.

Deux ans après, le vieux marquis meurt. Julie se fait religieuse et on l'envoie soigner les malades d'un hospice d'aliénés. Naturellement Armand se trouve parmi ces malades, mais il ne reconnaît son infirmière qu'en mourant dans ses bras. — Julie passe ce qui lui reste de vie à prier pour le salut d'Armand et de l'athée Clotilde.

\*

La fin de ces deux romans est semblable sur ce point que dans l'un et dans l'autre les deux amoureux ne peu-

<sup>275</sup> Ibid. p. 260.

vent se réunir. On peut pourtant constater une différence essentielle entre les deux dénouements. Laissons de côté l'opinion de ce critique hongrois contemporain qui a accusé d'injustice l'auteur d'*Ilona* pour n'avoir pas rendu heureux les amants après tant de souffrances.<sup>276</sup> Ce reproche aussi serait moins fondé dans le cas des *Deux Passions* où l'auteur dépeint le héros beaucoup moins digne de l'héroïne. Il nous semble plus important de faire remarquer que, tandis que le sort des premiers personnages d'*Ilona* n'est amené que par un accident inattendu, dans les *Deux Passions* il est bien plus naturel, puisque résultant des caractères-mêmes.

Ainsi dans *Ilona* le suicide de la rivale, expliqué par l'effet de la nouvelle de la mort de l'héroïne, n'est point compréhensible. Dans les *Deux Passions*, au contraire, nous sommes bien préparés à ce triste sort de Clotilde par ses paroles sur ce sujet, de même que par quelques tentatives précédentes. Elle aussi est athée, et l'auteur souligne ce manque de foi encore plus marqué que chez l'incrédule marquise des *Amours de Philippe*, qui joue à peu près le même rôle dans le roman d'Octave FEUILLET.

Quant à l'héroïne, nous avons vu que la fin d'*Ilona* avait suivi un hasard malheureux qui n'avait rien à faire ni avec son caractère, ni avec les événements précédents. Au contraire, le sort de Julie correspond très bien à son naturel. Elle avait pris le voile après la mort de son mari, non parce qu'elle avait perdu Armand, mais par une véritable vocation. Bien avant qu'Armand fût devenu fou, la grâce du ciel avait transformé dans le coeur pieux de la jeune fille l'amour terrestre en amour divin. „Elle en était même arrivée à se demander si le jour où elle serait libre de disposer de sa main, elle ne consacrerait pas bien plutôt son existence au service du Seigneur, que de la donner à un homme; cet homme fût-il Armand de Charcet“.<sup>277</sup> Après

<sup>276</sup> Cf. Rózsaági: *Ilona*. Divatcsárnok, 22 janvier 1861.

<sup>277</sup> *Deux Passions*, p. 306.

la mort de son vieux mari, Ilona a aussi cherché la consolation dans le couvent, mais de l'autel elle s'est précipitée sans scrupule dans les bras de l'homme qui lui avait causé tant de désillusions.

Quant à la profondeur du sentiment religieux, et quant à la fermeté de l'âme, il y a une grande différence entre les deux héroïnes. Pourtant, au fond, elles sont en parenté étroite, toutes les deux pratiquant la précieuse vertu de l'héroïne d'*On a beau dire*, dans l'abnégation de leur passion. Des trois c'est la Julie des *Deux Passions* qui, par sa grande force d'âme, est l'héritière la plus digne de la mère commune des femmes de ce type, de la Princesse de Clèves, cette incarnation de la femme vertueuse qui sacrifie sa passion, pourtant invincible, au devoir, à un devoir d'ailleurs en partie imaginaire, et qui ne trouve de consolation que dans la religion.

Quant aux deux héros, au point de vue de la conduite et du caractère, Armand de Charcet ne diffère pas essentiellement d'Andor Lángyi. Cependant il y a une dissemblance considérable dans l'attitude de l'auteur même envers ces personnages, dans la manière dont elle les juge. L'auteur d'*Ilona* semble de ne pas s'apercevoir de la faiblesse de caractère — on peut dire vicieuse — d'Andor qu'elle présente comme un jeune homme très sympathique. Quant à Armand, elle le présente déjà pour le même défaut en jeune homme qui ne mérite pas la bonne opinion que tout le monde a de lui, et comme indigne de l'amour de Julie.

C'est justement l'égalité dans la peinture du caractère d'Armand à quoi le roman des *Deux Passions* doit une certaine unité dans la conception, unité dont on avait reproché l'absence à *Ilona*.<sup>278</sup>

Et encore, faute de sévérité morale dans l'attitude de la comtesse Apraxin envers le second de ces deux héros

<sup>278</sup> Vadnay: Ilona. Szépirodalmi Figyelő, 20 et 27 févr. 1861; — Rózsaági: Ilona. Divatcsarnok, 22 janvier 1861.

qui font songer au héros inconstant et inconséquent de Benjamin CONSTANT, Alexandre DUMAS fils n'aurait jamais pu prendre d'intérêt pour les *Deux Passions*. Le fondateur du „théâtre utile“ n'y aurait trouvé aucune tendance salutaire. Il est clair que, d'après sa préface pour cette oeuvre, il l'a exactement considérée comme la peinture des „conséquences terribles que peut avoir pour une femme la faiblesse d'un homme, d'un homme du monde surtout dont la naissance, la fortune, l'éducation voilent la nullité et à qui l'oisiveté, qui est l'atmosphère de son milieu, et les moeurs qui en résultent facilitent les fantaisies et les désordres“.<sup>279</sup> Cette préface d'Alexandre DUMAS montre bien qu'il a entrevu dans ce roman une tendance moralisatrice, pédagogique et même sociale.

En général on peut dire que les changements que Julie Apraxin a apportés à *Ilona* en remaniant ce roman pour en faire les *Deux Passions*, servirent ce dernier ouvrage. L'action elle-même en est devenue plus simple et plus unie. Quelques aventures fort romanesques et assez invraisemblables — telles que la mort apparente de l'héroïne, l'enlèvement de la femme détestée, d'autres encore — furent supprimées. En revanche, les *Deux Passions* sont plus riches en épisodes d'une couleur réaliste ou romantique de quelque intérêt. Les sentiments y sont souvent plus profonds et plus vrais, les caractères plus multiples et plus vraisemblables. En somme, les différences entre ces deux romans témoignent d'un enrichissement de l'auteur dans son travail littéraire.

Mais retournons aux romans qui ont suivi *Ilona*.

\*

Le roman *Két nõsziv* (Deux cœurs de femmes) reprend encore le thème d'*Ilona*: l'homme entre deux femmes qui l'aiment, et auxquelles il est attaché par des liens d'une nature différente, mais également forts. — Malgré

<sup>279</sup> Préface des *Deux Passions*, par Alexandre Dumas fils.

quelques détails romanesques et même romantiques qu'on peut encore relever dans le récit, on peut constater qu'il est beaucoup plus près des réalités de la vie quotidienne que le précédent. Il est aussi beaucoup moins compliqué: contient moins d'événements et des situations plus simples.

Seule, la vie patriotique de la Hongrie y tient une place plus considérable que dans *Ilona*. Le patriotisme y joue aussi un rôle plus organique. Ici l'amour de la patrie représente un lien de plus qui attache le cœur des amoureux. Le patriotisme vrai et profond de la jeune comtesse Aïda Zászlósy n'est pas la moindre cause qui attire vers elle le comte Vértesy.

Elève du Sacré-Coeur, Aïda entrevoit une fois, au Bois de Boulogne, un beau cavalier dont elle garde un souvenir poétique pendant sa monotone vie de couvent. De retour à Pest, elle le reconnaît comme le fils d'une feue amie de sa mère. Les deux jeunes patriotes s'encouragent mutuellement aux études historiques — qu'ils exécutent ensemble. Petit à petit, ils ne peuvent pas dissimuler qu'un sentiment plus vif que l'amitié agite leurs cœurs. Cependant Aïda apprend d'un de ses soupirants refusés que Vértesy — qui l'a si souvent assurée de son amour — ne peut plus librement disposer de son cœur, étant lié à une jeune princesse française. — Son rôle joué, l'auteur fait tuer en duel, par Vértesy, le jeune comte trop altruiste. — En possession de la vérité, la mère d'Aïda exige de Vértesy de ne plus revoir sa fille, et de retourner chez la jeune femme qu'il n'a jamais vraiment aimée, mais qui lui a confié son honneur, ses principes, sa tranquillité. — Aïda cependant tombe malade de chagrin, elle ne devient qu'encore plus distraite et rêveuse à Venise où elle a été emmenée par la comtesse Zászlósy.

Pendant ce temps, la princesse Berthe apprend tout. Malgré son cœur, mais poussée par la délicatesse, elle rend à Vértesy ses promesses. Celui-ci se précipite à Venise, pour y rejoindre Aïda. Là, ils s'aperçoivent qu'ils sont

partout suivis par un moine noir et muet, — Victor HUGO nous présente des figures semblables... Le moine mystérieux effraye Aïda, et plus tard même Vértesy. Au départ de Venise, il ne les quitte même pas sur le navire. Malgré l'invraisemblance et tout en étant sans importance au point de vue du récit, ces scènes romanesques forment pourtant la partie la plus intéressante, la plus variée du roman. — Ce mystérieux personnage revêt à Pest des vêtements de femme. A ce moment le lecteur a déjà deviné qu'elle n'est autre que Berthe. D'après une recette littéraire assez usée, elle assiste aussi à la cérémonie du mariage des amoureux, — comme l'a fait l'héroïne de la poésie *la Noce d'Elvire* de madame de GIRARDIN, ou bien un personnage du roman *A nővérek* (les Soeurs) du baron Joseph EÖTVÖS — pour citer des exemples.

Devenue religieuse après la mort inattendue de son mari, quelques années plus tard Berthe meurt de la maladie qu'elle a contractée en soignant la femme et l'enfant de son ancien amour, qui de son côté est devenu le plus grand homme de la patrie hongroise. — Ce dernier acte de dévouement, ainsi que plus d'une circonstance de sa vie et une forte ressemblance dans le caractère, établissent une parenté entre cette rivale d'Aïda et la rivale de l'héroïne du petit roman hongrois *Adolfine*<sup>280</sup> du baron Nicolas JÓSIKA, roman qui lui-même n'était pas exempt de quelque influence de la littérature française. Le renoncement spontané aux promesses de l'homme aimé, après avoir appris que ce serait un sacrifice de sa part de les satisfaire, la prise de voile, la poursuite du jeune homme, déguisée en homme sans être reconnue, les soins donnés au héros malade qui en aime une autre, sont les éléments qui forment l'existence d'Anastasia, personnage de JÓSIKA, et se retrouvent dans la vie de la princesse Berthe, sous une for-

<sup>280</sup> Paru pour la première fois en 1844 (dans le journal *Honderű*).

me plus ou moins ressemblante. Le départ volontaire d'Anastasia et la circonstance que son bien-aimé a des raisons de la croire morte, est un motif qui se retrouve chez Julie Apraxin dans l'histoire d'Ernest et de la jeune veuve, dans *On a beau dire*. La jalousie éprouvée vis-à-vis du portrait de la rivale, le duel du héros avec le prétendant sans espoir de l'héroïne, et aussi la circonstance que la femme préférée est la compatriote du héros, sont encore les motifs du roman *Két nőszív* dont on trouve les antécédents dans le roman *Adolfine*, quoiqu'il n'en reprenne aucunement le récit principal.

Parmi tous les romans de la comtesse Apraxin, le seul *Két nőszív* est fâcheusement alourdi de secs développements théoriques. Le cours de ce roman, avec une intrigue encore plus mince que les autres, est souvent rompu par une quantité de réflexions. Il s'y trouve maintes pensées sur le patriotisme, sur les devoirs de l'aristocratie, et en plus de longues réflexions sur le rôle de la femme hongroise, sur l'importance de l'éducation des jeunes filles, sur le plaisir d'apprendre etc., etc.

Sans insister sur cette imperfection, un critique contemporain<sup>281</sup> fort sévère en a relevé d'autres à bon droit. Il a insisté sur l'absence de délibération préliminaire qui avait pu être la cause de quelques inconséquences. Il a reproché à l'auteur de raconter les événements au lieu de les faire passer devant le lecteur, ce qui diminuait beaucoup l'intérêt pour le sort des personnages qui d'ailleurs — en grande partie à la suite du même défaut — paraissaient à cet Aristarque manquer de vie.

D'autres critiques adoptèrent une attitude plus indulgente envers le roman, sans doute à cause de ses tendances patriotiques. Un d'entre eux le disait, pour suprême louange, un miroir qui montrait la femme hongroise telle qu'elle aurait dû être.<sup>282</sup> Sans entrer dans les détails

<sup>281</sup> Kis Daemon (pseudonyme de Joseph Kulcsár): *Két nőszív*. Nefelejts, 5 mai, 1861.

<sup>282</sup> Magyar Múzeum, déc. 1860.

du roman, l'un vantait surtout l'amour ardent de l'auteur pour la patrie hongroise et encore sa franchise à dévoiler les faiblesses de la classe aristocratique.<sup>283</sup> François TOLDY aussi — dont on connaît les préoccupations patriotiques — paraît avoir distribué largement la louange dans une lettre à l'auteur de *Két nőszív*.<sup>284</sup>

Les principaux personnages de ce roman sont tous pénétrés du plus pur patriotisme. Ils sont pleins d'espoir en l'avenir meilleur de la patrie, et dissertent longuement sur les devoirs patriotiques, nécessaires à la préparation de ce temps si espéré. — En la personne du baron Karzó, ami dévoué de la comtesse Zászlósy, le roman nous offre même un représentant typique de ces aristocrates libéraux de l'époque, dont l'occupation principale fut de penser et de travailler avec désintéressement au bien de la Hongrie, traitée injustement en sujette par le gouvernement autrichien. Faisant prêcher par Karzó les idées — déjà répandues en Hongrie — de SZÉCHENYI, WESSELÉNYI, EÖTVÖS, la comtesse lui attribue de très hautes qualités. Après tout ce que l'auteur dit de ce personnage sympathique, nous avons le sentiment qu'en le créant, Julie Apraxin dut avoir devant les yeux, en quelque sorte, le baron Joseph EÖTVÖS. Nous retrouvons dans la carrière de ce grand homme politique et de ce littérateur que l'auteur connut personnellement,<sup>285</sup> toutes les étapes de celle du personnage du roman. La comtesse a présenté le grand patriote, baron Karzó, comme un des membres les plus éminents de l'Académie, auteur de plusieurs romans fameux et même d'oeuvres philosophiques d'une grande élévation.<sup>286</sup> Comme on le sait, le baron EÖTVÖS a été pré-

<sup>283</sup> Családi Kör, 24 mars 1861.

<sup>284</sup> Cf. „Szives levelében bőven osztott bókjait szeretem buzdítás gyanánt elfogadni“ — écrivit Julie Batthyány dans sa réponse à François Toldy. Rakicsán, 1<sup>er</sup> déc. 1860. — Dans les Archives de l'Académie Hongroise.

<sup>285</sup> V. p. 16.

<sup>286</sup> Cf. *Két nőszív*. p. 95.

sident de l'Académie Hongroise, il fut le plus grand romancier de son temps et l'auteur d'une oeuvre politique<sup>287</sup> d'une philosophie profonde. Par ces traits, les plus importants de sa vie vouée au bien de sa patrie, on peut trouver en lui le modèle du personnage du baron Karzó.

Tandis que l'auteur a bien réussi à donner au lecteur une image de l'aristocrate hongrois idéal, le portrait du paysan hongrois — dépeint par Aïda à son amie française — était plutôt flatteur que vrai ou poétique. — Une partie assez réussie est la peinture de l'éveil de la nostalgie chez la jeune élève hongroise du Sacré-Coeur à l'arrivée du printemps, de cet amour pour l'infini de la plaine hongroise — écho, quoique faible, du culte d'Alexandre PETŐFI pour nos plaines sans bornes, symbole de la liberté absolue.

Si enfin nous mettons en balance *Ilona* et *Két nősív*, nous regrettons que, malgré toutes ses faiblesses, ce n'ait pu être celui-ci qui ait présenté la vie hongroise au public français.

\*

Le *Journal d'Ilma Szeréndy* est le troisième roman à sujet hongrois de Julie Apraxin. Ce roman de disposition pessimiste et souvent de ton exalté, est écrit en forme de journal, forme préférée des romans sentimentaux, éminemment propre à traiter des événements de l'âme, des histoires où les circonstances extérieures et matérielles ne servent que de cadre aux actions intérieures.

Dans une conclusion, Julie Apraxin nous a aussi rapporté les circonstances de la mort d'Ilma et les événements qui suivirent, prétendant les tenir d'une amie de celle-ci. Mais, contrairement à l'usage général, elle a laissé le lecteur dans une complète incertitude quant aux circonstances qui avaient mis le journal entre ses mains et sur la nature du lien qui l'avait attachée à l'auteur de celui-ci.

<sup>287</sup> Intitulée: A XIX. sz. uralkodó eszméinek hatása az álladalomra (l'influence des idées du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'Etat).

L'héroïne du roman est agitée par trois passions: la vocation d'actrice, l'amour ardent de la patrie hongroise et l'amour passionné pour le jeune comte Elemér Széphalmy.

Quant à sa sincère passion pour le théâtre et ses triomphes, elle aurait été prête à y renoncer pour pouvoir devenir la femme d'un fiancé de haute naissance. Cependant, en mourant, la vieille comtesse Széphalmy, imbue des préjugés aristocratiques, fait jurer à son fils, sous la menace de la malédiction maternelle, de ne jamais épouser Ilma, pauvre et surtout parce que sans titre, quoique d'une très bonne et ancienne famille noble, mais „dont le nom est toujours resté caché avec la modestie d'une violette“.<sup>288</sup> Dans ces circonstances Ilma embrasse la carrière d'actrice qui doit la retenir désormais à Paris. Mais, n'étant pas assez fort pour vivre loin d'Ilma, Elemér se fixe aussi dans la capitale de la France. Ici il a bien des occasions d'admirer son Ilma sur la scène. Et Ilma a la joie de pouvoir adresser, devant une salle pleine, à son seul bien-aimé les tendres paroles de son rôle, — comme l'aurait voulu l'héroïne de *l'Adrienne Lecouvreur* de SCRIBE et LEGOUVÉ, un des rôles de Julie Apraxin même. Pourtant de cette façon son amour empêche l'excellent jeune homme de vouer ses talents à la cause hongroise. — Mais voici que l'amour de la patrie, plus fort que tout le reste, exige d'Ilma qu'elle rende à la patrie un de ses meilleurs fils lequel, par la suite, deviendra un des plus grands hommes de Hongrie. Pour remplir cette tâche, elle ne trouve qu'une seule voie. C'est la mort, par laquelle d'ailleurs elle veut expier aussi le crime d'avoir trop aimé Elemér. La manière romantique dont elle se donne la mort caractérise encore la jeune fille exaltée. Sur la scène, dans *Roméo et Juliette*, sa pièce favorite, elle prend du poison véritable dans la scène finale.

A la fin du roman l'auteur essaie de porter le sacri-

<sup>288</sup> Le Journal d'Ilma, p. 36.

fice d'Ilma entièrement au compte de son patriotisme. De cette façon la mort de l'héroïne devrait être considérée comme le prix de la grandeur du héros national et Ilma serait en étroite parenté avec ce type de prédilection d'Octave FEUILLET, qui se sacrifie pour sauver l'âme de celui qu'elle aime, comme par exemple l'héroïne de *l'Histoire de Sybille*.

Mais, regardé de plus près, ce suicide nous semble un peu précipité. Ilma ne cherche pas même d'autres moyens qui lui rendraient possible de faire retourner Elemér dans la voie du devoir. Cependant, considérée d'un autre point de vue, nous pouvons très bien accepter la nécessité de cette action. Mais alors le motif du sentiment patriotique ne suffit point. Il faut prendre en considération l'état d'âme d'une jeune fille, sensitive et restée honnête de coeur, tout en devenant victime de l'amour défendu. Elle-même dit aussi quelque part: „J'ai trop aimé Elemér, j'expie cet amour par ma mort“.<sup>289</sup> Il n'y aurait rien à reprocher à l'auteur, si elle avait montré la concurrence des deux motifs majeurs qui ont fait se réfugier son héroïne dans la mort. Mais, en voulant assurer postérieurement au patriotisme le rôle décisif ou même unique, elle n'est arrivée qu'à détruire l'unité de l'action, à la fin du roman. — Mais pourquoi l'auteur veut-il, à tout prix, tout attribuer à l'amour de la patrie? Nous pouvons répondre par les mots d'un critique contemporain: „Il paraît que notre aimable auteur ne pouvait lui non plus éviter l'esprit en vogue à l'époque“.<sup>290</sup>

En élevant au plus haut degré l'amour de la patrie hongroise chez son héroïne, Julie Apraxin a peut-être même voulu montrer à ses compatriotes d'adoption jusqu'où elle-même aurait été prête à suivre ses propres sentiments patriotiques. Elle a aussi trouvé l'occasion de développer

<sup>289</sup> Ibid. p. 239.

<sup>290</sup> Cf. Kronosz (Anton Rózsaági), Szerényi Ilma naplója. Ne-felejtis, 12 janvier 1862.

quelques idées pratiques jugées nécessaires dans l'intérêt de la patrie. Ainsi elle a étalé, comme précédemment dans *Két nösztiv*, ses opinions défavorables sur la manière de vivre des membres de l'aristocratie et insisté sur la nécessité d'un changement. Parmi les devoirs patriotiques, elle attribue une grande importance aux efforts pour la prospérité de Pest, capitale de la Hongrie, — un des vœux de SZÉCHENYI.

Le récit principal du *Journal d'Ilma* a été rapproché, avec raison, du *Marquis de Villemer* de George SAND.<sup>291</sup> L'un et l'autre romans nous offrent l'histoire d'une jeune fille brave, orpheline qui, en partie, gagne même son pain — seule héroïne de cette sorte chez Julie Apraxin. La mère du bien-aimé fait aussi bien sentir à Caroline de Saint-Genèix qu'à Ilma la marge qui sépare son fils, riche et titré, de l'héritière d'un nom noble mais obscur, et qui plus est sans fortune. La vieille dame, veuve dans l'un et l'autre cas, songe à une autre alliance pour son fils. En outre l'autre fils<sup>292</sup> est aussi amoureux de l'héroïne. De plus, malgré les humiliations, la jeune fille ne manque jamais de respect ni envers la personne, ni envers la volonté de cette dame. Pour éviter tout conflit entre mère et fils, la jeune fille, fière et courageuse, part sans un mot, et en s'arrangeant pour n'être pas découverte. C'est enfin dans l'un et l'autre récits, la maladie du héros qui met fin à la séparation des deux amoureux.

On peut encore mentionner l'introduction de personnages du peuple dans ces deux ouvrages, d'autant plus que c'est le premier roman de la comtesse Apraxin où les gens du peuple — en la personne du passeur et de sa famille — reçoivent un rôle, bien qu'épisodique, procédé qui peut

<sup>291</sup> Ibid.

<sup>292</sup> A travers toute l'édition française du *Journal d'Ilma*, le prénom hongrois de ce jeune homme: Árpád Széphalmy est imprimé inexactement Árpád. — D'ailleurs plusieurs fautes d'impression se trouvent dans les textes en hongrois, cependant très courts, insérés dans le texte français.

être considéré comme un témoignage de l'inclination de l'auteur en même temps vers les idées démocratiques que vers le réalisme littéraire. — En outre, l'auteur du *Journal d'Ilma* entrelace à la première rencontre des deux amoureux la croyance populaire des willis<sup>293</sup> (sorte de „Dames-Blanches“), ce qui prête une couleur spéciale à cette scène romanesque.

Autant que du *Marquis de Villemer* on peut rapprocher le *Journal d'Ilma* d'un roman d'une femme auteur hongroise: *Irma hagyományai* (les Legs d'Irma) de madame Alexandre VACHOTT.<sup>294</sup>

Là aussi, la mère du jeune homme joue un rôle considérable dans l'histoire, et l'héroïne se voit aussi contrainte de partir sans laisser de trace. Une ressemblance de plus se montre dans les circonstances de la première rencontre des amoureux. La scène se passe dans une forêt. Et tandis que notre héroïne s'y trouve en face du Roméo de son imagination, depuis longtemps attendu, Irma — encore enfant — pense reconnaître dans le jeune homme inconnu le Roi de Lune de ses vœux. Et chacun des deux héros, poétisés de cette sorte, n'est autre que le fils d'une maison du voisinage. — Le rôle de l'amour de la patrie hongroise est encore un motif commun à ces deux romans.

\*

Les romans suivants, les deux derniers ouvrages de Julie Apraxin, déjà éloignée de Hongrie depuis des an-

<sup>293</sup> Julie Apraxin expose elle-même l'essence de cette croyance: „D'après l'ancienne tradition de notre pays, on croit que les fiancées mortes dans la nuit de leurs nocés dansent dans les forêts, et que lorsqu'un voyageur s'y égare, les âmes de ces jeunes filles le font tourner dans leur ronde jusqu'à ce que le malheureux meure à son tour; il ne peut être sauvé que si l'aurore paraît avant son agonie. Avec le lever du soleil cesse le pouvoir des willis“. Cf. le *Journal d'Ilma*, p. 12. — D'après l'explication du Dictionnaire de la langue française de Littré et Beaujean (Paris 1886, p. 1291) les willis (s. f. pl.) seraient des „jeunes filles condamnées, d'après une légende de Bohême, à sortir, après leur mort, du tombeau et à danser toute la nuit“.

<sup>294</sup> Pest, 1859. 2 vol.

nées, se situent de nouveau dans un milieu français. Dans *L'Une ou l'Autre*<sup>295</sup> dont nous allons nous occuper, l'auteur nous présente l'unique personnage de toute son oeuvre qui, sans être Hongrois, fasse témoignage de sentiment patriotique. Elle lui met dans la bouche des paroles telles que: „Depuis notre dernière guerre l'honneur de notre patrie est en jeu, et l'honneur de la France doit nous être aussi précieux que le nôtre“.<sup>296</sup> Cependant l'auteur n'insiste pas trop. Ce qui, dans ce roman, donne pourtant un certain poids à ce sentiment, c'est que l'auteur l'attribue au comte Charles de Montlouis, à son excellent „second héros, destiné à remplir dans ce livre un rôle des plus sympathiques“.<sup>297</sup>

Celui-ci est en outre le meilleur ami du héros, le comte Paul d'Erval qu'il doit souvent consoler de ses échecs en amour. Car Paul se sent souvent malheureux, puisqu'à la suite d'une éducation trop molle il n'est point capable de supporter les moindres contraintes. Au commencement du roman nous le voyons déjà désespéré. Il a appris que Louise, la cousine de son ami, de l'amour de qui il croyait être sûr, est devenue la femme d'un autre, et qu'elle est heureuse. Charles espère que son ami pourrait se consoler avec Elvire, soeur jumelle de Louise, les deux soeurs étant d'une ressemblance parfaite quant à l'extérieur. Cependant, arrivés au château de Montlouis, ils trouvent la maison en deuil, Elvire étant morte depuis quelques heures. Le hasard — et l'auteur — font que Paul doit veiller seul la morte presque toute la nuit. La ressemblance de celle-ci avec la jeune fille aimée le frappe extraordinairement. Dans le trouble de ses pensées et de ses sens, il couvre de baisers la main de la morte qu'il voit,

<sup>295</sup> Il est étrange que chaque page du roman porte en exergue Paul d'Erval, — nom du héros. Probablement le titre définitif ne fut choisi que pendant l'impression du roman et peut-être même sous une influence étrangère.

<sup>296</sup> *L'Une ou l'Autre?* p. 257.

<sup>297</sup> *Ibid.* p. 3.

tout d'un coup, se redresser et parler de son amour pour lui. Ils passent quelques heures dans un extrême bonheur. Mais le matin Paul retrouve Elvire morte. S'accusant de sacrilège, il abandonne tout bouleversé la maison, et tombe même dangereusement malade...

Par la suite de l'histoire nous apprenons d'abord que c'était Elvire et non pas Louise que Paul avait connue et aimée. En effet, leur père avait envoyé Louise à Paris dans l'espérance qu'elle y oublierait son fiancé auquel il ne la voulait pas donner. Cependant, une semaine après le départ de Louise, les deux soeurs se firent échanger par un vieux domestique de la maison, sans que personne s'en doutât. Ainsi Paul aimait Elvire, tout en croyant que c'était Louise. — Plus tard le lecteur apprend aussi que la mort d'Elvire n'était qu'apparente. — Petit à petit l'état des choses s'éclaircit aussi pour les deux amis. Après tant de vains chagrins ils s'empressent de réparer le mieux possible la faute de Paul dont les suites s'étaient manifestées si malheureuses. Cependant, à cause de l'obstination du père qui prend enfin connaissance de l'état de sa fille, Elvire ne deviendra l'épouse de Paul que pour mourir dans ses bras.

Cette fin imméritée et amenée par le père, mais adoucie par le bonheur du dernier moment, fait beaucoup souvenir du dénouement du célèbre roman sentimental de Joseph KÁRMÁN (*Fanni*) dont l'héroïne a aussi le malheur d'être refusée par son père au jeune homme aimé. Ce père-ci s'adoucit aussi dans les derniers moments de sa fille qui, de sa part, — comme Elvire — ne garde dans son cœur aucune rancune à l'auteur de son malheur. Pourtant Fanni meurt sans la bénédiction du prêtre dans les bras de son bien-aimé, au contraire d'Elvire qui peut épouser son fiancé in extremis, ainsi que par exemple l'héroïne de *l'Histoire de Sybille* d'Octave FEUILLET.

Paul, désolé, se retire comme moine à la Trappe de Mortagne. La lourde porte du couvent renfermée pour

toujours sur son malheureux ami d'enfance, Charles s'éloigne tristement. Mais en même temps il est heureux, étant attendu avec impatience et avec amour par la jeune femme depuis longtemps adorée, devenue libre depuis peu, à la suite d'une opportune chute de cheval de son mari.

Quant au personnage de Charles, nous retrouvons ses prédécesseurs dans d'autres romans de l'auteur. Mais parmi tous ces amis, anges tutélaires du héros, c'est lui qui est peint de la manière la plus vivante. Le caractère de Paul, homme à la volonté faible, ne diffère pas beaucoup des personnages correspondants dans *Itona* et les *Deux Passions*.

En revanche les caractères dans ce roman sont plus variés que dans les précédents. Elvire est l'incarnation de la meilleure soeur et de la plus fidèle amante. Encore un personnage „capable de sacrifier le bonheur de toute son existence à la joie et au repos des autres“.<sup>298</sup> mais avec ce trait romantique dans son sort infortuné, d'avoir été „aussi innocente après qu'avant la chute“.<sup>299</sup> — Louise, véritable sosie de sa soeur, est une figure assez pâle, ainsi que son mari. Dans ce cas du moins, l'auteur-même les nomme „insignifiants“.<sup>300</sup>

Le marquis de Montlouis est un père apparemment cruel qui pourtant n'a pas mauvais coeur. Il est plutôt entêté: „une idée une fois arrêtée en lui, il n'en démordrait jamais“<sup>301</sup> — dit l'auteur. — Le jeune médecin d'un savoir extraordinaire, naturellement amoureux sans espoir d'Elvire, est parmi tous les personnages de roman de Julie Apraxin le seul représentant de ces plébéiens qui, par leur talent et par leur travail, arrivent à acquérir le respect et même l'admiration de tout le monde. — Jean est le type du vieux domestique dévoué et prudent, traité plutôt en

<sup>298</sup> L'Une au l'Autre? p. 33.

<sup>299</sup> Ibid. p. 278.

<sup>300</sup> Ibid. p. 280.

<sup>301</sup> Ibid. p. 56.

ancien ami par les membres de la famille. C'est un personnage qui a un antécédent par exemple dans *la Joie fait peur* de M<sup>me</sup> de GIRARDIN, dans laquelle Julie Apraxin avait joué le premier rôle sur les scènes de Hongrie. — Dans l'abbé Grétry qui pourrait être peint avec plus de couleurs, Julie Apraxin s'efforce à présenter „un prêtre comme il y en a peu, et comme ils devraient être tous“.<sup>302</sup> — Le colonel Mongommery représente le type du bon officier. Élégant, intelligent, doué même d'un vrai talent pour la peinture (l'auteur le dit), bon ami pour ses officiers subalternes, il est naturellement brave comme d'Artagnan . . .

La vicomtesse d'Erval, mère de Paul, qui „paie si cruellement les suites d'une éducation faussée par l'excès d'une tendresse mal entendue“,<sup>303</sup> ne joue pas dans le récit de rôle actif, l'auteur ne l'amène qu'une seule fois devant le lecteur. Pourtant nous pouvons la considérer comme un des principaux personnages du roman, si nous acceptons — avec la critique contemporaine de *l'Illustration* — que „le but de l'auteur a été de montrer où conduit une éducation faible, à quels oublis de soi-même, à quelles fautes, à quels malheurs, l'absence de volonté peut entraîner même une généreuse et honnête nature“.<sup>304</sup> L'auteur expose dès le premier chapitre la thèse que toute mère a le devoir de préparer le plus tôt possible son enfant aux difficultés et aux chagrins de la vie „épineuse“. Autrement elle rend son enfant chéri, et elle-même par là, malheureux pour toute la vie. Et, sans la déclarer le fond de tout le roman, l'auteur assure à cette thèse une place de premier ordre en écrivant que „la suite de ce récit mettra sous nos yeux un exemple palpable de la véracité de la maxime que j'affirme“.<sup>305</sup> Aussi ne laisse-t-elle perdre aucune occasion

<sup>302</sup> Ibid. p. 284.

<sup>303</sup> Ibid. p. 393.

<sup>304</sup> Cf. *l'Illustration*, 15 janvier 1881.

<sup>305</sup> *L'Une ou l'Autre?* p. 12.

de faire ressouvenir le lecteur que toutes les fautes de Paul sont explicables par son éducation. Paul lui-même rend sa mère responsable de son crime envers Elvire: „Ah! ma pauvre mère! se disait-il tout bas; vous m'avez trop aimé, et vous m'avez mal aimé; vous seule êtes coupable du crime que j'ai commis; vous m'avez habitué à ne mettre aucun frein à mes désirs... Voilà pourquoi je suis le plus misérable des hommes!”<sup>306</sup>

Ces reproches peuvent éveiller dans l'esprit de ceux qui connaissent la vie de la comtesse Apraxin le souvenir de sa lettre publiée à propos de son procès contre sa mère.<sup>307</sup> Elle s'efforçait dans ce document de faire retomber — bien que moins affectueusement que le héros en question — toute la responsabilité de ses fautes sur son éducation et sur l'attitude de sa mère envers elle.

En outre, par l'opinion sévère de l'auteur quant à l'éducation trop tendrement organisée de son premier personnage, *l'Une ou l'Autre* a une certaine parenté avec le roman pédagogique du baron Joseph Eötvös. L'auteur des *Nóvérek*<sup>308</sup> (les Soeurs) accuse aussi la mère de n'avoir jamais eu assez de force pour résister aux désirs de son enfant, et d'avoir été assez faible pour n'avoir pu voir sa fille triste pendant la durée d'une heure seulement. Par ailleurs il n'y a aucune conformité dans le récit, ni dans la conception des deux romans.

Le fond de la triste histoire de *l'Une ou l'Autre* est la ressemblance parfaite de deux soeurs jumelles, ce qui a été mis en parallèle par un critique<sup>309</sup> à la donnée des *Ménechmes* et de *Giroflé Girofla*. Mais, avec beaucoup de raison, le critique ne trouve pas ce motif assez artistique comme cause d'événements à ce point funestes: „Quand le quiproquo dure un instant et n'amène que des situations

<sup>306</sup> Ibid. p. 131.

<sup>307</sup> Neue Freie Presse, 23. nov. 1869.

<sup>308</sup> Paru en 1857.

<sup>309</sup> Dans la Revue politique et littéraire, 1881, 1<sup>er</sup> semestre.

plaisantes, nous sommes de composition facile; mais ici il se prolonge trop et les situations amenées sont plutôt déplaisantes".<sup>310</sup> Encore devons-nous reprocher à l'auteur d'avoir négligé de préparer le lecteur, avant la catastrophe, par quelques épisodes plus ou moins gais, à cette ressemblance bizarre qui rend impossible même au père de distinguer ses filles.

En outre, tous les moyens inventés par l'auteur n'arrivent à rendre vraisemblable le récit ni dans son ensemble, ni dans ses détails.

Pourtant ce roman n'est point exempt de mérites. Une des descriptions les plus variées et les plus spirituelles dans tout l'œuvre de Julie Apraxin est celle du „personnage“ et du caractère du „bull Toto“, blessé par un éclat d'obus devant Metz, à la bataille de Rezonville, le 16 août (pour être aussi exact que l'auteur du roman). — Les critiques ont approuvé „la grâce du style et la vérité du sentiment“<sup>311</sup> et même „les mérites délicats d'analyse psychologique“.<sup>312</sup>

\*

Pourtant cette dernière louange n'est pas tout à fait justifiée, car on doit dire de la psychologie dans le roman en question, de même que dans tout l'œuvre de Julie Apraxin romancière ce qu'on pense des caractères en général: c'est l'intrigue qui a le pas sur le reste. Les facultés morales de l'homme ne sont point un terrain absolument inconnu pour l'auteur, mais le plus souvent elle ne fait à leur sujet que quelques remarques assez justes.

Ces remarques sont presque toujours assez spirituelles pour donner même de la vivacité au récit. En général, le style des romans est assez coloré et varié, toujours doux et „bien élevé“. Des expressions réalistes ou naturalistes n'y paraissent que comme de rares exceptions, — ainsi

<sup>310</sup> Ibid.

<sup>311</sup> L'Illustration, 15 janvier 1881.

<sup>312</sup> Revue polit. et litt. 1881. 1<sup>er</sup> semestre.

quand l'auteur fait mention des „narines gonflées“<sup>313</sup> de son héroïne, émue à ce moment. Plus souvent y apparaissent des exagérations romantiques qui quelquefois font penser au style de Victor Hugo. Nous pouvons relever des antithèses d'une couleur romantique, telle que „la femme de mes rêves, la torture de ma vie“,<sup>314</sup> ou bien „glacé par la jalousie, brûlé par la colère“.<sup>315</sup> Quelque exagération dans les qualificatifs se montre surtout dans les deux derniers romans. Beaucoup plus souvent encore que dans *L'Une ou l'Autre* apparaissent dans les *Deux Passions* des expressions telles que: l'incomparable pinceau, un défaut immense, les yeux indéfinissables, un accent indescriptible, cette femme inexplicable, une tendresse illimitée, son écrasante beauté, cette inimitable musique, une gêne excessive, un malaise extrême, sa coquetterie inouïe, une foi ineffable, une énorme imprudence, cet amour incomparable, un indicible effroi, une répulsion invincible, l'abîme insondable une irrésistible impulsion, etc., etc.

Une des marques caractéristiques du style de Julie Apraxin narratrice, c'est que l'auteur ne se tient pas entièrement derrière les coulisses. En racontant, elle parle très souvent à la première personne, et fréquemment elle fait connaître sa propre opinion. Quelquefois, tout en rendant ce qu'elle a appris, elle se perd dans de sèches descriptions. A l'exception de ces cas et encore de ceux où elle s'égaré — trop souvent, hélas! — dans des prolixités, Julie Apraxin n'est pas ennuyeuse. Cela doit surtout tenir à ses qualités de narrateur que la critique hongroise ait pu lui attribuer avec une apparence de raison le titre désuet de „pleine d'esprit“.<sup>316</sup>

<sup>313</sup> Deux Passions, p. 60.

<sup>314</sup> L'Une ou l'Autre? p. 21.

<sup>315</sup> Deux Passions, p. 84.

<sup>316</sup> „Szellemdús“, Divatcsarnok, 29 janvier, 1861; etc.

2. *Nouvelles.*

Les nouvelles de Julie Apraxin ne sont en partie autre chose que de courts romans. L'auteur semble ne pas avoir le don de pouvoir se concentrer sur un seul événement. Au lieu de jeter une lumière qui éclaire une action centrale, elle ne fait souvent que raconter la vie des héros — comme s'il s'agissait d'écrire un roman en raccourci. Mais même où Julie Apraxin réussit à éviter ce défaut, elle ne peut jamais se retenir d'introduire dans le récit le long développement de ses pensées sur différents sujets.

Dans sa première nouvelle, intitulée *A csillag* (l'Étoile), l'auteur use du droit des conteurs romantiques de dépasser les limites du possible. Le récit s'aventure dans le domaine des contes de fées. Toute la nouvelle n'est autre chose qu'un conte pour adultes. Ceux-ci peuvent même en tirer maintes leçons pour la vie.

Quant aux femmes, elles peuvent s'instruire par le sort de la malheureuse étoile Gemma qui ne peut résister aux longs soupirs de son adorateur terrestre. Se voyant nuit après nuit admirée pendant de longs mois par un jeune comte rêveur, elle descend vers lui une nuit d'été sous forme de nymphe, l'étoile au front. Mais après une heure de séjour terrestre, elle doit s'en retourner. A partir de ce moment le même bonheur se répète chaque nuit.

Cependant, l'hiver arrivé, le devoir des fées retiendrait Gemma pour longtemps au ciel. C'est alors que, persuadée par son amoureux adoré, et ne considérant que le droit de l'amour, elle reste. Mais par cette action, elle se prive des droits de l'existence féerique, et devient une femme de la Terre. L'étoile disparaît de son front et voici que le comte Tihamér qui n'a aimé en elle qu'un idéal, se refroidit à son égard. Il ne cesse de chercher — naturellement en vain — au ciel l'étoile Gemma et traite avec dureté la femme qui, souffrant sans reproche, devient tou-

jours plus maigre. A mesure que s'approche la mort, l'empreinte terrestre disparaît pour faire place à une transparence céleste. Cette grâce poétique réveille le feu amoureux dans le coeur de Tihamér. Mais — et c'est sans doute une leçon pour les hommes — l'amour une fois tué par l'indifférence ne peut plus ressusciter, Gemma ne peut adresser à Tihamér que des paroles d'amitié, ce qui le rend presque fou. — Gemma morte, l'étoile reparait au ciel. Et Tihamér ne peut l'admirer que de loin et en pleine conscience du fait qu'il a été lui-même la cause de sa propre douleur — ce qui aggrave encore ses remords.

Quant au lieu, l'auteur le fixe dans un des sites les plus pittoresques de la Hongrie historique. L'événement se passe dans la vallée du Vág où les beautés naturelles sont poétisées par une quantité de ruines célèbres auxquelles s'attachent des traditions souvent pleines de mystère. Ainsi l'auteur nous en rapporte une, celle de la construction du château de Beczkóvár. Pourtant cette ruine n'a d'autre relation avec l'histoire racontée que d'être située dans le voisinage du château du dernier rejeton de la famille appauvrie des comtes Marossy.

Ainsi, entre la tradition historique rapportée au début, et le sujet proprement dit de la nouvelle, il n'y a aucune liaison. Pourtant, si nous voulions à tout prix établir un parallèle entre les deux histoires, nous devrions relever le motif de l'accomplissement du désir d'une chose impossible. Tandis que le grand seigneur de la légende réussit à faire construire une forteresse sur le sommet d'un rocher chauve, — le héros de la nouvelle voit s'accomplir ses vœux pour une personne d'un autre monde. Cependant rien ne montre que l'auteur ait voulu suggérer un parallèle semblable.

\*

Dans *Csillag* l'auteur ne met point de frein à son imagination, et propose même au lecteur de placer les événements en un temps quelconque, chacun dans celui de

ses plus chers souvenirs. Dans sa deuxième nouvelle elle se rapproche bien plus de la réalité. Elle dénomme *Bájlaki Zsigmond* une „peinture d'époque“, et — plaçant le récit vers 1856 — elle y donne une petite tranche de la vie sociale de l'époque, alors en transformation.

Julie Apraxin y oppose aux aristocrates légers et occupés seulement de leur plaisir, les membres sérieux et vénérables de l'aristocratie d'une part, et d'autre part ceux de la bourgeoisie qui s'élèvent au-dessus de leur rang par leurs talents et par leurs qualités.

C'est chez le baron Dunánfai, qui ne vit que pour les divertissements, qu'à été élevée l'héroïne de la nouvelle. Pourtant, grâce à l'excellente éducation qu'elle a reçue d'une Française, la comtesse Marguerite est à dix-sept ans un vrai idéal de jeune fille. Aussi n'aime-t-elle point la société légère du salon de son oncle. Il ne s'y trouve qu'un seul jeune homme qui, par sa grande intelligence, par son énergie et surtout par sa bonté de cœur, s'attire les sympathies de la jeune comtesse. Ce n'est rien moins que Sigismond Bájlaki, jeune avocat sans naissance, mais d'un talent extraordinaire.

L'histoire du rapprochement de ces deux cœurs nobles est — naturellement — le sujet de la nouvelle. L'obstacle à leur amour est la grande différence sociale. L'avocat n'ose point faire voir ses sentiments à la comtesse, et encore moins les lui avouer, connaissant les préjugés d'un siècle „dit libéral“.

Les deux jeunes gens ne se parlent même pas jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de se lier plus personnellement. Cette occasion s'offre, car Marguerite ayant appris le malheur d'une famille pauvre, le raconte devant les habitués du salon de son oncle. Parmi tant d'insensibles, Bájlaki seul montre de la compassion. Par la suite, Marguerite apprend de ses protégés qu'il s'est chargé pour eux d'un procès compliqué. C'est elle qui fait alors les premiers pas pour établir entre eux de l'amitié.

Ils s'entendent très bien, et s'estiment et s'aiment de plus en plus. Pourtant, craignant un refus, l'avocat n'ose se déclarer.

Une fois enfin, ils se rencontrent par hasard chez leurs protégés qui justement viennent d'être sauvés par Bájlaki qui leur a fait gagner leur procès. Ravie par cette preuve du talent et de la générosité du jeune avocat, Marguerite offre elle-même son coeur et sa main à son fier amoureux.

L'amour de deux jeunes gens de classes sociales différentes était un des thèmes favoris de la littérature hongroise depuis une dizaine d'années lors de la composition de la nouvelle. Si nous passons en revue les oeuvres de ce groupe, nous y trouvons une foule de correspondances de détails des unes aux autres. Naturellement, la nouvelle *Bájlaki Zsigmond* ne fait pas non plus exception à ce phénomène. Elle s'apparente aux autres oeuvres par des ressemblances nées de l'esprit commun et révélatrices des mêmes traditions littéraires. Cette fois nous ne voulons appuyer que sur les rapprochements multiples qu'on peut constater entre cet ouvrage de notre auteur et la nouvelle *A béke nemtője* (le Génie de la paix) du baron Nicolas JÓSIKA. Là aussi, les deux jeunes gens s'aiment sans en parler, car Olbay — quoique plus riche que notre Bájlaki et fonctionnaire assez haut du comitat — n'ose pas aspirer à la main de la riche comtesse. Cependant, sans en avoir été prié, il aide à sauver de la honte la mère de la jeune fille. A cette bonne nouvelle, la jeune comtesse elle-même lui propose sa main, — tout comme l'héroïne de *Bájlaki Zsigmond*.

\*

Ce sujet du mariage de deux êtres de niveau social inégal reparait chez Julie Apraxin dans sa comédie *Országgyűlési beszéd* (Discours au parlement) et aussi dans sa nouvelle *Két lélek* (Deux âmes).

Pourtant, dans *Két lélek* ce motif n'est pas traité en premier plan. Cet ouvrage par excellence patriotique a un

sujet plus sublime que l'amour. Visiblement destiné à éveiller l'espoir et la confiance dans l'avenir glorieux de la Hongrie, dans sa délivrance prochaine du joug de l'absolutisme autrichien, l'auteur y expose comment Dieu élève sa nation élue au sommet du bonheur après les châtements séculaires. Dans cette nouvelle, Dieu exauce presque les instantes prières de notre hymne national,<sup>317</sup> qui implore du secours pour le peuple hongrois, poursuivi depuis longtemps par le malheur et déjà puni non seulement pour le passé, mais aussi pour l'avenir.

Conforme à son sujet grandiose, le ton de cette nouvelle est presque solennel. Cela se sent surtout dans le premier des quatre chapitres,<sup>318</sup> qui nous emmène au ciel et nous fait directement connaître les intentions et les dispositions du Seigneur. Apitoyé par la longue misère de son peuple, Dieu lui envoie par un ange deux âmes — arrachées de son propre sein — qui par leur génie arriveront à rendre la grandeur et la gloire à leur patrie.

Dieu destine ces deux âmes à deux enfants qui naissent dans le même village, — l'un comte, l'autre fils d'un avocat appauvri et près de mourir.

Ces deux enfants, vivant dans des conditions très diverses, mais également excellents, se sentent attirés l'un vers l'autre. Au lieu de jouer, ils discutent des choses sérieuses et le petit comte Feri (François) partage toutes les idées démocratiques de Kálmán (Coloman) qui admire VOLTAIRE et VOLNEY et songe à réaliser dans l'avenir le *Contrat Social* de ROUSSEAU dans son pays. — Quoique ne comprenant point les idées nouvelles de leur fils, les pa-

<sup>317</sup> L'Hymne patriotique de François Kölcsey fut traduit en français par C. de Harlez: Poésies hongroises traduites, avec un aperçu historique. Traductions en prose. Louvain, J. B. Istaș, 1895. — Bibliothèque du Musée National à Budapest; cote: P. o. hung. 830 p/6. — Cf. Gulyás, Magyar szépirodalom idegen nyelven, Budapest 1915, p. 208.

<sup>318</sup> I. Az égben (Dans le ciel). II. A földön (Sur la terre). III. Az élet zajában (Dans le tumulte de la vie). IV. Viharban és után (Dans l'orage et après).

rents de Feri cèdent à ses désirs, et prennent Kálmán et sa mère, alors dans la plus grande misère, dans leur maison. Dès ce moment, les deux enfants sont élevés ensemble. Plus tard, ils vont ensemble à l'Université. D'abord tous les deux s'y distinguent par leurs talents et leur zèle. Cependant, entraîné par ses amis aristocrates, Feri se plonge de plus en plus dans les plaisirs du monde et dans des aventures galantes.

Pourtant il revient un peu plus tard au chemin du bien, alors que Kálmán est déjà devenu un avocat apprécié.

Plus tard, une révolution terrible éclate et les deux amis y prennent part. Après la grande victoire, la question de l'organisation de l'Etat se pose: Kálmán, chef du parti démocratique, se trouve investi de la confiance de toute la nation. Il arrive à persuader son ami de se charger d'organiser l'aristocratie, encore pleine de préjugés. — Après un dur travail de plusieurs années, ils réussissent à réunir la nation entière dans un seul parti.

Enfin, l'avocat épousant la sœur du comte Feri, et le comte une jeune bourgeoise, les deux amis voient leur bonheur accompli. Et la patrie, dirigée par les deux génies, est encore plus heureuse qu'eux-mêmes...

Toute la fin de la nouvelle est si chargée d'événements qui ne peuvent être développés convenablement, que le troisième et le quatrième chapitres donnent l'impression, peu artistique, d'être le contenu en raccourci d'un récit plus long. En grande partie, les personnages ne sont pas présentés agissant. L'auteur ne fait connaître que leur sort, ce qui ne contribue nullement à augmenter l'intérêt du lecteur.

\*

Les mêmes défauts sont principalement ceux de la nouvelle *Barátság* (Amitié) d'ailleurs la moins intéressante des nouvelles de la comtesse Apraxin.

L'auteur s'y est fixé pour tâche de démontrer l'injus-

tice de la thèse si répandue qu'entre deux femmes il n'existe jamais de vraie amitié.

Le sujet en est l'histoire de l'amour de deux amies pour le même homme. — Sans le savoir, les deux comtesses aiment le même prince, un jeune homme accompli, comme bien on pense, encore que l'auteur ne se donne pas la peine de nous le démontrer. Celle d'entre elles qui sait ses sentiments payés de retour, apprend pourtant l'état des choses. Elle se montre tout de suite prête à renoncer à son bonheur et à sacrifier celui de l'homme aimé. Elle ne veut pas chagriner son amie par la vue d'un bonheur que celle-ci ne pourrait atteindre.

Mais inutile de s'inquiéter. L'auteur a bon cœur, et l'autre amie n'est pas moins généreuse que la première. Par mégarde le prince remet une lettre destinée à l'une des comtesses à la femme de chambre de l'autre. Ainsi, mise au courant de toute l'affaire, et touchée par l'abnégation de son amie, elle ne veut pas être moins bonne. Elle accorde sans délai sa main à un soupirant que l'auteur lui tenait en réserve, et dont l'amour arrivera à la dédommager. — Ainsi le bonheur de quatre jeunes gens est la fin de l'histoire que l'auteur au commencement avait prétendue triste à force d'être vraie.

\*

Les personnages de la nouvelle sont tous de naissance aristocratique. En général c'est le cas dans les autres ouvrages de ce genre. Et pourtant la démocratie de Julie Apraxin s'affirme, à cet égard aussi, beaucoup plus dans les nouvelles que dans les romans. Nous avons vu qu'elle y présente des hommes sans naissance, mais doués de plus de génie que tous les aristocrates qui les entourent. — Le milieu où les événements se passent, est encore et toujours le monde élégant. — Les personnages sont — à la seule exception de la gouvernante française dans *Bájlaki Zsigmond* — des Hongrois. De plus tous les récits se situent sur le sol hongrois et exhalent en grande partie un air

spécialement national. — Quant à *Csillag*, le sujet en serait peut-être plus plausible s'il se jouait dans l'Orient lointain. Pourtant, l'auteur y ayant introduit le récit d'une tradition hongroise, ce conte se range aussi dans le groupe des nouvelles de Julie Apraxin qui portent l'empreinte indiscutable et caractéristique de l'inspiration hongroise.

### 3. *Drames.*

On a dit souvent que les femmes ne devraient point essayer de composer des drames, car c'est une chose qui surpasse leurs capacités. Si quelqu'un voulait démontrer la justesse de cette thèse et la voulait soutenir en citant des essais malheureux, il ne devrait pas oublier les drames de la comtesse Julie Apraxin. Mais nous ne voulons pas nous occuper de cette question et ne voulons même pas aller si loin pour nous expliquer l'inefficacité des talents dramatiques de notre auteur. Il suffit de rappeler qu'elle n'a pas le sens de l'unité de la composition, qu'elle n'est pas forte dans la peinture des caractères et qu'elle ne peut pas mettre un frein à sa plume, quand elle entrevoit l'occasion de faire des réflexions, défauts relevés dans les chapitres précédents, et qui rendent impossible la composition de bonnes oeuvres dramatiques.

Pourtant, Julie Apraxin eut assez de confiance en soi pour s'essayer dans divers genres dramatiques. Elle ne recula même pas devant la tragédie. Sur les répertoires du Théâtre National à Pest et du Théâtre de Bude, elle figura avec une tragédie, deux comédies, un drame et un vaudeville, et elle présenta une comédie en un acte au public du Théâtre des jeunes artistes, à Paris.

\*

Elle commença sa carrière d'auteur dramatique par une tragédie dont le sujet est tiré de l'histoire hongroise. La tragédie *A honfoglalók* (les Conquérants de la patrie) se joue à l'époque où les Hongrois conquièrent le pays

auquel ils ont donné leur nom. Ainsi, par son sujet, cette tragédie s'apparente à quantité de drames qui, depuis les premières pièces romantiques hongroises de Charles Kis-FALUDY, ont porté une affection particulière aux sujets de l'histoire nationale. Cette pièce de Julie Apraxin augmente, en outre, le nombre des œuvres littéraires qui dès l'avènement de l'esprit national en Hongrie, montraient les prédilections de leur auteur pour la conquête de la patrie, et pour Árpád, le conquérant.

Le héros de la tragédie en question est également Árpád. C'est d'ailleurs le seul de tous les personnages qui soit emprunté à l'histoire. — Quant à l'action, elle est de pure invention. A l'arrière-plan, pourtant, on voit se préparer la première constitution hongroise.

Árpád se propose d'assurer le bonheur de son peuple en établissant une constitution impérissable. Il renonce même à la gloire militaire, considérant la paix comme l'intérêt véritable du peuple. Cependant il a un adversaire redoutable en la personne d'Uzád, chef ambitieux de la tribu jadis hostile des Cumans. Uzád en effet voit dans les projets pacifiques du duc une entrave à son intention traîtresse de s'emparer du pouvoir sur tout le peuple au cours de la guerre. Árpád connaît bien l'hostilité d'Uzád. Mais, ennemi de toute tuerie superflue, il espère que, à supposer le pire, il pourra empêcher l'odieuse guerre civile en donnant sa soeur Csilla en mariage à son adversaire. Car il sait que, depuis qu'Uzád a sauvé Csilla des mains de brigands, celle-ci l'aime de toute la force de son noble cœur, et qu'Uzád aussi aime „la fée inconnue“.

Cependant, quand Uzád apprend l'origine de sa bien-aimée, il renonce plutôt à elle qu'à son ambition. Aussi n'a-t-il pas de temps à perdre. Il est dit que tous ceux doivent périr qui seraient contraires au pacte à conclure le lendemain entre le souverain et le peuple, pacte qui assurera le pouvoir aux successeurs d'Árpád. Pendant la nuit il fait appeler ses partisans, et les persuade de mas-

sacrer Árpád, quand celui-ci sortira pour aller à l'assemblée fatale du lendemain.

Cependant Csilla épie secrètement les conjurés (moyen classique) et au matin elle tue elle-même Uzád d'un coup de poignard pour sauver son frère et sa nouvelle patrie. Mais, en voyant mourir l'homme qu'elle a tant aimé, il ne lui reste plus qu'à tourner le poignard contre sa propre poitrine. Au près des deux cadavres, Árpád exhorte les deux partis, celui de la paix et celui de la guerre, à l'union dans l'intérêt du bonheur de la nation. Et la pièce se termine sur des vivats unanimes pour Árpád, le conquérant.

La tendance patriotique de cette tragédie est indiscutable. C'est l'effet de l'influence de la littérature hongroise contemporaine. Le personnage le plus important de la pièce est Csilla qui sacrifie son amour et sa vie à la patrie hongroise. Elle est l'incarnation de la patriote hongroise, de la femme brûlant d'amour pour la Hongrie, invoquée si vivement par Etienne SZÉCHENYI dans *Hitel* (le Crédit), puis par Michel VÖRÖSMARTY, Jean GARAY et par beaucoup d'autres dans quantité de poésies lyriques. La figure de cette Hongroise idéale qui n'a en vue que l'intérêt de la patrie, ne tarda point à envahir la littérature épique et dramatique de l'époque. *Irène* dans la tragédie de Charles KISFALUDY, Anna des *Szigetvári Vértanúk* de Maurice JÓKAI — d'ailleurs un des rôles de notre auteur, — *Dalma*, héroïne tragique de JÓKAI, *Benita* dans la nouvelle du baron Nicolas JÓSIKA ne sont que quelques exemples pris au hasard. Ce thème de la femme sacrifiant son amour à son devoir patriotique fut si populaire qu'il fit apparition jusque dans la littérature pour la jeunesse; par exemple dans *Székély Iona* de madame Alexandre VACHOTT. Ainsi, par la peinture de Csilla, de même que plus tard par celle d'Ilma Szerényi, Julie Apraxin n'a fait que se rattacher à une tradition littéraire hongroise très développée.

Quant au nom de Csilla — ce personnage ne repose sur aucun fait historique — il a un antécédent, on le sait, dans l'héroïne de *Hábador*, poème dramatique de notre grand Michel VÖRÖSMARTY. On peut même constater quelques ressemblances entre les deux pièces, en considérant l'époque où se passent les événements et le fait que le fiancé de Csilla (dans *Hábador*) est tué par la flèche de celle-ci qui ne peut, elle non plus, survivre à la mort de son bien-aimé.

Mais il ne faut pas aller loin pour trouver un autre drame avec lequel les *Honfoglalók* ont plus de points de contact. Il suffit de se tourner vers une autre pièce de VÖRÖSMARTY. Il est vrai que le nom des héroïnes ne présente qu'une légère ressemblance, celle de la tragédie *Az áldozat* (la Victime) s'appelant Csilár. Il y a plus de ressemblances dans l'action même. — La tragédie de Vörösmarty se situe aussi à l'époque de la conquête de la Hongrie. Csilár est la soeur d'un des ducs hongrois, Szabolcs. Celui-ci est l'ennemi mortel d'un autre grand chef, Zaránd dont il ne sait pas qu'il est le fiancé de sa soeur. Il est vrai que cette inimitié ne repose pas sur des raisons politiques, comme dans les *Honfoglalók*: elle provient d'une intrigue d'amour. Le détail que le soupirant de la jeune fille est passagèrement jaloux de l'homme qu'il ne sait pas être le frère de celle-ci, se retrouve dans les deux pièces. Ce même adversaire du frère et qui, par son caractère, ne mérite pas la sympathie des spectateurs, périt à la fin...

Dans l'un et l'autre drames, la solution pour l'héroïne ne peut être que tragique: la mort de l'un de ses bien-aimés est inévitable.

Et pourtant, il y a une différence importante entre les deux pièces, quant au dénouement, bien que, dans les deux cas, tragique. Cette différence provient de la différence dans le rôle et dans le caractère des deux héroïnes. Csilla, au caractère plus passionné que Csilár, est plus active que celle-ci. VÖRÖSMARTY

ne donne aucun rôle à Csilár dans la préparation de la perte, assez motivée, de son fiancé. Chez Julie Apraxin, au contraire, c'est Csilla qui tient dans les mains le sort de son frère et de sa patrie en même temps que celui de son bien-aimé. Dans *Aldozat* c'est le sort aveugle qui a le dernier mot, tandis que dans *Honfoglalók* le caractère de l'héroïne détermine la solution. — Ainsi Csilár ne peut être considérée comme une héroïne tragique et cette pièce de VÖRÖSMARTY comme une tragédie au vrai sens du mot; le caractère et le rôle de Csilla au contraire, sont très aptes à prêter à la pièce de Julie Apraxin une substance tragique.

Donc *A honfoglalók* est une vraie tragédie, bien que sur le manuscrit la pièce soit nommée drame. Mais il n'est pas difficile d'éliminer cette contradiction, si nous prenons en considération le fait qu'en ce temps, dans la littérature hongroise, les tragédies étaient souvent ainsi nommées. Dans une lettre en français, l'auteur même donne le nom de tragédie à cette pièce<sup>319</sup> qui remplit toutes les conditions nécessaires à une tragédie, — sinon toutes celles d'une bonne tragédie.

Dans le sujet de ce drame se retrouve bien le germe tragique d'où les luttes dramatiques pourraient procéder très naturellement. Pourtant, dans la rédaction de la pièce, l'auteur n'arrive point à faire bon usage des éléments donnés. Pour augmenter l'effet tragique, il aurait fallu développer plus largement la liaison de Csilla et Uzád. Surtout il aurait été utile de peindre avec plus de soin et plus profondément la lutte qui se livre dans l'âme de Csilla, agitée en même temps par le souci du bonheur de son peuple, préparé par son frère Árpád, et par son amour pour l'ennemi de celui-ci. De même, il n'aurait pas été

<sup>319</sup> „Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance pour la charmante traduction de ma tragédie.“ Cf. lettre de la comtesse Julie Batthyány-Apraxin à Gabriel Egressy. Pest, le 20 (?) 1861. (Communication de M. Zoltán Baranyai).

sans intérêt de peindre le combat de l'amour passionné et de l'ambition sans scrupules dans l'âme d'Uzád.

L'absence de ces éléments, qui fut regrettée déjà en partie par la critique contemporaine,<sup>320</sup> est d'autant plus fâcheuse qu'ils auraient influencé favorablement jusqu'à la peinture des caractères. Tels qu'ils sont, les personnages manquent de couleur et ne sortent point du cadre des généralités. Il leur manque aussi un reflet poétique qui servirait à donner quelque majesté et quelque grandeur aux héros de jadis.

Quant à l'action, le cours en est lent. Souvent, pendant plusieurs scènes, rien ne se produit qui aiderait le drame à marcher vers le dénouement. Presque tout le deuxième acte, par exemple, ne sert à l'auteur qu'à faire défiler devant le spectateur les anciens mages hongrois avec leurs harpes, et à présenter les prêtres cherchant des présages dans les entrailles d'un cheval blanc.

Ainsi la pièce ne pouvait-elle rien perdre d'avoir été raccourcie par MOLNÁR pour être jouée au théâtre de Bude.<sup>321</sup> Ne possédant pas le manuscrit de cette nouvelle version en trois actes, nous devons nous adresser à la critique contemporaine. L'opinion sévère qui s'en dégage, est que le remaniement même ne put assurer le succès de cette tragédie.<sup>322</sup>

Sous la forme originale l'acte le plus mouvementé est le dernier, où l'on trouve même quelques scènes bien développées. Les deuxième, troisième et quatrième scènes du troisième acte sont fort habilement conçues. Uzád s'est déjà accoutumé à la pensée de tuer Árpád, si ses intérêts l'exigent. Agité par ce projet, il ne se trouve bien que dans la société de Csilla dont il ne connaît pas encore l'origine. Près d'elle il sent même

<sup>320</sup> Családj Kör, 10 mars 1861. — m. (Salamon Ferenc) dans le Szépirodalmi Figyelő, 6 mars 1861.

<sup>321</sup> Molnár, Világostól Világosig; p. 340.

<sup>322</sup> Vasárnapi Ujság, 6 avril 1862; Gombostú, 2 avril 1862.

augmenter ses forces pour le dur combat. Naturellement celle-ci se met à défendre la cause de la patrie et du duc. Uzád conçoit alors le soupçon qu'elle s'est laissée influencer par la puissance et la richesse, forces séduisantes aux yeux de toute femme. Ainsi, loin de l'apaiser, Csilla arrive, au contraire, à rendre Uzád jaloux. Il est plus furieux contre Árpád que jamais, et prend la résolution de ne pas l'épargner.

Ces scènes pourraient être considérées comme le point culminant du drame. Cependant l'auteur n'a pas su se maintenir au même niveau.

Quant à la langue du drame, les critiques contemporains ne paraissent pas avoir su qu'en la jugeant — en général favorablement — ils jugeaient la langue du grand acteur Gabriel EGRESSY, traducteur des *Honfoglalók*. Pourtant l'enflure, souvent choquante, des monologues ne peut sûrement pas être portée tout à fait à son compte.

D'où vient donc que cette pièce, dans laquelle le critique contemporain le plus indulgent<sup>323</sup> ne trouva que le mérite négatif de ne pas sortir des cadres du bon goût et d'être exempte d'exagérations, fut accueillie par le public du Théâtre National avec autant d'enthousiasme? En cherchant la raison, nous trouvons plusieurs causes qui ont coopéré à donner quelque importance éphémère à cet ouvrage.

L'une de ces causes fut, sans doute, la personnalité de l'auteur même. C'était un événement notable dans l'histoire du théâtre hongrois que la représentation d'une pièce due à un membre de la haute aristocratie, à une dame à plus forte raison. Aussi y eut-il à sa représentation au Théâtre National un public plus nombreux et plus choisi qu'il n'y en avait eu depuis bien longtemps.<sup>324</sup> Et ce public ne fut point avare d'applaudissements, applaudis-

<sup>323</sup> — m. — (François Salamon), Szépirodalmi Figyelő, 6 mars 1861.

<sup>324</sup> Vasárnapi Ujság, 10 mars 1861.

sements renforcés par le plaisir de s'attirer de la part d'une grande dame des signes de reconnaissance, et d'admirer ses diamants.<sup>325</sup>

La mise en scène fut — elle aussi — somptueuse. Les critiques contemporains ont nommé les décorations sans exemple jusqu'alors,<sup>326</sup> les costumes irréprochables.<sup>327</sup> Pendant les entr'actes on joua des nouveautés musicales.<sup>328</sup> Tout cela ne put qu'impressionner le public, bien que — selon la critique — tous ces ornements extérieurs, même ceux prescrits par l'auteur, ne s'accordèrent pas toujours bien avec l'époque et le milieu où se passait l'action de la tragédie.<sup>329</sup> Les acteurs aussi jouèrent bien, surtout le grand Gabriel EGRESSY (traducteur de la pièce), comme Uzád, et en Csilla madame Flora MUNKÁCSY-FELEKI, au bénéfice de qui la représentation était donnée.<sup>330</sup>

Mais la pièce elle-même, — sinon par sa valeur esthétique, du moins par ses tendances — ne pouvait pas être indifférente à l'époque de sa représentation. La tragédie toute entière est l'éloge du patriotisme capable du plus grand sacrifice. Et de plus, l'auteur, d'origine étrangère, ne laissait échapper aucune occasion de placer dans la bouche de ses personnages des discours patriotiques avec l'intention de dissiper les angoisses de la nation hongroise, à peine sortie d'une période de découragement général. Si l'on veut comprendre l'effet de semblables procédés sur le public hongrois de 1861, il ne faut qu'évoquer pour un moment par la pensée la disposition générale de l'esprit public, plein d'enthousiasme patriotique, alimenté par l'épanouissement de la vie constitutionnelle après une oppression vieille déjà de dix ans, et dont alors, naturellement, on ne pouvait pas entrevoir la fin prochaine. Quoique l'ac-

<sup>325</sup> Nefelejts, 8 févr. 1863.

<sup>326</sup> Szépirodalmi Figyelő, 6 mars 1861.

<sup>327</sup> Családi Kör, 10 mars 1861.

<sup>328</sup> Ibid.

<sup>329</sup> Ibid.

<sup>330</sup> Vasárnapi Ujság, 10 mars, 1861.

tion de la tragédie se place dans un passé lointain, le public devina que l'auteur voulait faire allusion à l'état de choses — ce qui d'ailleurs ne lui réussit qu'au prix d'un certain nombre d'anachronismes. Ses études assidues avec François TOLDY et avec le professeur WENZEL, auteur de plusieurs ouvrages historiques et juridiques, ne purent préserver la comtesse de grossières erreurs comme de faire parler à Árpád le conquérant de liberté constitutionnelle.

Il paraît pourtant que pour la thèse représentée par cet ouvrage, il y eut un malentendu entre l'auteur et une partie du public. La cause en fut peut-être que l'auteur avait fait d'Uzád, personnage antipathique, le porte-parole des idées chères aux patriotes opposés à la tyrannie et partisans de la libre élection du souverain. L'auteur saisit cette occasion de déclarer publiquement que son intention n'était pas d'écrire contre la révolution, mais simplement de défendre l'idée de l'union.<sup>331</sup>

\*

La pensée fondamentale de la comédie en trois actes *Országgyűlési beszéd* (Discours au parlement) est aussi l'union. Cependant il ne s'agit plus ici de l'union des partis politiques, mais bien de celle des classes sociales. Cette tendance de la pièce est fondée sur l'idée libérale que l'homme qui s'est fait un nom par son génie est bien supérieur à celui qui n'a d'autre mérite que sa naissance.

Cette thèse n'a qu'un seul adversaire prononcé dans toute la comédie: la vieille fille Aurore qui est aussi le seul personnage comique de la pièce. Cette circonstance indique clairement l'intention de l'auteur. Aurore est seule à ignorer la valeur du mérite personnel. Elle ne peut point comprendre son frère qui, dans le choix du futur mari de sa fille, prend en considération autre chose que le nom,

<sup>331</sup> Sürgöny, 9 mars 1861.

la beauté et la fortune. Elle ramène dédaigneusement cette conception aux idées de ROUSSEAU et de VOLNEY.

Le symbole de la fusion sociale, de la fraternité, y est le mariage des représentants des deux classes, — comme il arrive souvent aussi chez George SAND.

Julie Apraxin fixe comme époque de l'action l'an 1861 qui fut le temps d'un nouvel essor de la vie parlementaire à Pest. Cette situation politique sert de fond historique aux événements fictifs de la comédie.

Dès le commencement de la pièce, le baron Zalári se prépare avec un grand zèle à la séance du lendemain au Parlement, où il a l'intention de défendre les droits du peuple. Il attend beaucoup de ce discours, et l'auteur est cause que nous restons dans l'incertitude: est-ce surtout la vanité personnelle qui le pousse à se procurer la popularité tant désirée ou bien un véritable attachement à une cause sublime? En tout cas le baron s'enfonce très sérieusement dans la préparation de son discours. Il refuse même de s'occuper de la question du mariage de sa propre fille avec le jeune comte Béla Kenderesi qui devrait avoir lieu à la suite d'un accord familial. Les spectateurs apprennent bientôt que, bien qu'ils soient de bons amis, les coeurs des jeunes sont engagés autre part. Ilona aime Ormi, poète fêté et député d'avenir. Béla, de sa part, est sérieusement épris de la soeur de ce poète, elle-même peintre de grand talent. . .

Après maintes complications, à la suite d'une ruse de Béla, le lendemain le baron Zalári — qui n'est pas arrivé à achever la composition de son discours — prononce au parlement celui d'Ormi. Il a un grand succès, il remporte la victoire pour le parti démocratique dont il sera élu le chef. Par reconnaissance il est prêt à accorder sa fille au jeune homme dont d'ailleurs le génie lui en a toujours imposé. La pièce finit par le souhait du baron libéral que cette union soit la première pierre de l'édifice de la fraternité. Souhait par lequel se terminent déjà les *Honfoglalók*,

de même que la tragédie de Maurice JÓKAI, *Dózsa György*, qui a pour héros le chef de l'insurrection des paysans contre la noblesse en 1514.

Quant aux détails de l'action, la pièce *Országgyűlési beszéd* se rapproche en plusieurs points de la comédie *Hűség hűtlenségből* (Fidélité par infidélité) de Louis KÖVÉR, représentée pour la première fois en 1856. Dans cette comédie de même que dans celle de notre auteur, la jeune fille noble refuse tous ses prétendants par amour pour un poète dont elle goûte beaucoup les vers. Elle se montre aussi sur la scène avec le livre de son poète, de même qu'Ilona dans *Országgyűlési beszéd*. L'entourage de la jeune fille se compose dans les deux comédies du père et d'une femme déjà âgée. Ces deux personnes — comme les autres — débattent longuement la question de la noblesse et c'est surtout la tante de l'héroïne qui ne se laisse point détourner de ses prétentions aristocratiques, ce qui est d'autant plus comique dans le cas de madame Nadelberg dans la comédie de Louis KÖVÉR, qu'elle-même n'est point noble. Mais elle voudrait l'être, et c'est justement la raison de ses efforts pour se faire épouser par son beau-frère, nouveau gentilhomme. — Aurora, soeur du baron Zalári, se rend ridicule plutôt par ses airs épris envers le comte Kenderesi, déjà âgé. Par cela cette figure rejoint toute une série de prédécesseurs dans les comédies hongroises où depuis Charles KISFALUDY la vieille fille sentimentale et ridicule a été un des personnages les plus populaires. Mais, tandis que dans *Csalódások* (Déceptions) de Charles KISFALUDY, dans *Liliomfi* d'Edouard SZIGLIGETI, dans la comédie *A fátyol titkai* (les Secrets du Voile) de Michel VÖRÖSMARTY, le désir des vieilles filles de plaire et de se marier est traité sans indulgence, le bon coeur de Julie Apraxin accorde à la vieille fille l'amour de son comte qui, à l'heure de l'éveil de leurs sentiments mutuels, n'avait pu exaucer ses vœux, car il était déjà marié.

Néanmoins elle l'expose à bien des situations comi-

ques. Et, à part ces quelques scènes, il n'y a presque rien de comique dans cette pièce qui est trop sérieuse pour être une comédie, mais qui ne l'est pas assez pour passer pour un drame.

Aussi la pièce ne remporta guère de succès<sup>332</sup> à sa représentation au Théâtre National à Pest, le 7 avril 1862, et cela probablement surtout à cause du manque de vérité dans l'action et dans la peinture des caractères.

Quant à la langue, une critique de journal<sup>333</sup> observe très justement qu'elle ne convient pas à une comédie. Nulle trace de plaisanterie, de ton satirique, mais toujours et partout le pathos du patriotisme, de la supériorité de l'intelligence et de l'origine divine du génie.

Une fois de plus, ce furent seulement les intentions de la pièce que les contemporains purent trouver louables.

\*

Tandis que la première composition de la tragédie *A honfoglalók* et que la comédie *Országgyűlési beszéd* ont été conservées en manuscrit à la bibliothèque du Théâtre National à Budapest, les autres pièces dramatiques de la comtesse Apraxin semblent ne pas être parvenues à la postérité. C'est peut-être une perte fort regrettable au point de vue du philologue. Pourtant les critiques contemporaines nous donnent le droit de supposer que ce ne fut point une grande perte pour les belles-lettres.

Quant à sa comédie en un acte, représentée au Théâtre de Bude, *Fogság és szerelem* (Prison et Amour), d'après les critiques contemporaines l'intrigue en était confuse et obscure.<sup>334</sup> On a dit de cette pièce qu'elle fut composée dans un accès de mauvaise humeur de l'auteur, d'ailleurs toujours pleine d'esprit.<sup>335</sup> Cette comédie, déclarée

<sup>332</sup> Cf. les critiques dans: Gombostű, 12 avr. 1862; Vasárnapi Ujság, 13 avr. 1862; Az Ország Tükre, 15 avr. 1862.

<sup>333</sup> Gombostű, 12 avr. 1862.

<sup>334</sup> Sürgöny, 29 juin 1862.

<sup>335</sup> Családi Kör, 29 juin 1862.

ennuyeuse,<sup>336</sup> aurait été rendue encore plus incompréhensible par l'ignorance où les acteurs étaient de leurs rôles.<sup>337</sup>

Par l'intermédiaire de la gazette de théâtre de Pest et Bude nous est parvenu l'affiche du drame en quatre actes *Önvád térit* (le Remords qui convertit).<sup>338</sup> D'après la liste des personnages il y est question de la famille d'un comte (avec une fillette de six ans) et d'un ménage de bourgeois.

Vu le manque complet de données nous ne nous sentons point tentée de reconstituer ce drame. Cependant, considéré le titre de la pièce et la tendance favorite de l'auteur à cette époque, nous nous permettons d'avancer l'opinion que Julie Apraxin y traitait ce thème pas absolument neuf dans la littérature hongroise, d'un membre de la classe noble commettant un crime contre des personnes sans naissance, ce qui par la suite a des conséquences dramatiques pour les deux familles. — Pourtant, comme nous l'avons indiqué, rien ne fournit un appui positif à cette supposition.

Les autres personnages qui semblent avoir eu un rôle de quelque importance, sont quelques aristocrates hongrois et un médecin anglais.

L'action est située en divers lieux, comme c'était aussi le cas dans les deux premières pièces. La scène passe de Pest au bord du lac de Côme et de là au château du comte en Hongrie.

Mais, tandis que les deux premières pièces ne supposaient que la durée de quelques jours, dans *Önvád térit* l'auteur indique un intervalle de six mois entre le deuxième et le troisième actes, et un de plusieurs mois entre le troisième et le quatrième. Il semble probable que tout un roman fût représenté dans ce drame.

Quoique la première représentation fût au profit du

<sup>336</sup> Vasárnapi Ujság, 29 juin 1862.

<sup>337</sup> Nefelejts, 29 juin 1862; Sürgöny 29 juin 1862.

<sup>338</sup> Színházi Látcsó, 23 avril 1863.

Théâtre de Bude, sans subvention,<sup>338</sup> la pièce fut jouée devant un public peu nombreux,<sup>339</sup> et subit un échec complet.<sup>340</sup>

*Korru, a cigány, vagy a halászlány* (Korru le bohémien, ou la pêcheuse) devait être un drame puisé dans la vie du peuple. Son premier personnage, le bohémien, était depuis bien longtemps une figure des pièces populaires hongroises.<sup>341</sup> Personnage comique et épisodique jusqu'au *Cigány* (le Bohémien) d'Edouard SZIGLIGETI, véritable fondateur du genre populaire au théâtre hongrois, ce bohémien devient chez lui un sentimental, personnage sérieux. Il est probable que dans la pièce de Julie Apraxin il se montrait aussi dans ce nouveau rôle. — Dès le mois d'avril 1863, on se prépara au théâtre de Bude à la représentation de cette pièce.<sup>342</sup> Le départ de la comtesse pour Paris survenant entre-temps, le drame ne fut jamais joué.

La seule pièce de théâtre de la comtesse représentée en langue française fut *le Rêve d'une artiste*, comédie en un acte, jouée sur la scène du Théâtre des jeunes artistes à Paris. Cette représentation ne fut mémorable que par le scandale causé par un défaut de toilette du jeune amoureux, et qui obligea l'auteur à faire baisser le rideau.<sup>343</sup>

Un article de journal soupçonna la comtesse Apraxin de n'avoir continué sa carrière littéraire de romancière par la composition de drames que pour pouvoir recevoir plus directement les lauriers du public.<sup>344</sup> S'il en fut ainsi, l'auteur n'eut pas d'abord de désillusions: au commence-

<sup>338</sup> Színházi Látcsó, 22 avr. 1863.

<sup>339</sup> Az Ország Tükre, 1<sup>er</sup> mai, 1863.

<sup>340</sup> Hölgyfutár, 28 avr. 1863.

<sup>341</sup> Cf. Jules Fleischmann, *A cigány a magyar irodalomban*. Budapest 1912.

<sup>342</sup> Színházi Látcsó, 13 avr. 1863.

<sup>343</sup> Fővárosi Lapok, 31 mars, 1864; Wiener Abendpost, 31 mars, 1864; Sürgöny, 1<sup>er</sup> avr. 1864; Hölgyfutár, 2 avr. 1864; Fremden-Blatt, 3 avr. 1864; Neue Freie Presse, 5 mai, 1866.

<sup>344</sup> Bulyovszky, Gyula: Budai Julia. (Nefejejs, 8 févr. 1863.)

ment le public ne fut point avare d'applaudissements, quoique destinés moins aux mérites de l'auteur dramatique qu'à la grande dame qui ne tenait pas à déshonneur de composer des drames de langue et à sujet hongrois dans une époque où il était rare qu'une grande dame de naissance hongroise parlât la langue de sa patrie...

Cependant la gloire ne fut pas de longue durée. Les *Honfoglalók* ne furent représentés que trois fois, la troisième fois comme représentation gratuite pour le peuple. Quant à *Fogság és szerelem*, on le joua deux fois, de même que *Önvád térít*. Après l'unique représentation de *Országgyűlési beszéd*, la comtesse ne fut appelée par le public que par „une curiosité polie“.<sup>345</sup>

Ces détails indiquent assez clairement que, suivant le cours naturel des choses, la bonne volonté et d'autres mérites étrangers à la littérature ne purent assurer un succès durable à Julie Apraxin dans le genre dramatique.

#### 4. *Julie Apraxin publiciste. — Le premier journal hongrois de Bude.*

La signature de la comtesse Julie Batthyány-Apraxin a quelquefois figuré dans des journaux, sous des articles et surtout sous des lettres ouvertes. Pourtant nous n'aurions pas à nous occuper d'elle particulièrement comme journaliste, si elle ne s'était pas fait connaître comme propriétaire et éditeur de l'hebdomadaire Budai Lapok (Feuilles de Bude).

En majeure partie, ses articles parus dans les périodiques étaient d'un caractère non seulement occasionnel, mais même tout à fait personnel. Il ne faut faire exception que pour un seul article. Ce fut un petit essai sur la nécessité de l'union des classes sociales, où Julie Apraxin exposait un de ses plus chers désirs, celui de la collaboration de l'aristocratie de naissance et de celle de l'intelligen-

<sup>345</sup> Cf. Vasárnapi Ujság, 13 avr. 1862.

ce.<sup>346</sup> Excepté en ce cas, la comtesse n'affronta les lecteurs des journaux que pour dissiper quelque malentendu. Ainsi elle prit une fois la plume dans le but d'expliquer clairement l'intention de sa tragédie *Honfoglalók*,<sup>347</sup> une autre fois pour démentir le bruit qu'elle avait accepté une grosse somme de sa famille contre la promesse de ne plus retourner en Hongrie.<sup>348</sup> A maintes reprises la comtesse jugea nécessaire d'exposer au public à quel point il lui était difficile de délaisser la Hongrie pour des études dramatiques à Paris, et qu'elle n'aurait pu souffrir cet éloignement si elle n'avait pas jugé ce voyage utile, justement, à la chère patrie.<sup>349</sup> — Dans une déclaration envoyée de Paris, la comtesse exposait ses arguments, — tantôt objectifs, tantôt subjectifs — contre les calomnies dont on souillait dans la capitale hongroise, même publiquement, le directeur MOLNÁR pour n'avoir pas rendu honnêtement compte des recettes de la tournée en province avec la comtesse.<sup>350</sup> A propos du célèbre procès contre sa mère, la comtesse Julie Apraxin eut recours encore une fois à l'opinion publique. Cette fois elle se servit des journaux de langue allemande pour condamner devant tout le monde la conduite de la comtesse ESTERHÁZY envers elle.<sup>351</sup>

\*

Ce fut au commencement de l'année 1863 que la comtesse Apraxin devint elle-même éditeur de journal. Au début de janvier elle acheta le droit de propriété du périodique littéraire *Szép művészeti Csarnok* (la Galerie des

<sup>346</sup> Gróf Batthyány Julia: Gondolattörődék az Egyesülésről. (Gombostü, 1<sup>er</sup> et 4 janv. 1862.)

<sup>347</sup> Sürögöny, 9 mars, 1861.

<sup>348</sup> Lettre au rédacteur en chef du journal *Hölgyfutár*; Paris 29 nov. 1863. (*Hölgyfutár* 8 déc. 1863.)

<sup>349</sup> *Ibid.* et *A Hon*, 5 avr. 1863.

<sup>350</sup> Déclaration datée de Paris, le 8 juin 1863. Cf. *A Hon*, 19 juin 1863.

<sup>351</sup> Cf. l'article Mutter und Tochter, *Neue Freie Presse*, 23 nov. 1869.

Beaux-Arts) et commença à le publier le 25 janvier sous le nouveau titre de *Budai Lapok*.<sup>352</sup> Quittant Pest qu'elle avait habité jusqu'alors,<sup>353</sup> pour aller loger sur l'autre rive du Danube, à Bude,<sup>354</sup> collaborateur en chef, propriétaire et éditeur,<sup>355</sup> elle installa dans une partie de son propre appartement la rédaction du journal, et fit placer l'enseigne sur la façade de la maison.<sup>356</sup>

L'autorité compétente ne lui avait pas permis la rédaction personnelle, donnant pour raison qu'elle ne parlait ni n'écrivait parfaitement la langue hongroise.<sup>357</sup> C'était donc l'ancien propriétaire du journal, le baron Coloman JÓSIKA qui resta rédacteur responsable de l'hebdomadaire, lequel parut chaque dimanche sur une feuille imprimée in-quarto chez l'imprimeur hongrois Martin BAGÓ à Bude.<sup>358</sup>

Sur les deux premiers numéros la propriétaire figurait sous le nom de JULIA BATTHYÁNYI.<sup>359</sup> Mais à partir du numéro 3 (8 févr.) nous lisons au lieu de ce nom celui de JULIA BUDAI-APRAXIN — conséquence de la renonciation au nom de son mari avant son apparition sur la scène. Originellement elle avait voulu figurer sur son journal comme JULIA B. APRAXIN. Cependant, pour éviter l'apparence que ce *B.* désignât Batthyány, la direction de la police la contraignit de mettre sur le journal, en entier, son nom de théâtre BUDAI. On trouva pourtant juste la demande formulée par elle de mettre devant son nom le titre de comtesse, puisqu'elle le portait de naissance.<sup>360</sup>

<sup>352</sup> Archives de l'État hongrois: Kancellária 118/eln. 1863.

<sup>353</sup> 3, rue Dorottya. Cf. Archives de l'État hongrois; cote: Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

<sup>354</sup> Viziváros, Fő utca 59. Cf. *ibid.*

<sup>355</sup> Voir sur la première feuille du journal *Budai Lapok*.

<sup>356</sup> Molnár, Világostól Világosig; p. 341.

<sup>357</sup> Archives de l'État hongr. Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

<sup>358</sup> Viziváros, Ponty u. (Wasserstadt, Karpfengasse) 138. Cf. *ibid.*

<sup>359</sup> L'orthographe officielle fut: Batthyány.

<sup>360</sup> Archives de l'État hongr. Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

Toutefois, — signe des temps et des sentiments démocratiques de Julie Apraxin — nous ne le voyons pas sur le journal, non plus que le titre de baron du rédacteur.

Le *Budai Lapok* est surtout remarquable par le fait qu'il fut le premier périodique qui ait paru en langue hongroise à Bude.<sup>361</sup> En exergue il portait la devise patriotique „Él magyar, áll Buda még“:<sup>362</sup> Tant qu'il y aura des Hongrois, Bude existera, comme pour indiquer le principal but du journal qui était d'aider à la magyarisation — de langue comme de sentiment — de la ville de Bude.<sup>363</sup> A ce dessein, d'ailleurs, s'en ajoutait un deuxième, plus palpable, celui de secourir un des principaux organes de cette tendance: le théâtre de Bude auquel était destinée la moitié des revenus nets.<sup>364</sup> En outre, les rédacteurs se proposèrent comme but général le haut dessein de contribuer par leurs efforts aux progrès de la civilisation nationale et des beaux-arts en Hongrie.<sup>365</sup>

Le périodique ne s'occupait point de questions politiques, ce qui était fort sage et assez pratique, vu les sentiments de la comtesse envers le gouvernement absolu. A propos de la demande d'autorisation gouvernementale et en demandant sa bienveillance au comte Maurice PÁLFFY, gouverneur-lieutenant de l'empereur en Hongrie, la comtesse insista bien sur le fait qu'avec sa nouvelle entreprise elle n'avait aucune intention politique. Voici le texte de cette lettre, rédigée en français, qui est conservée parmi les actes du journal *Budai Lapok* dans les Archives de l'Etat hongrois:

<sup>361</sup> Cf. Appel aux abonnés; *Budai Lapok*, 25 janv. 1863.

<sup>362</sup> „Le magyar vit et Bude est debout encor“ (sic!), selon la traduction en prose française de la poésie Mohács (Ô champ de deuil) de Charles Kisfaludy. Poésies classiques hongroises de Charles d'Ejury III. 1906. Pozsony, pp. 79—81. (Bibliothèque du Musée National à Budapest; cote: P. o. hung. 574. b.) — Cf. Gulyás, Magyar szépirodalom idegen nyelven. Budapest 1915 p. 204.

<sup>363</sup> Cf. Appel aux abonnés, *Budai Lapok*, 25 janv. 1863.

<sup>364</sup> Ibid.

<sup>365</sup> Ibid.

Cher Comte,

Ayant acheté le droit de rédaction du baron Jósika Kálmán et voulant faire paraître cette neuve [?] feuille littéraire à Bude sous le nom „Budai Lapok“, je viens vous prier monsieur de vouloir bien prendre cette feuille sous les ailes de votre plus haute protection.

Ce n'est pas un journal politique mais tout entièrement voué à la littérature et aux beaux-arts.

Comptant sur votre amabilité ordinaire, je vous prie monsieur de vouloir bien agréer l'expression de ma plus haute estime.

Batthyányi Julia.<sup>366</sup>

Le nouvel hebdomadaire dont l'existence ne dépasse pas la durée restreinte de cinq mois,<sup>367</sup> augmenta d'une unité le nombre des périodiques littéraires de Hongrie qui, destinés surtout aux femmes, donnèrent avec chaque numéro un supplément de mode et un modèle de découpe.<sup>368</sup> Pourtant, dans le numéro 9, l'éditrice zélée déclara que désormais les suppléments seraient remplacés par des articles et sérieux et amusants, bien choisis dans le noble dessein d'élever le niveau du journalisme, abaissé jusqu'aux découpures et aux patrons.<sup>369</sup>

En effet, on put trouver dans cet hebdomadaire littéraire — le meilleur marché<sup>370</sup> de la capitale — quelques articles sérieux: assez souvent des critiques d'art et de littérature, et quelquefois même des essais esthétiques. Mais, naturellement, la plus grande partie des lectures servait exclusivement de distraction. Les lecteurs reçurent nombre de romans en feuilletons, de pièces de théâtre, de

<sup>366</sup> Archives de l'Etat hongrois: Helytartótanács 370 et 732/eln. 1863.

<sup>367</sup> Le numéro 23, le dernier, parut le 28 juin 1863.

<sup>368</sup> Cf. Appel aux abonnés: Budai Lapok, 22 mars 1863. — Les suppléments manquent complètement dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Musée National à Budapest (cote: Hirlap 4075).

<sup>369</sup> Ibid.

<sup>370</sup> 8 florins par an. Ibid.

récits, de nouveautés sous forme de lettres de Paris, de Vienne et de différentes villes de province de Hongrie. Il y eut souvent des comptes rendus, même d'événements extravagants, sans indication exacte de lieu, destinés à étonner le lecteur. Un trait caractéristique du journal, qui le distinguait même de son prédécesseur, le *Szépművészeti Csarnok*, fut qu'il publia un nombre assez considérable de traductions d'ouvrages français. Nous y trouvons même un échantillon de la traduction de la *Légende des siècles* de Victor HUGO.<sup>371</sup> Dans les 23 numéros du journal ne parurent pas moins de quatre romans, courts il est vrai, empruntés à la littérature française,<sup>372</sup> deux d'entre eux d'Henri RIVIÈRE, pris dans la Revue des deux Mondes.<sup>373</sup>

Quant aux collaborateurs, ils se recrutaient parmi les hommes de lettres d'opposition libérale. Une partie d'entre eux avaient pris part à la guerre d'Indépendance comme, à treize ans, le rédacteur Coloman JÓSIKA de Branyicska. Et aucun ne cessait d'espérer l'arrivée de leur temps, celui de la liberté constitutionnelle, — ce qui d'ailleurs peut se dire généralement de la totalité des écrivains hongrois de l'époque. Les rédacteurs ayant promis aux abonnés des ouvrages des meilleurs auteurs,<sup>374</sup> on trouve parmi les collaborateurs du journal plusieurs écrivains qui, au moins de leur temps, furent vraiment estimés.

Citons d'abord l'auteur dramatique Louis DOBSA dont une tragédie nationale historique<sup>375</sup> sur le premier roi hongrois usurpait le titre de la meilleure tragédie hon-

<sup>371</sup> Traduction de Charles Szász: Budai Lapok n° 4.

<sup>372</sup> Pierre ezredes, traduction de Paul Tarnai; n°s 2, 3, 4, 5, 6, — Henri Rivière: Doktor Roger második élete, trad. par -h -r; n°s 8, 9, 10. — Minerva gróf, trad. par Charles Bodor; n°s 11, 12. — Monvert Hercule Marquis, d'après Achard, trad. par T. H.

<sup>373</sup> Le colonel Pierre; 1<sup>er</sup> déc. 1862. — La seconde Vie du docteur Roger; 1<sup>er</sup> févr. 1863.

<sup>374</sup> Appel aux abonnés; Budai Lapok, 1<sup>er</sup> n°.

<sup>375</sup> I. István.

groise dans l'opinion publique de l'époque. C'est le même DOBSA qui, comme président du comité hongrois à Paris, salua la République française en 1848. Les Budai Lapok publièrent en feuilleton sa comédie *Vigjátéktárgy* (Sujet de comédie), couronnée en 1861 par un prix littéraire. L'auteur rétablit dans ses droits la noblesse du coeur et de l'intelligence, opposée aux avantages de la fortune et de la naissance. Le journal donna aussi un échantillon de sa tragédie *Attila* dont nous savons que la comtesse Apraxin l'emporta à Paris, traduite en français par Jeanne WOHL, et la confia aux soins du critique Jules JANIN,<sup>376</sup> sans jamais atteindre l'effet attendu.

Parmi les collaborateurs,<sup>377</sup> assez nombreux, relevons encore le personnage intéressant du publiciste BOLNAI, originairement comte Nicolas BETHLEN qui fut le premier aristocrate à faire du théâtre sa profession, où il montra d'ailleurs du talent.

Lui aussi fut du nombre des protecteurs du Théâtre hongrois de Bude, de même qu'un autre collaborateur, Paul TARNAY. Celui-ci, de son vrai nom Paul MADARASSY, alors secrétaire-lieutenant d'Etat, plus tard conseiller intime, traducteur de divers ouvrages étrangers, fut lui-même auteur dramatique „d'un grand mérite“, pour parler dans les termes exagérés de Julie Apraxin.<sup>378</sup>

Il nous reste encore à mentionner le plus grand nom, celui du grand élégiaque de l'époque de l'absolutisme, Michel TOMPA qui figure avec deux chansons populaires dans le journal.<sup>379</sup>

Il est assez singulier que la comtesse Apraxin ne figure par aucun article dans son propre journal. Cependant ce fait n'est pas incompréhensible, si l'on prend en

<sup>376</sup> Journal des Débats, 16 nov. 1863.

<sup>377</sup> Zilahy (Károly), Bulcsu (Károly), Dalmady (Gyözö), Bényei (Gábor), Asbóth (János) et d'autres.

<sup>378</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 7.

<sup>379</sup> Budai Lapok, n° 2.

considération la vie de Julie Apraxin qui à cette époque se vouait en même temps à la vie d'actrice. Ce fut aussi à cause de ses études dramatiques à Paris qu'elle interrompit au mois de juin, absente déjà, la publication du journal qui d'ailleurs, loin de rapporter, fut plutôt une charge pécuniaire pour la généreuse comtesse.<sup>380</sup>

\*

Pour en finir avec l'activité de journaliste de Julie Apraxin, nous devons encore mentionner les *Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise*.<sup>381</sup> Cette brochure, qui avait la prétention d'être considérée comme un fragment des Mémoires de la comtesse, se rattache par son but, sa conception et son style aux articles de journal de la comtesse. En des termes souvent pathétiques, elle y expose les raisons qui la décidèrent à se vouer à la carrière d'actrice, et décrit les difficultés intérieures et les obstacles extérieurs qu'elle eut à vaincre avant sa première apparition sur la scène. C'est une accusation contre l'aristocratie imbue de préjugés, en même temps que l'apothéose de l'amour pour la patrie hongroise de l'auteur elle-même.

En rédigeant ces pages à Paris, la comtesse Apraxin se permit quelques réflexions contre le gouvernement autrichien. Aussi la Direction de la police de Pest-Buda se montra-t-elle disposée à déférer la brochure au procureur général en vue d'interdiction. Cependant, ayant jugé l'ouvrage insignifiant et d'une valeur restreinte, on le laissa passer.<sup>382</sup>

<sup>380</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 342.

<sup>381</sup> Paris Dentu 1863, 31 p.

<sup>382</sup> Archives de l'Etat hongrois: Kancellária 1150 et 1252/el. n. 1863.

### III. Sa carrière d'actrice.

En montant le 3 février 1863 sur la scène du Théâtre hongrois de Bude, la comtesse Julie Apraxin-Batthyány fut la première grande dame de Hongrie à jouer en public sur le théâtre.

Dans sa biographie nous avons déjà dit comment, afin de pouvoir seulement paraître en public, et encore sous son pseudonyme de BUDAI Julia,<sup>383</sup> elle avait dû surmonter les obstacles dressés par un gouvernement plein de prévenances pour l'aristocratie sur laquelle il s'appuyait. De même nous avons essayé de refléter l'enthousiasme avec lequel elle fut accueillie pour avoir eu le courage de montrer son dédain des préjugés aristocratiques.

Mais tous ces événements extérieurs avaient été précédés de combats intérieurs dans l'âme énergique de la comtesse...

Après son divorce et en raison de sa manière de vivre après cet événement, la comtesse se vit délaissée par toute la société qui avait été jusqu'alors son milieu habituel. Elle dut aussi sentir que l'opinion publique la descendait du piédestal où l'avait hissée une sincère popularité. Ayant visiblement besoin d'être admirée, elle pensa être dédommée de tout ce qu'elle avait perdu par la gloire des planches.<sup>384</sup>

Le pas pourtant dut lui paraître difficile à franchir.

<sup>383</sup> Plus tard, elle figura sur les affiches le plus souvent comme B. Apraxin Julia (Szinházi Látcső 6, 9 et 15 avril 1863) ou bien Budai Apraxin Julia (Szinházi Látcső 10 avril 1863).

<sup>384</sup> Lettre publique de Julie Apraxin („Mutter und Tochter“), Neue Freie Presse, 23 nov. 1869.

Elle se rendait compte qu'il lui rendrait définitivement impossible le retour à sa vie antérieure, et nuirait à sa réputation. Elle voulut au moins se prémunir contre cette deuxième conséquence, la plus fâcheuse. Elle s'efforça donc de persuader tout le monde que c'était un ardent patriotisme qui lui avait inspiré sa résolution de devenir actrice. Dans sa brochure: *Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la Tragédienne hongroise*, Julie Apraxin devait exposer le plus amplement ce thème. D'ailleurs elle avait rédigé cet ouvrage exprès dans cette intention. Elle écrivait dès le début:

On pardonne à une femme tous les genres de dévouement, à l'exception de celui dont j'ai donné l'exemple; mais lorsqu'on reconnaîtra que les sacrifices que je me suis imposés avaient pour objet la nationalité hongroise, qui meurt étouffée par un despotisme aveugle, on me pardonnera certainement, et c'est dans cet espoir que j'ai pris la plume.<sup>385</sup>

Elle y a décrit toutes les étapes de la longue lutte intérieure qui précéda la résolution définitive. Le premier motif qui lui donna l'idée de servir la patrie en montant sur la scène, fut que le Théâtre hongrois de Bude allait être obligé de fermer ses portes. Craignant la disparition prochaine de cette oeuvre nationale, la comtesse considéra comme un devoir de faire en sa faveur un sacrifice plus efficace que celui de ses diamants. Elle eut pourtant peur en découvrant la perspective qui allait s'ouvrir devant elle, si elle consentait à paraître en public comme servante de Melpomène. Que de haines, que de malédictions elle allait s'attirer! Elle a dramatiquement dépeint les tourments de ses premières incertitudes:

Je ne parlai de mon projet à personne; seule, mon âme méditait sur cette grande entreprise! ..... Je passai ainsi bien des nuits sans fermer l'œil, en proie à toutes les douleurs, indécise et résolue, abîmée dans

<sup>385</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 6.

les plus profondes réflexions dont je sortais quelquefois plus forte, le plus souvent plus faible, plus indécise encore! Quand, environnée de silence et d'obscurité, je me demandais en frissonnant: Auras-tu le courage de faire cela? Une voix intérieure répondait: Oui; mais une autre voix m'envoyait au coeur un non déchirant!<sup>386</sup>

La pensée lui était amère d'irriter contre elle ses meilleurs amis, les plus dévoués, rendus impitoyables par leurs préjugés. Pourtant elle sentait que le patriotisme pourrait lui prêter le courage nécessaire. Mais ce n'était pas assez: „Maintenant restait le combat le plus difficile à livrer, celui qui allait rompre les fibres les plus sensibles de mon coeur, de mon âme!“<sup>387</sup> A savoir: l'idée de la famille. Bien que, depuis quelque temps déjà, elle vécût entièrement séparée des siens, la pensée qu'en exécutant son projet, elle allait rompre jusqu'à la possibilité d'une réconciliation entre eux et elle, la réduisait presque au désespoir. Elle se demanda si la patrie avait aussi le droit d'exiger ce sacrifice-là. Et ce fut encore la patrie qui l'emporta: „La patrie! ... Ce mot exalta mon courage, fortifia mes résolutions et les rendit inébranlables“.<sup>388</sup> Après quatre mois de combats secrets il n'y aurait plus eu que Dieu pour l'empêcher de suivre la route qu'elle s'était tracée. Mais, loin de rencontrer cet obstacle tout-puissant, il lui semblait entendre sa voix redoutable l'exhorter à accomplir un devoir sacré et l'assurer de sa protection dans ses combats, parfois douloureux, pour la patrie hongroise. Rien désormais n'aurait pu l'empêcher d'accomplir sa tâche jusqu'au bout. — Elle s'est rendue à Paris afin de perfectionner ses talents dramatiques, et ne visait point à une vaine gloire personnelle, mais à pouvoir utiliser plus tard son savoir dans l'intérêt de la patrie.

A la fin de la brochure, la comtesse a encore expli-

<sup>386</sup> Ibid. pp. 9—10.

<sup>387</sup> Ibid. p. 11.

<sup>388</sup> Ibid. p. 12.

qué quel service elle pensait rendre à la Hongrie. Elle voulait „lui ouvrir la voie des progrès dramatiques à la suite desquels marchent les autres progrès.<sup>389</sup> Dans ce fragment de Mémoires elle a soutenu cette thèse par l'exemple de MOLIÈRE, RACINE, CORNEILLE et d'autres qui, selon son jugement, „ont puissamment contribué aux recherches historiques dont ils ont inspiré le goût, et ont plus fait pour adoucir et corriger les moeurs que les législateurs eux-mêmes.<sup>390</sup>

La comtesse Apraxin s'est prononcée dans le même sens dans quelques articles de journaux. Elle y assurait au public hongrois qu'elle avait quitté sa patrie chérie dans le seul but de la servir à son retour par le nouveau développement de ses talents. Car, non sans raison; elle jugeait l'art dramatique éminemment propre à augmenter et raffiner le goût et le sens artistique de toute une nation.<sup>391</sup>

Il est évident qu'aucun patriotisme n'aurait fait une actrice de Julie Apraxin, si elle n'avait pas eu une forte inclination pour la scène. Nulle part pourtant elle n'a avoué cette passion. Tout au plus en a-t-elle parlé comme de la vocation que, parmi toutes les vocations utiles à l'humanité, Dieu lui avait prescrite.<sup>392</sup>

Pour nous faire pourtant une idée de ses sentiments pour le théâtre et la vie d'actrice, nous devons consulter le *Journal d'Ilma Szerényi* — qui peut être considéré comme l'oeuvre la plus personnelle de l'auteur. Les rapports que l'héroïne de ce roman entretient avec la scène sont la reproduction des expériences personnelles de l'auteur à l'époque de la composition du roman. A ce moment elle était encore la femme du comte Arthur BATTYHÁNY, et ne pouvait donc pas penser à paraître sur la scène. Dans le roman, Ilma parle à son fiancé de son projet de théâtre, „mais naturellement il ne peut consentir à voir la com-

<sup>389</sup> Ibid. p. 30.

<sup>390</sup> Ibid. p. 31.

<sup>391</sup> Cf. A Hon, 5 avril 1863; Hölgyfutár, 8 décembre 1863.

<sup>392</sup> A Hon, 5 avril 1863.

tesse Széphalmy monter sur les planches<sup>393</sup> Et, tout comme l'auteur, Ilma — au commencement du roman — n'avait encore pris part qu'à des représentations d'amateurs en français, mais elle pensa à s'essayer en hongrois: „Je n'ai encore joué qu'en français, mais je ne doute pas que je ne réussisse aussi dans la langue de notre pays“<sup>394</sup>

En considérant ces circonstances, on se sent autorisé à prendre les propos d'Ilma — passionnée de théâtre — pour l'écho, encore amplifié peut-être, des sentiments de l'auteur. C'était la comtesse Batthyány-Apraxin elle-même qui aspirait à l'activité vivante de la scène quand elle faisait écrire à Ilma dans son journal: „La vie d'artiste est la seule qui puisse me convenir; mon imagination ardente ne peut trouver de satisfaction que dans cette fièvre continuelle, causée par le travail, par l'ambition et enfin par le triomphe. Oh! oui, sans aucun doute je deviendrai actrice“<sup>395</sup>

Selon un passage du *Journal d'Ilma* qui nous semble refléter exactement l'opinion de notre auteur, celle-ci n'aurait pas craint les fatigues de la scène où elle aurait même pu trouver une justification:

Je comprends que l'artiste consommé doit ne plus pouvoir exister loin de ces triomphes bruyants qui font mouvoir tous les ressorts de notre âme. Cette vie me conviendrait, cette fièvre continuelle parle à mon imagination. A peine a-t-on réussi dans un rôle qu'il faut déjà songer à ce que le succès du prochain surpasse celui-là. On n'a pas un instant de repos, on jouit à peine de son triomphe du moment, car il faut songer à perpétuer ce triomphe; mais qu'importe: on vit, on crée, on est quelque chose par soi-même.<sup>396</sup>

On ne peut douter que Julie Apraxin n'ait eu autant de confiance dans ses talents d'actrice que son héroïne: „Mon art dramatique n'est pas une simple fiction“<sup>397</sup>

<sup>393</sup> Le Journal d'Ilma, pp. 77—78.

<sup>394</sup> Ibid. p. 29.

<sup>395</sup> Ibid. pp. 29—30.

<sup>396</sup> Ibid. p. 103.

<sup>397</sup> Ibid. p. 88.

La passion théâtrale d'Ilma était alimentée par le souvenir de ses succès au pensionnat, où le public l'avait gâtée.<sup>398</sup> De même la comtesse Apraxin allait chercher des souvenirs encourageants jusque dans son enfance.

Nous savons par hasard que ses parents aimaient les représentations d'amateurs, d'ailleurs héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle pour les aristocrates de Vienne.<sup>399</sup> Le comte Joseph ESTERHÁZY a noté dans son *Journal* une représentation chez l'ambassadeur de Russie, à laquelle prirent aussi part le comte APRAXIN et sa femme.<sup>400</sup>

Le même document nous fournit la preuve que la petite comtesse Julie joua dès six ans dans une comédie, en l'honneur de la fête de son futur beau-père. Il est vrai que ce ne fut que devant un public très restreint, formé par sa mère et le comte ESTERHÁZY.<sup>401</sup> — A dix ans, elle aurait joué, à Vienne, dans la famille HUNYADY, le premier rôle dans une comédie de sa plume: *Henri IV et son gouverneur*.<sup>402</sup>

Il est fort probable et même sûr qu'étant jeune femme elle prit part à plusieurs représentations de nobles amateurs. Nous n'en connaissons les circonstances que dans un seul cas. Dans l'hiver de 1857, une société de la plus haute aristocratie de Vienne joua deux soirs dans les salles théâtrales du baron DIETRICH près de Fünfhaus la pantomime en deux tableaux: *Un amour romanesque*, et *Dieu vous bénisse*, vaudeville en un acte de Jaques ANCELÔT et Paul DUPORT. Dans ces pièces Julie Apraxin eut un rôle d'importance. Un prince contemporain qui nous a rapporté l'histoire de ces soirées, ne fait mention particulièrement parmi tous les amateurs que de la comtesse Julie Batthyány. C'était elle qui fut la plus fêtée, qui

<sup>398</sup> Cf. *ibid.* p. 88.

<sup>399</sup> Cf. Julia Witzgenetz; *Le théâtre français de Vienne. (Etudes Françaises 6.)* 1<sup>er</sup> chapitre.

<sup>400</sup> Comte Joseph Esterházy: *Journal*. Vienne, 9 avr. 1829.

<sup>401</sup> *Ibid.* Vienne, 20 mars 1837.

<sup>402</sup> Gombostü, 8 janv. 1862.

reçut le plus de bouquets et d'applaudissements pour son jeu gracieux, spirituel et habile au plus haut degré.<sup>403</sup>

Quelques années plus tard la comtesse usa en amateur de ses talents dramatiques en de tout autres circonstances, mais encore une fois en français. Ce fut à une époque où elle vivait déjà dans la société des hommes de lettres, et pouvait déjà penser avec plus de vraisemblance à la réalisation de son rêve: se voir encensée comme actrice. Fort probablement toute l'idée de cette représentation d'amateur vint aussi d'elle. La représentation eut lieu le 6 juillet 1862 devant un public d'invités, dans la salle du Théâtre hongrois de Bude, après le programme ordinaire.<sup>404</sup> La comtesse se choisit le rôle de la célèbre tragédienne française Adrienne Lecouvreur<sup>405</sup> dans le drame portant ce titre. Les autres rôles du cinquième acte du drame de SCRIBE et LEGOUVÉ furent tenus par de jeunes amis de la comtesse. Maurice de Saxe fut joué par le jeune écrivain Etienne TOLDY, traducteur de deux romans de Julie Apraxin; Michonnet par l'homme de lettres Georges FÉSÛS, membre du comité du Théâtre de Bude, alors étudiant en droit, plus tard professeur à l'Académie de droit à Cassovie; enfin la demoiselle de compagnie de la comtesse joua le rôle de la femme de chambre.<sup>406</sup>

Ce ne fut pas dans un rôle suivi que Julie Apraxin apparut pour la première fois devant le grand public. Nous avons dit dans sa biographie, à propos des événements de l'année 1861, qu'elle avait récité un poème de PETŐFI à une représentation de bienfaisance. Ce fut d'ailleurs la première occasion où elle s'essaya à déclamer publiquement en langue hongroise.

Le répertoire de la comtesse alors qu'elle jouait au Théâtre hongrois de Bude se composa en premier lieu de

<sup>403</sup> Prince Frédéric Schwarzenberg, Reminiszenzen, Wien, 1864; n. 181.

<sup>404</sup> Divatcsarnok, 19 juillet 1862.

<sup>405</sup> Ibid.

<sup>406</sup> Division des rôles, *ibid.*

tragédies historiques et nationales des auteurs bien vus du public hongrois. Ces pièces, par leur couleur patriotique et par leur tendance pour la politique libérale, étaient toutes aptes à éveiller l'enthousiasme des spectateurs dans une triste époque d'oppression politique. Les rôles de l'héroïne furent également sympathiques à la nouvelle actrice et au public. Dans *Szigetvári vértanúk* (Les Martyrs de Szigetvár) de Maurice JÓKAI, ainsi que dans *II. Rákóczi Ferenc fogsága* (la Captivité de François II Rákóczi) par Edouard SZIGLIGETI, la comtesse incarnait sur la scène une grande patriote pleine d'héroïsme. Dans *Bánk bán* de Joseph KATONA elle jouait le rôle de la douce Melinda, rendue malheureuse par la famille de la reine de Hongrie, reine d'origine étrangère que dans sa démence Melinda pouvait maudire sans réserve; Julie Apraxin, à l'abri du costume du XIII<sup>e</sup> siècle, pouvait prêter sa voix à ces malédictions...

Ce répertoire sérieux était coupé de deux courtes comédies françaises, jouées naturellement en hongrois.<sup>407</sup> — Pour bien jouer le rôle de M<sup>me</sup> Lucenay dans le *Bougeoir*, — comédie en un acte de Clément CARAGUEL, très goûtée à Paris à l'époque de sa nouveauté, autour de 1852<sup>408</sup> — la comtesse n'eut qu'à montrer au public son habitude des salons. Madame des Aubiers dans la *Joie fait peur*, la moins mauvaise des pièces de M<sup>me</sup> de GIRARDIN, fut le seul rôle de vieille femme de Julie Apraxin.

Dans l'étude de tous les rôles tenus par elle tant à Bude que dans les villes de province de Hongrie, ainsi que dans ses exercices de prononciation hongroise, la comtesse fut fidèlement guidée par MOLNÁR.<sup>409</sup> Cependant elle ne s'astreignit à des études dramatiques régulières qu'à Paris, dès l'été de 1863. C'est alors qu'elle prit des leçons

<sup>407</sup> Traductions de Paul Tarnai. Színházi Látcső, 10 avril 1863.

<sup>408</sup> Cf. G. Vapereau: Dictionnaire universel des contemporains. 4<sup>e</sup> éd. Paris 1870, p. 333.

<sup>409</sup> Cf. Budai Lapok, 15 février 1863. Molnár: Világostól Világosig, p. 354.

d'abord chez SAMSON,<sup>410</sup> du Théâtre Français, puis à l'école d'Achille RICOURT d'où sont sortis plusieurs bons acteurs français, entre autres la tragédienne AGAR.<sup>411</sup>

A Paris, pendant son apprentissage chez RICOURT, au Théâtre des jeunes artistes, la comtesse affronta la critique dans des rôles variés. Elle parut devant le public tantôt en *Phèdre*, ou sous l'aspect distingué de la marquise d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, tantôt en *Gamin de Paris*,<sup>412</sup> où le rôle imposait à l'actrice de jouer à la toupie.

Parmi tous ces rôles, il ne s'en est trouvé aucun dans lequel la comtesse Apraxin n'ait reçu des applaudissements et quelque remarque flatteuse des critiques. De plus, une grande partie de ces derniers ont parlé avec un véritable enthousiasme des talents de notre actrice. Il est vrai que d'autre part nous possédons un nombre presque aussi considérable de critiques contemporaines qui n'attribuaient nul talent dramatique à Julie Apraxin. Ce seraient là des contradictions difficiles à expliquer, si nous ne connaissions d'avance les grandes différences d'opinion chez les contemporains, au sujet d'une actrice qui préférait les gloires du théâtre aux privilèges de sa couronne comtale.

Il est compréhensible que la majeure partie du public hongrois, recrutée dans les classes bourgeoises fût enthousiasmée du courage de la grande dame qui osait renoncer aux avantages de sa naissance pour conquérir sur la scène la véritable noblesse, celle de l'intelligence et du cœur, qu'elle vantait dans ses écrits. Cette admiration ne put que s'accroître du fait que la comtesse se présentait toujours sur les scènes hongroises aux bénéfices de quel-

<sup>410</sup> Cf. G. Vapereau. Dictionnaire universel des contemporains. 4<sup>e</sup> éd. Paris 1870, p. 1618.

<sup>411</sup> Molnár: Világostól Világosig, p. 384. Cf. Larousse universel. en deux volumes, p. 34.

<sup>412</sup> Comédie-vaudeville de Bayard et Vanderburch.

que cause patriotique ou de bienfaisance. Un autre trait qui frappa fut la grande richesse de ses costumes, jusqu' alors sans exemple. Mais ce fut son amour pour la patrie qui impressionna le plus ses spectateurs hongrois.

A de rares exceptions, la presse hongroise ne chercha d'autres motifs à cette action hardie et décisive de la comtesse que ce qu'elle-même avait proclamé, c'est à dire un patriotisme désintéressé.

L'enthousiasme dont nous venons de parler se manifesta d'une manière caractéristique dans quelques poésies dédiées à la comtesse à propos de son apparition sur les scènes de diverses villes provinciales. Il n'y en a qu'une seule qui traite la comtesse en artiste; encore s'élève-t-elle jusqu'aux hauteurs de l'allégorie, en déclarant Julie Apraxin la personnification de l'Art-même dont la Hongrie peut être fière.<sup>413</sup> Les autres ne font allusion qu'à la condition de Julie Apraxin avant son apostolat. On lui savait gré d'être descendue de si haut pour conquérir par ses propres forces une grandeur plus précieuse que ses titres de noblesse, et d'avoir choisi pour devise celle de ses nouveaux compatriotes: Du mérite au lieu de la naissance!<sup>414</sup> — Selon un autre poème, la comtesse Apraxin s'est rendue digne de l'admiration de la nation hongroise en descendant parmi les combattants. Mais oubliant sa propre nation pour donner son cœur à la nôtre, elle a mérité de l'amour. Par son courage à suivre ses penchants, elle s'est acquis le respect de tout vrai Hongrois.<sup>415</sup> — Un quatrième poète l'assurait de la reconnaissance, de l'attachement et

<sup>413</sup> Nagyméltóságú Budai Apraxin Julia orosz hercegnőnek fölléptekor. Kassán (1863) február 24-én. — Poème en sept strophes de six vers, par M. (Kassa-Eperjesi Értesítő, 25 février 1863.)

<sup>414</sup> Dans le poème en cinq strophes de quatre vers, écrit pour la première apparition de Julie Apraxin au théâtre de Szeged, le 16 mars 1863. (Alászálltál a magasból...) Voir Szegedi Híradó, 18 mars 1863.

<sup>415</sup> B. Apraxin Juliához, Kolozsvár, 8 mars 1863. — Trois strophes de quatre vers. — Kolozsvári Közlöny, 7 mars 1863; Budai Lapok, 15 mars 1863.

de l'admiration de la nation hongroise pour son libéralisme et son patriotisme.<sup>416</sup>

La presse française fut assez sincère pour ne point cacher qu'elle ne pouvait comprendre quel avantage il y avait pour la Hongrie à ce que la comtesse put paraître en *Phèdre* ou en *Gamin de Paris* devant le public français. Nous trouvons dans les journaux contemporains des propos ironiques, tels que: „Mais de quelle utilité peut-il être pour la Hongrie, me demandez-vous, que M<sup>me</sup> la Comtesse Batthyány monte sur les planches? — Ah! Voilà ce qui n'est pas encore très clair pour moi, je l'avoue; peut-être la noble débutante voudra-t-elle bien nous l'expliquer...“<sup>417</sup> La presse autrichienne, toujours prête à rabaisser les Hongrois, seconda fidèlement la critique française. Elle ne dissimula point la conviction maligne que le véritable mobile de la comtesse avait été simplement l'envie de débiter comme actrice, et que le patriotisme ne lui avait servi que de paravent.<sup>418</sup>

Pourtant, à Paris, la comtesse eut aussi quelques partisans. Le plus puissant et influent d'entre eux fut Jules JANIN, critique considérable. Elle le connaissait personnellement, et se rendait souvent chez lui, à cheval, pour lui rendre visite et même l'aider à titre de secrétaire bénévole.<sup>419</sup> Il se donnait bien de la peine pour faire connaître sa protégée. „Jules JANIN... a pris dans sa main paternelle et bienfaisante la cause de cette volontaire illustre de la tragédie et de la comédie, et vous la recommandant de porte en porte“ — écrivit le critique de l'Indépendance Belge.<sup>420</sup> — Achille RICOURT, professeur de la comtesse,

<sup>416</sup> Üdvözlő Szózat B. Apraxin Juliához, Kecskemét tavasz-előben. Quatre strophes de dix vers par le poète Charles Bulcsu, théologien évangélique, en ce temps professeur de poétique à Kecskemét. — A Hon, 31 mars 1863; Budai Lapok, 5 avril 1863.

<sup>417</sup> Par X. Feyrnet (Pseudonyme d'Albert Kaempfen, publiciste français). L'Illustration, 2 avril 1864.

<sup>418</sup> Cf. Neue Freie Presse, 5 mai 1866.

<sup>419</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 384.

<sup>420</sup> Mané, dans l'Indépendance Belge, 24 octobre 1863.

aimait à la louer très haut pour son triple mérite d'actrice, d'auteur et de patriote.<sup>421</sup>

Comme nous l'avons déjà signalé, les critiques contemporains, surtout les Hongrois, ne pouvaient établir une distinction très nette entre leur opinion de la comtesse et leur impression sur son jeu sur la scène. Aussi les jugements peuvent-ils se ranger entre deux extrêmes, un parti attribuant à la comtesse un talent inné,<sup>422</sup> l'autre la traitant en amateur aux efforts ridicules.<sup>423</sup> Un très petit nombre de critiques paraissent être assez impartiales louant quelques avantages, mais mentionnant aussi quelques défauts.<sup>424</sup>

L'objection la plus souvent répétée était celle de sa prononciation fautive du hongrois,<sup>425</sup> surtout à la rencontre de deux consonnes.<sup>426</sup> Quant à la prononciation française, les opinions ne s'accordèrent pas plus. Selon le correspondant d'un journal de Pest, sa prononciation était étrangère et toute oreille française pouvait sans tarder reconnaître que la débutante était étrangère.<sup>427</sup> Un jugement plus favorable fut celui du critique de l'Indépendance Belge: „peu ou point d'accent étranger“;<sup>428</sup> ou encore celui de Jules JANIN qui écrivit simplement: „pas d'accent“.<sup>429</sup>

Les critiques ne s'accordèrent même pas sur ce point: Julie Apraxin était-elle prédestinée à la tragédie ou bien à la comédie? Nous nous contenterons de citer ici deux opinions contradictoires. Voici d'une part le jugement d'un critique hongrois: „... nous pensons qu'il vaudrait

<sup>421</sup> Cf. Neue Freie Presse, 5 mai 1866.

<sup>422</sup> Cf. Budai Lapok, 8 févr. 1863; Hölgyfutár, 7 févr. 1863; Nefelejts, 8 févr. 1863.

<sup>423</sup> L'Illustration, 2 avr. 1864; Wiener Lloyd, 7 avr. 1864.

<sup>424</sup> Családi Kör, 12 avr. 1863.

<sup>425</sup> Növilág, 16 févr. 1863; Budai Lapok, 8 févr. 1863.

<sup>426</sup> Kolozsvári Közlöny, 7 mars 1863.

<sup>427</sup> Sürgöny, 30 oct. 1863.

<sup>428</sup> Mané, dans l'Indépendance Belge, 24 oct. 1863.

<sup>429</sup> Journal des Débats, 16 nov. 1863.

mieux qu'elle se bornât exclusivement aux drames, puisque sa première qualité est de pouvoir exprimer les passions violentes et les états d'âme tragiques, et qu'elle peut produire de l'effet plutôt par la chaleur et par la force que par la douceur et la légèreté".<sup>430</sup> Selon un critique français, d'autre part, „la comédie... paraît être beaucoup mieux son fait... que la tragédie".<sup>431</sup> Mais elle avait aussi des partisans qui crurent sans distinctions à ses talents, tragiques et comiques.<sup>432</sup> En outre, nous voyons vanités alternativement l'intonation sincère, la verve, la chaleur véritable et l'intelligence de l'actrice tragique, et les gestes agréables et charmants, le jeu léger et naturel de la comédienne, enjouée, souriante et surtout élégante.

Il est très remarquable qu'à peu d'exceptions près, les journaux hongrois soient allés jusqu'à rendre compte avec enthousiasme de représentations à Paris sur lesquelles les assistants n'étaient pas d'accord. Souvent les journaux de la monarchie se contredirent à propos de la même soirée du Théâtre des jeunes artistes. Ainsi, après la représentation du 23 mars 1864 quelques journaux parlèrent d'un succès,<sup>433</sup> et dirent que la comtesse joua parfaitement.<sup>434</sup> Autre part on nommait cette même soirée un échec, une déroute complète,<sup>435</sup> et deux ans plus tard un journaliste parlait encore, comme d'un fait purement comique, de cette représentation où la comtesse „ni jolie, ni jeune et point adroite" joua le rôle d'un jeune gamin.<sup>436</sup>

Ces restrictions de la critique sur les talents dramatiques de Julie Apraxin, et le fait que malgré ses grands projets sa carrière fut limitée à la scène étroite du Théâtre des jeunes artistes, prouvent qu'elle avait, pour

<sup>430</sup> Cf. Budai Lapok, 8 févr. 1863.

<sup>431</sup> Mané: Courrier de Paris. (L'Indépendance Belge, 24 oct. 1863.)

<sup>432</sup> Hortobágy, 8 mars 1863

<sup>433</sup> Wiener Abendblatt, 31 mars 1864.

<sup>434</sup> Sürgöny, 1<sup>er</sup> avr. 1864.

<sup>435</sup> Wiener Lloyd, 7 avr. 1864; Fremden-Blatt, 3 avr. 1864.

<sup>436</sup> Neue Freie Presse, 5 mars 1866.

trionpher dans cette carrière, plus d'envie que de dons ou de talents. — C'est ce que plusieurs années après la comtesse reconnut elle-même en parlant de ses essais au théâtre comme d'une sottise, sottise blâmable et même ridicule qu'elle aurait commise, faute d'expérience, après son divorce. Voici la traduction de ses propres remarques à ce sujet: „J'ai commis la sottise affreuse, inouïe, mille fois condamnable, même pour dire plus, ridicule, de me croire prédestinée au théâtre, à l'étude de l'art dramatique“.<sup>437</sup>

Sans devenir une actrice illustre, ce qu'avait dû être le rêve de la comtesse Apraxin, son activité ne fut pas tout à fait sans effet. Elle réussit peut-être à affaiblir un peu les préjugés sur la carrière dramatique, mais elle contribua à coup sûr à prolonger l'existence du Théâtre hongrois de Bude, organe éminemment national de la capitale hongroise, dont la majorité des habitants parlait encore allemand. En faisant la part de la vanité et de quelque manque de mesure excusable chez une grande dame, et d'origine slave, son activité ne fut pas, du point de vue hongrois, sans quelques mérites.

---

<sup>437</sup> Ibid. 23 nov. 1869.

#### IV. Son caractère, ses idées.

Pour terminer cette monographie, il ne sera peut-être pas sans intérêt et sans une certaine utilité de jeter un coup d'oeil sur l'ensemble des traits caractéristiques et des idées principales de notre auteur.

Quant à son apparence physique nous pouvons nous en former une image assez complète à l'aide de plusieurs portraits qui nous sont parvenus. Elle n'était pas d'une beauté frappante. Mais son apparence ne pouvait faire qu'une impression favorable. On ne peut lui discuter la perfection élégante de sa stature. On trouve aussi beaucoup d'agrément dans le visage ovale au noble front, éclairé par de grands yeux profonds et expressifs. M<sup>me</sup> Andor KOZMA et mademoiselle Augusta TOLDY, filles de François TOLDY, ont gardé l'impression de beauté de la visiteuse toujours gaie de leur père.<sup>438</sup>

D'ailleurs toutes les descriptions contemporaines prouvent que la comtesse Apraxin eut le talent de plaire sans être douée d'une beauté éblouissante. Selon les paroles du critique de l'Indépendance Belge, elle „nous offre une physionomie singulièrement intelligente et vive, où parlent deux yeux éloquents. Elle n'est pas jolie dans l'acception ordinaire du mot, mais elle peut à ses heures et dans son cadre, séduire plus sûrement que la plus jolie femme“.<sup>439</sup>

D'après le correspondant d'un journal hongrois, la comtesse n'était pas belle, il a pu même se rencontrer des

<sup>438</sup> Communication verbale de M<sup>me</sup> Jolán Kozma-Toldy.

<sup>439</sup> Mané, dans l'Indépendance Belge, 24 oct. 1863.

hommes assez peu galants pour ne pas même la trouver jolie. Mais il a trouvé charmant son piquant visage, quelquefois même séduisant avec ses yeux éloquents. Il la classait parmi ces femmes intéressantes que l'on ne peut juger qu'après un assez long examen.<sup>440</sup>

Sa description par le courriériste d'un autre journal de Pest fut la plus flatteuse, puisqu'elle n'a rappelé que les avantages: les grands yeux taillés en amandes, ombragés de longs cils soyeux, et encore les épaules blanches et pleines d'une perfection presque sculpturale, et qui arrêtaient les regards pour plus d'un moment.<sup>441</sup> A côté de ces agréments, la comtesse paraît avoir été douée d'une grâce et d'un charme incontestables.<sup>442</sup>

Nous pouvons supposer à bon droit que la comtesse Julie Apraxin ne fut jamais indifférente à l'impression qu'elle causait en apparaissant. En toute occasion elle s'aidait de toilettes aussi élégantes que coûteuses et de bijoux fort riches. De son vivant, on a beaucoup parlé de ses parures de pierreries, dignes paraît-il des *Mille et une Nuits*, par leur nombre et leur valeur, parures variées et adaptées d'ailleurs à chaque toilette différente.<sup>443</sup> Elle se vêtait toujours avec un grand luxe, et comptait parmi les dames les mieux habillées de la capitale hongroise.<sup>444</sup> Non seulement dans la société et dans les bals, mais encore sur la scène, elle chercha l'effet par des vêtements luxueux.<sup>445</sup> D'ailleurs ce même luxe se manifestait aussi bien dans

<sup>440</sup> Sürögöny, 30 oct. 1863.

<sup>441</sup> Bulyovszky, dans Nefelejts, 8 févr. 1863.

<sup>442</sup> "... die angeborene Grazie und Anmuth ... der Gräfin Julie Batthyány ..." Fürst Friedrich Schwarzenberg, Reminiszenzen. Wien, 1864. p. 180.

<sup>443</sup> Vay; Munkái, t. IV, p. 83.

<sup>444</sup> Nefelejts, 28 févr. 1860.

<sup>445</sup> Divatcsarnok, 29. mars 1861; — Nefelejts, 18 janv. 1863; — Budai Lapok, 15 févr. 1863; — Színházi Látcső, 6 et 10 avril 1863; — Vay; Munkái, t. IV, p. 88; — Molnár, Világostól Világosig. p. 354; — Rozsnyay, Egy orosz hercegnő... Lantos Magazin, 15 févr. 1930.

l'arrangement de ses appartements,<sup>446</sup> dans son attelage<sup>447</sup> et dans tout son train.<sup>448</sup>

Ce luxe ne fut pas le mobile le moins puissant de ceux qui assurèrent la faveur marquée de la population de Pest à la comtesse, quand elle s'établit définitivement dans la capitale hongroise. Mais d'autres circonstances, plus sérieuses, fondèrent et renforcèrent cette popularité, visiblement chère à la comtesse. Le désir de la popularité se manifestait dans tout le maintien de cette grande dame de naissance étrangère qui aspirait à la gloire comme patriote, comme partisan de la liberté nationale et sociale, comme écrivain et actrice à la fois. Ce besoin de popularité ne resta point caché pour les contemporains. L'émigré Daniel IRÁNYI, écrivant sur la comtesse à Louis KOSSUTH, l'a nommée la femme stimulée par le désir de célébrité.<sup>449</sup> Un journaliste hongrois a loué la comtesse d'avoir le don de reconnaître les inclinations, l'humeur et les faiblesses du grand public, et d'en tirer avantage, ce qui d'ailleurs, en 1860 environ, était d'autant plus facile que la population hongroise était en pleine fermentation politique, et était ainsi plus prompte à l'enthousiasme, si l'occasion s'en présentait.<sup>450</sup>

La comtesse Apraxin en imposait aussi par la hardiesse et l'énergie dont elle faisait preuve dans chacune de ses actions. Elle-même était consciente de sa réserve d'énergie. „Ce ne peut être sans raison qu'il [Dieu] a mis dans un frêle corps de femme une âme énergique..." — a écrit quelque part la comtesse, en parlant d'elle-même.<sup>451</sup>

La persévérance et l'assiduité ne lui firent pas non plus défaut, quand il s'agit de réaliser un dessein. MOLNÁR

<sup>446</sup> Vay: Munkái vol. IV, p. 83.

<sup>447</sup> Podmaniczky, Naplótöredékek, vol. III, p. 60.

<sup>448</sup> Vay: Munkái, vol. IV, p. 83.

<sup>449</sup> Lettre de D. Irányi à L. Kossuth. Voir dans l'Appendice.

<sup>450</sup> Cf. Jules Bulyovszky, Nefelejts, 8 févr. 1863.

<sup>451</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 14.

nous témoigne au nom des contemporains du zèle louable montré par la comtesse pour apprendre la langue hongroise et triompher de ses difficultés.<sup>452</sup> Il a vanté de même l'actrice néophyte „d'être devenue une prêtresse de Thalie si assidue, si zélée qu'elle aurait accepté de jouer même chaque jour; elle apprenait des rôles toute la journée, déclamait, et exerçait sa langue pour éviter les fautes de prononciation“.<sup>453</sup> Selon son maître au Théâtre des jeunes artistes, à Paris, elle joignit à l'intelligence, à l'enthousiasme et à un goût artistique très développé un zèle sans exemple; elle ne reculait devant rien, ne considérant que son but.<sup>454</sup>

En général, la comtesse Apraxin paraît avoir trouvé son plaisir dans les occupations sérieuses. Bien qu'elle ait montré pendant toute sa vie du penchant pour les plaisirs et les divertissements, ses pensées se tournaient volontiers vers des questions d'intérêt plus élevé, soit artistique, soit politique ou social. On sait qu'elle ne cessait de lire des livres sérieux et savants.<sup>455</sup> Elle-même a quelquefois parlé dans ses ouvrages des plaisirs du travail sérieux et de l'étude.<sup>456</sup> Dans son oeuvre ce sont surtout les éléments livresques, mais aussi les réflexions qui témoignent de ses études et de ses lectures. Les seules indications positives à cet égard se trouvent dans un article du journal Gombostú (8 janv. 1862) selon lequel ses auteurs favoris auraient été Madame de GIRARDIN et LAMARTINE, et même qu'elle aurait dû, en parti, l'éveil de son génie à *Jocelyn* et à *Raphaël*.

Ceux qui ont connu personnellement la comtesse plaçaient très haut son esprit et son intelligence. Le prince de SCHWARZENBERG parle de son esprit vif qu'il avait pu

<sup>452</sup> Molnár, Világostól Világosig, p. 354.

<sup>453</sup> Ibid.

<sup>454</sup> Színházi Látcső, 6 février 1864.

<sup>455</sup> L'article d'Antoine Rózsaági, dans Gombostú, 8 janvier 1862.

<sup>456</sup> Dans Bájlaki Zsigmond; — Két nősziv, p. 43.

apprécier dans le salon de sa mère à Vienne.<sup>457</sup> Le prince JÉRÔME NAPOLÉON lui-même reconnut ses qualités intellectuelles dans sa lettre à Louis KOSSUTH:

J'ai reçu votre lettre par M<sup>me</sup> la comtesse Batthyány née Apraxin, j'avais déjà vu cette dame, elle me semble spirituelle, patriote et intelligente.<sup>458</sup>

Dans ses entreprises, ainsi que dans toute sa conduite, la comtesse Apraxin franchit souvent les barrières des habitudes de sa classe et de son époque. Dans la mémoire de ses contemporains en Hongrie elle vécut encore longtemps comme une femme excentrique.<sup>459</sup> D'après un rapport de la direction de police de Pest, c'était justement par sa personnalité excentrique que la comtesse était si connue de toute la capitale.<sup>460</sup>

Selon ce même témoignage, la tenue morale de la comtesse Batthyány-Apraxin ne jouissait pas de la meilleure réputation,<sup>461</sup> — ce qui n'est point incompréhensible, si l'on prend en considération sa rupture avec sa famille et en général sa manière de vivre, contraire aux usages bourgeois et encore plus à ceux de sa classe. — Aussi Daniel IRÁNYI — à qui elle fit d'ailleurs l'impression d'une femme exaltée — a-t-il écrit qu'elle était bannie des cercles aristocratiques de la monarchie à cause de sa vie libre.<sup>462</sup> Mais cela n'empêcha point IRÁNYI d'ajouter foi à la

<sup>457</sup> „..... der lebhafte Geist... der Gräfin Julie Batthyány wissen vortrefflich ihren Salon zu einem der angenehmsten Vereinigungspunkte der jüngeren Welt zu gestalten.“ Cf. Schwarzenberg, Reminiscenzen, p. 181.

<sup>458</sup> Cf. Kossuth-iratok, 3938. sz. Nemzeti Múzeum levéltári osztálya.

<sup>459</sup> Communication écrite de M. Coloman Rozsnyay; Nógrád-verbőce, 20 nov. 1932.

<sup>460</sup> „Die Gräfin Julie B. ist eine wegen ihres excentrischen Wesens allgemein bekannte Dame...“ Voir Archives de l'Etat hongrois: Helytartótanács, 370 et 732/elm. 1863.

<sup>461</sup> „..... die Gräfin Julie Batthyány..... welche in Hinsicht ihres sittlichen Wandels nicht eben in dem günstigsten Rufe steht.....“ Ibid.

<sup>462</sup> Lettre d'Irányi à Kossuth; voir l'Appendice

sincérité du dévouement de la comtesse et ce n'est qu'à la suite des manières visiblement exubérantes et irréfléchies de celle-ci qu'il vit la nécessité d'user de quelque précaution envers elle.<sup>463</sup>

Pas plus que la franchise, la bonté de coeur ne fit défaut à la comtesse. Les journaux hongrois ont souvent noté sa charité, ses sacrifices pécuniaires et sa bonté pour les pauvres et les malades.<sup>464</sup> Nous avons déjà vu qu'elle avait secouru le théâtre de Bude, qu'elle vint plusieurs fois en aide aux acteurs et qu'elle ne monta sur la scène que pour des buts de bienfaisance. Ce qui caractérise le mieux ses sentiments c'est ce qu'elle dit d'une des héroïnes de roman: „Les seuls bons instants qu'elle passait étaient ceux où les pauvres l'entouraient et la bénissaient.<sup>465</sup> Elle considérait la charité comme un bonheur pour le bienfaiteur lui-même, quand il est réduit à la souffrance: „La seule consolation qui reste à ceux qui souffrent et qui n'espèrent plus rien en ce monde, c'est de répandre autour d'eux autant de bonheur qu'il est en leur pouvoir“.<sup>466</sup>

Mais la comtesse Apraxin ne se contentait pas d'être convaincue de sa propre bonté et d'avoir la justice de son côté, elle tint aussi à s'assurer la confiance publique. Dans ce but elle suivit l'exemple de George SAND qui, elle aussi, avait commenté à l'usage du public quelques-unes de ses actions. Mais tandis que George SAND le fit par ses oeuvres mêmes, Julie Apraxin présenta ouvertement ses excuses dans des articles. Elle le fit surtout au sujet de son entrée dans la carrière d'actrice et à propos de son départ de Hongrie.<sup>467</sup> Et elle chercha à s'excuser par son amour ardent pour la patrie hongroise, son pays d'adoption. Aussi a-t-on dit que malgré sa naissance étrangère, elle

<sup>463</sup> Ibid.

<sup>464</sup> Napkelet, 11 mars 1860; Nefelejts, 8 févr. 1863; etc.

<sup>465</sup> On a beau dire, p. 185.

<sup>466</sup> Le Journal d'Ilma, pp. 145—6.

<sup>467</sup> Quelques Feuilles détachées.....; — Lettre au rédacteur du journal A Hon, 5 avril 1863.

fut reconnue comme la plus douée de sentiment patriotique parmi les grandes dames de Hongrie, par un patriote aussi exigeant que le comte Etienne SZÉCHENYI.<sup>468</sup> Notre auteur n'a laissé échapper aucune occasion de peindre son patriotisme aussi vivement que possible. Elle a souvent laissé entendre que c'était la nation hongroise qui lui était la plus chère entre toutes, et que tant qu'elle vivrait, le nom de la patrie hongroise serait enfermé dans son cœur, que ses dernières pensées seraient pour sa chère Hongrie, et que pour elle il ne pourrait exister un tombeau plus funeste que d'avoir été exilée du pays adoré.<sup>469</sup> De plus elle attribuait son patriotisme actif et intrépide à une vocation divine: „Dès mon enfance, je disais toujours que Dieu m'avait destinée à rendre de grands services à mon pays. C'était un pressentiment de ce que je devais faire un jour. Alors déjà, je pensais avec bonheur et enthousiasme aux moments de souffrances que je devais endurer un jour pour ma belle et chère Hongrie!”<sup>470</sup>

Nous avons vu qu'elle a aussi aimé à présenter aux lecteurs des héroïnes aux yeux desquelles le premier des devoirs était le patriotisme. L'une appelle un bonheur de pouvoir souffrir pour la patrie.<sup>471</sup> Une autre bénit Dieu pour la grâce de lui avoir permis de naître Hongroise,<sup>472</sup> et l'on peut reconnaître là un écho à l'appel aux femmes hongroises du poète Jean GARAY.<sup>473</sup>

Les personnages de Julie Apraxin considèrent les sacrifices pour la patrie comme une chose aussi naturelle

<sup>468</sup> „S nem egy embertől hallók ugyanazt, mit Széchenyi egy magánkörben más szavakkal ugyan, de szintazon értelemben fejezett ki: Aligha nem úgy áll a dolog, hogy jelenleg minden főrangú magyar nő közt legnagyobb egy orosz nő.” Cf. Emich Naptára, 1862, p. 78.

<sup>469</sup> Cf. *Hölgyfutár*, 8 déc. 1863, et *Szinházi Látcső*, 7 avril 1863.

<sup>470</sup> *Quelques Feuilles détachées*... pp. 13—14.

<sup>471</sup> Cf. les paroles de Csilla dans *Honfoglalók*, acte II, scène 3.

<sup>472</sup> Cf. les paroles d'Aïda, *Két nőszív*, p. 81.

<sup>473</sup> Cf. son poème: *Magyar hölgy* (1844) où il exhorte les dames de Hongrie à remercier Dieu de la grâce qu'il leur a faite en les faisant naître Hongroises.

que l'amour filial. C'est un aïeul d'Ilma Szerénydy qui s'exprime ainsi: „si je sauvais la vie de ma mère, ... m'en louerait-on? Exposer ma vie pour mon pays, n'est-ce pas la même chose?<sup>474</sup> — Ilona, de sa part, fait l'apologie de la grandeur et de la toute-puissance de ce sentiment, le plus saint de tous à ses yeux. „Vous ne savez donc pas, vous autres, ce que c'est que l'amour de la patrie!“ — dit-elle avec enthousiasme à son beau-frère. Et elle continue:

Car si vous compreniez ce sentiment qui est le plus saint de tous, vous n'oseriez pas ainsi nous outrager en face! L'amour de la patrie, voyez-vous, c'est ce qu'il y a au monde de plus fort, de plus entraînant, de plus inébranlable. Cet amour-là nous élève au-dessus de l'être humain. Il n'est pas d'actions sublimes qu'il ne sache nous inspirer! En combattant pour une cause aussi sacrée, l'homme cesse d'être homme, et s'élève jusqu'à la Divinité! Ici l'âme seule semble parler, le corps n'est plus rien. Aussi meurt-on pour son pays, sans se souvenir dans ses derniers instants qu'on ait jamais été quelque chose par soi-même. On ne se sent plus ni exister ni souffrir. On n'aperçoit que Dieu et son pays en danger, et le dernier soupir qu'exhale la poitrine du mourant, est une sainte bénédiction qui s'étend sur toute cette patrie si malheureuse et si chère!<sup>475</sup>

Ces lignes, et beaucoup d'autres semblables dans l'oeuvre de Julie Apraxin, font paraître plus étrange la négligence que, plus tard, la comtesse manifesta envers la Hongrie. On pourrait même se croire autorisé à parler d'exagération dans ces fréquentes assurances de son ardent patriotisme, si l'on ne connaissait pas son naturel, aisément conquis, mais qui s'accommodait toujours aux nouvelles circonstances. Arrachée définitivement du pays et du cercle qui lui avaient inspiré, suivant la nature des choses, l'amour de la Hongrie, son enthousiasme, sincère pourtant, s'atténua, placé dans les nouvelles conditions de

<sup>474</sup> Le Journal d'Ilma, p. 36.

<sup>475</sup> Ilona, pp. 120—121.

son existence. En dehors de la sympathie qui attacha à la Hongrie la comtesse russe, devenue Hongroise par le mariage de sa mère et le sien, ce sentiment avait aussi d'autres motifs. C'étaient ses idées libérales dans les questions sociales et politiques, idées analogues à celles des hommes de lettres hongrois de l'époque de l'absolutisme, après l'échec de la guerre d'indépendance.

\*

Les idées de Julie Apraxin, de même fonds que celles des grands patriotes hongrois d'alors, sont caractérisées par les mêmes détails. Elle se joignit sans peine au chœur de la majorité des écrivains hongrois qui, contrairement à leurs prédécesseurs d'une période de découragement général, semblaient avoir pris confiance et courage dans la déclaration devenue célèbre du comte Etienne SZÉCHENYI: „la Hongrie ne fut pas, mais elle sera“. Elle prédit avec eux à la nation hongroise un avenir plus brillant encore que son passé glorieux.<sup>476</sup> Elle exhorta même ses compatriotes à préparer cette époque souhaitée et espérée:

Sachons braver et renverser sur notre passage tout ce qui pourrait entraver notre marche vers un brillant avenir! A l'oeuvre donc et courage, ô mes chers compatriotes! Aujourd'hui, nous versons encore des larmes de sang, mais demain sera peut-être un jour meilleur. Levons les yeux vers le ciel et un doux presentiment nous dira que notre Magyarok-Istene<sup>477</sup> nous sourit en nous ordonnant d'espérer.<sup>478</sup>

D'accord avec l'opinion publique, la comtesse Apraxin n'a témoigné que des sentiments hostiles au gouvernement.

<sup>476</sup> Cf. les paroles de l'héroïne de *Két nőszív* (p. 81): „... oly nemzethez tartozom, mely nagy volt a multban s melynek a jövő oly dicső rendeltetés tartogat...“

<sup>477</sup> Dieu des Hongrois. Cf. la note de l'auteur d'Illona: „Ancienne croyance des Hongrois, qui se figuraient avoir un Dieu propre et appartenant plus particulièrement à la Hongrie qu'aux autres nations.“ Cf. Avant-propos d'Illona.

<sup>478</sup> Préface d'Illona.

autrichien à qui la guerre d'Indépendance avait servi de prétexte pour suspendre la constitution de 1848 et établir l'absolutisme dans la Hongrie. Nous avons vu qu'elle osa faire éloigner le portrait de l'empereur de la salle à manger d'un hôtel où elle était de passage, à Szabadka. Elle ne s'est pas plus gênée pour écrire sans détours: „je n'aime guère le gouvernement autrichien...“<sup>479</sup> La préface d'*Ilona* contenait aussi une allusion à l'attitude malveillante du gouvernement contre la Hongrie: „Il est du devoir de chaque Hongrois de contribuer à faire sortir notre malheureuse patrie de la nuit des ténèbres où *l'on* voudrait sans doute qu'elle restât à jamais ensevelie... *On* tâche de paralyser nos efforts intellectuels; *on* craint notre domination morale et *l'on* voudrait l'étouffer“.<sup>480</sup> Et elle appelle ouvertement les Hongrois une nation „qui se meurt étouffée par un despotisme aveugle“.<sup>481</sup>

Aux yeux de Julie Apraxin le gouvernement constitutionnel était la seule forme de gouvernement qui pût assurer le bonheur d'une nation. L'auteur a exprimé ses propres idées en faisant dire par Árpád le Conquérant que l'extrême bonheur des nations ne peut être atteint que quand le souverain et la nation suivent la même route, veillent au maintien de la constitution sacrée, la défendent même l'un contre l'autre s'il est nécessaire.<sup>482</sup> Dans les rapports du prince et du peuple elle considérait comme indispensable une réciprocité totale d'obligations. „L'empereur ne peut enfreindre les lois du pays, car ce serait nous autoriser à le faire“, — aurait-elle dit personnellement au gouverneur-lieutenant de la Hongrie.<sup>483</sup>

Elle avait la conviction que notre patrie, qui jadis avait été un pays constitutionnel, ne pouvait que le rede-

<sup>479</sup> Quelques Feuilles..... p. 24.

<sup>480</sup> Avant-propos d'*Ilona*.

<sup>481</sup> Quelques Feuilles..... p. 6.

<sup>482</sup> Cf. A Honfoglalók, acte 1<sup>er</sup>, scène 3.

<sup>483</sup> Quelques Feuilles... p. 24.

venir un jour prochain.<sup>484</sup> Comme on sait, elle n'a pas été mauvais prophète.

Julie Apraxin apercevait clairement les violations de la constitution hongroise par le gouvernement autrichien, qu'elle aurait voulu voir défendue et rétablie à tout prix. Mais elle se montrait patiente et ne recommandait à ses compatriotes que les moyens les plus modérés. Elle considérait la force spirituelle comme supérieure à celle des armes brutales. Comme SZÉCHENYI, elle voyait la garantie de la liberté nationale dans l'intelligence. „Autrefois nous dominions par la force, mais à mesure que les siècles avancent, l'esprit doit régner...“, écrit-elle.<sup>485</sup> Il ne suffit pas que la nouvelle génération serve la patrie seulement par ses bras, elle doit le faire aussi par son esprit. Elle doit faciliter le progrès du goût, de la science et de toutes les connaissances.<sup>486</sup>

Les personnages des romans de la comtesse Batthyány-Apraxin considèrent tous la formation de la ville de Pest comme une affaire très importante. Ilma Szeréndy voit en rêve la magnificence de la capitale, comme le plus digne accomplissement du génie de son bien-aimé.<sup>487</sup> En lisant les oeuvres de Julie Apraxin, on ne comprendrait pas cependant l'importance de cette idée si l'on ne connaissait pas les efforts du comte SZÉCHENYI qui, afin d'unir les forces de toute la nation, a vu la nécessité d'une brillante capitale, d'un centre commun. Etienne Széchenyi avait, dans ce but, fixé pour tâche à l'aristocratie de dépenser ses revenus à Pest et non pas à l'étranger. De même, Julie Apraxin aurait désiré que la haute noblesse vînt habiter Pest afin d'ajouter à son éclat tant économique qu'artistique:

<sup>484</sup> „Hazánkban, amely azelőtt alkotmányos ország volt és nem lehet, hogy ismét azzá ne legyen...“ Két nőszív, p. 17.

<sup>485</sup> Avant-propos de Ilona.

<sup>486</sup> Cf. Két nőszív, pp. 82—83.

<sup>487</sup> Cf. le Journal d'Ilma Szeréndy, p. 202.

Qu'est-ce qui donne du relief à un pays? . . . . . une grande, belle et brillante capitale en forme le centre; pour voir grandir, s'embellir et briller une capitale, il est urgent qu'elle soit habitée par son aristocratie; cette aristocratie voulant vivre agréablement, dépense beaucoup. La ville y gagne en prospérité. Cette aristocratie veut aussi s'instruire; elle encourage les beaux-arts, les lettres, les sciences, et elle réunit autour d'elle, en commençant, les grands talents du pays, et peu à peu elle attirera les hommes illustres de l'étranger . . . Tout ici n'est possible et réalisable que si toutes les illustres familles du pays agissent d'accord.<sup>488</sup>

Nous trouvons dans la tête de tel personnage de roman des idées directement inspirées par SZÉCHENYI. A sa suite, la comtesse Batthyány-Apraxin est convaincue que c'est la vie économique qui peut donner une base sûre à la puissance politique. C'est ce qu'elle a voulu exprimer en écrivant que la force de la nation est indiquée par sa richesse.<sup>489</sup>

A cette conception modérée et pacifique des évolutionnistes SZÉCHENYI et DEÁK s'opposait la volonté de révolution „avant tout“ de Louis KOSSUTH, qui considérait comme le premier devoir l'établissement de l'indépendance politique à tout prix. Cette attitude révolutionnaire ne tarda pas à gagner l'esprit de notre auteur. Déjà dans sa nouvelle *Két lélek*, écrite en 1862, c'est par une révolution que la nation conquérait la liberté, la grandeur et le bonheur.

Vers le commencement de 1863, Julie Apraxin se lia avec les partisans secrets de la révolution, avec les amis des émigrés hongrois, — nous l'avons vu dans sa biographie. S'étant rendue au mois de mai à Paris, elle était déjà pleine de desseins révolutionnaires, et se montra prête à vouer toutes ses forces à Louis KOSSUTH et au

<sup>488</sup> Ibid. pp. 46—47.

<sup>489</sup> „A gazdagságban fekszik egy ország ereje . . .“ Két nőszív p. 103.

parti révolutionnaire.<sup>490</sup> A ce moment elle donnait l'impression d'être si empressée et si ardente que le poète émigré Daniel IRÁNYI la comparait à Henriette PUSTO-VOJTOF,<sup>491</sup> l'amazone polonaise, qui avait combattu dans les rangs des révoltés pour la liberté de sa patrie.

\*

Autant la comtesse était partisan fervent de la liberté en politique, autant elle était libérale en matière sociale. Pourtant, dans cette dernière question elle resta jusqu'au bout modérée. Elle envisageait toujours la question du point vue de l'aristocratie et essayait de contribuer à éviter le danger d'une révolution sociale.

Elle était pleine de pitié envers les pauvres prolétaires auxquels — par un contraste éclatant avec le groupe de ses riches connaissances — le sort n'avait pas donné de quoi vivre. Elle ne pouvait pas les blâmer de n'être pas contents de cet état des choses :

Souvent je m'étonne que la justice du ciel ait ainsi partagé le sort de ses enfants, en donnant aux uns le superflu, aux autres moins que le nécessaire. Il nous est facile à nous qui vivons dans le bonheur et dans le luxe, de dire que le ciel fait bien tout ce qu'il fait. Sans doute ! Mais je voudrais bien voir ceux qui blâment tant les malheureux de ne se soumettre qu'en murmurant, essayer de changer leur vie brillante avec celle du prolétaire...

Ces réflexions d'Ilma Szerényi dans son journal<sup>492</sup> expriment la pensée de l'auteur-même.

Tout en regrettant les tristes effets de l'inégalité, la comtesse Apraxin ne souhaitait pas l'établissement de l'égalité, convaincue qu'elle était de l'impossibilité d'une égalité totale. Elle jugeait l'égalité des biens et des situations un beau rêve, un beau rêve malheureusement irréa-

<sup>490</sup> Cf. lettre d'Irányi à Kossuth. Voir l'Appendice.

<sup>491</sup> Idem.

<sup>492</sup> Ilma Szerényi, p. 14.

lisable.<sup>493</sup> Elle n'aurait donc point reconnu, le cas échéant, l'équité d'une révolution sociale. Dans l'intérêt des disgraciés du sort, elle n'exigeait des différentes classes de la société qu'une coopération fraternelle, une aide réciproque. Dieu ayant créé et le riche et le pauvre, le premier doit prêter secours au second, celui-ci s'acquitter par des services utiles.<sup>494</sup>

Julie Apraxin concluait de l'exemple de la Révolution française que le gouvernement du peuple n'est point désirable. Excité par le sentiment de la vengeance, le peuple serait cruel et ne viserait qu'à réduire l'aristocratie à la mendicité.<sup>495</sup> — Donc l'aristocratie doit songer à éviter une révolution redoutable, et s'employer à la rendre impossible sans tarder. „Il sera trop tard pour remédier au mal quand nos têtes rouleront sur l'échafaud“,<sup>496</sup> — disait en 1861 un personnage de la comtesse Apraxin.

Mais la comtesse a vu avec anxiété que l'aristocratie de son époque n'était pas faite pour garder sa puissance, que „c'est une race de fainéants, qui, si elle ne veut pas changer, courra elle-même à sa perte.“<sup>497</sup> Cette aristocratie lui parut alors être parfaitement contente d'elle-même, sans faire pourtant autre chose que de jouir de la haute position et des plaisirs mondains que lui avait assurés sa naissance. Cependant „il ne suffit pas d'être noble, il faut savoir l'être dignement, et savoir l'être ne se traduit pas par être inutile, par briller dans un salon ou au bois de Boulogne; par perdre l'or au jeu avec plus ou moins de grâce; par entretenir des maîtresses et dépenser sottement son argent avec elles, par être désœuvré et bon à rien“.<sup>498</sup> Si les membres de la classe aristocratique ne se créent pas une nouvelle existence plus sérieuse, de plus en plus

<sup>493</sup> Cf. Két nōszív, p. 20.

<sup>494</sup> Cf. *ibid.*

<sup>495</sup> Cf. *ibid.* p. 21.

<sup>496</sup> Le Journal d'Ilma, p. 28.

<sup>497</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>498</sup> L'Une ou l'Autre? p. 258.

cette classe deviendra inférieure en mérite aux autres et perdra de son importance héréditaire: „Si l'état des choses durait ainsi, la race aristocratique s'anéantirait dans la fainéantise et dans l'ignorance; tout naturellement la noblesse perd son ascendant sur la bourgeoisie. De nos jours, chaque fils de marchand est plus instruit que les princes et les comtes. Etonnez-vous donc après cela si les autres sentent leur supériorité sur nous“.<sup>499</sup>

Pourtant ce n'est pas par une hostilité quelconque que la comtesse reproche à l'aristocratie ses tarts. „Ce n'est pourtant que par amour pour notre caste que je parle ainsi; je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour changer le mal en bien...“, dit-elle en se cachant derrière un héros de roman.<sup>500</sup> — En cinglant l'aristocratie pour ses défauts, elle ne vise qu'à l'améliorer, et à la remettre dans la voie qui lui est propice: celle des devoirs à accomplir dans son propre intérêt et dans celui de toute la nation.

Comme le comte SZÉCHENYI, grand maître de plusieurs générations, la comtesse Apraxin remonte à la signification primitive du mot d'*aristocratie* et exhorte les aristocrates contemporains à l'accomplissement des devoirs qui ont élevé jadis leurs aïeux au rang des meilleurs de la nation.<sup>501</sup>

Si l'aristocratie ne veut ou ne peut accomplir ses devoirs, elle n'a aucun droit à être fière de ses privilèges: „L'aristocrate ne doit tenir à son rang et en être fier que tant qu'il a pour base principale de ses sentiments et de ses actions la bonne vieille devise: Noblesse oblige“.<sup>502</sup>

Julie Apraxin considère comme un des plus éminents devoirs des classes nobles de conduire le peuple dans les voies du bien: „la plus belle mission que Dieu ait donnée

<sup>499</sup> Le Journal d'Ilma, p. 27.

<sup>500</sup> Ibid. p. 28.

<sup>501</sup> Cf. Gondolattöredék az egyesülésről.

<sup>502</sup> Le Journal d'Ilma, p. 28.

à l'aristocratie de tous les pays est, sans contredit, celle qui lui fait un devoir d'imprimer par le bon exemple une direction salubre au peuple<sup>503</sup>. La comtesse Apraxin veut voir la haute noblesse se charger de l'instruction du peuple, activité souhaitée par tant de bons esprits et mise en honneur en Hongrie surtout par le grand homme d'Etat, baron Nicolas WESSELÉNYI. D'ailleurs notre auteur paraît se faire de cette instruction une idée assez naïve quand elle conseille aux aristocrates de vouer une partie de leur temps à diriger les agriculteurs et à montrer de l'amitié aux gentilshommes du voisinage de leurs domaines.<sup>504</sup>

Cependant la noblesse ne peut s'acquérir l'estime des autres classes sociales, et leur montrer le bon exemple, si elle ne travaille pas comme eux. Le paysan qui, par sa conduite irréprochable, peut être un modèle pour ses concitoyens, est plus estimable que le prince qui néglige ses devoirs.<sup>505</sup> Car le plus haut rang, assuré par la naissance, n'a aucune valeur sans noblesse de cœur ni talents personnels. Il n'y a de mérite qu'acquis par le travail. La plus ancienne lignée — si respectable en tous cas — n'équivaut pas au talent:

De nos jours l'homme est tout par lui-même et les ancêtres ne sont plus qu'un ornement de luxe; nous leur consacrerons toujours un souvenir de respect, mais nous ne comptons plus sur leurs mérites passés pour être ou ne pas être! Aujourd'hui, il ne suffit pas de descendre d'une ligne d'aïeux nobles, comtes ou marquis, il nous faut valoir quelque chose par nous-mêmes, avoir des mérites personnels.<sup>506</sup>

L'éclat de leur nom ancien n'est nécessaire qu'à ceux qui eux-mêmes ne valent rien. Car les mérites des ancêtres ne sont plus que „le hochet des imbéciles“.<sup>507</sup> — Dans la

<sup>503</sup> Avant-propos d'Iona.

<sup>504</sup> Cf. Két nészív, p. 103.

<sup>505</sup> Cf. Bájlaki Zsigmond.

<sup>506</sup> L'Une ou l'Autre? p. 51.

<sup>507</sup> Ibid.

vie sociale l'homme vaut autant que ses mérites personnels, et on n'a point besoin d'un nom illustre pour être respecté. „Le génie vaut au moins autant qu'un marquisat... et même davantage!“<sup>508</sup> La comtesse aime à exécuter des variations sur ce thème que „la première de toutes les aristocraties est celle de l'intelligence, et que la plus belle de toutes les couronnes est celle du génie“.<sup>509</sup>

Toutes ces réflexions sur la classe aristocratique se rapportent d'ailleurs spécialement aux conditions régnant alors en Hongrie. En France, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le rôle et les devoirs de l'aristocratie au point de vue de la nation et de sa propre survivance ne constituaient qu'un problème d'un intérêt très secondaire.

Il est remarquable que Julie Apraxin ait fait rêver à un de ses héros de réaliser dans son pays le *Contrat Social* de ROUSSEAU. Ce même héros admire VOLNEY, VOLTAIRE et tous les autres esprits qui ont compris que l'homme ne peut être noble que par son esprit et que c'est la mesure de celui-ci qui indique le degré même de la noblesse.<sup>510</sup> — Notre auteur estime au plus haut degré les enseignements du *libéralisme* qui disent que nous sommes tous frères et que ce sont les instincts nobles et les sentiments élevés qui nous font plus ou moins grands, et non pas les titres ni les biens. Elle déclare entendre par démocratie les idées les plus pures, les plus nobles et les plus grandes.<sup>511</sup> — Elle écrit d'elle-même avec un orgueil visible: „Je n'ai jamais partagé les idées exclusives de la classe parmi laquelle je fus élevée“.<sup>512</sup>

Le bonheur de l'humanité, de la nation, ne peut être assuré que par le talent et l'intelligence. Pour atteindre ce but élevé, il faut donc que le monde intellectuel s'unisse. C'est pourquoi la comtesse Apraxin juge très nécessaire

<sup>508</sup> Ibid. pp. 54—55.

<sup>509</sup> Ilona, p. 192.

<sup>510</sup> Cf. Két lélek.

<sup>511</sup> Cf. Déclaration dans le journal A Hon, 19 juin. 1863.

<sup>512</sup> Quelques Feuilles... p. 11.

la fusion des deux aristocraties, celle de la naissance avec celle de l'intelligence.<sup>513</sup> Consacrant, en 1861, un article à cette question,<sup>514</sup> elle déclare indispensable dans l'intérêt de l'avenir de la Hongrie la coopération de la haute noblesse et des classes instruites. De toutes ces explications il ressort clairement qu'elle regardait cette union plutôt avec les yeux du patriote qu'avec ceux du sociologue progressiste, — se rattachant d'ailleurs par là aux écrivains et aux penseurs de l'époque où le libéralisme et le nationalisme se liaient en Hongrie très étroitement.<sup>515</sup>

La comtesse Julie Batthyány a fait elle-même tout ce qu'elle a pu pour la réalisation de ses idées sociales. Nous avons vu, dans la biographie, qu'elle tenta d'unir les deux aristocraties dans son propre salon de Pest, comme, à Paris, la princesse MATHILDE BONAPARTE. Elle a même consacré à l'exposition de ses théories quelques articles ou ouvrages. Elle déclarait elle-même de sa tragédie *A honfoglalók* que c'était une pièce à thèse qui n'espérait être qu'une faible voix dans l'immense choeur de l'opinion publique de la nation.<sup>516</sup>

\*

Cette tendance à se servir de la littérature pour influencer la vie montre clairement la conception littéraire de notre auteur. En choisissant un but en dehors de la littérature, elle s'éloigne de la conception de *l'art pour l'art*. C'est bien un art pour le progrès de l'humanité, de la patrie, — écho lointain de la pensée et des oeuvres françaises vers 1830, encore représentées en Hongrie du temps de Julie Apraxin par le baron Joseph EÖTVÖS, pour ne mentionner que le plus représentatif parmi les fidèles de ce courant de pensée.

<sup>513</sup> Cf. Gondolattörédék az egyesülről.

<sup>514</sup> Idem.

<sup>515</sup> Cf. Szekfű, Gyula, Három nemzedék; Budapest 1919, p. 101.

<sup>516</sup> Cf. Sürgöny, 9 mars 1861.

Dans tout l'oeuvre de Julie Apraxin c'est l'avant-propos d'*Ilona* qui illustre le plus nettement la conception littéraire de notre auteur. Il devient bien clair qu'elle a écrit ce roman dans une intention patriotique et politique:

Mon intention dans *Ilona*, est simplement de dépeindre notre vie sociale telle qu'elle est en réalité, pour montrer à l'Europe que notre chère patrie n'est point cette *puszta* déserte et sauvage, qui a été inventée par la fantaisie des écrivains étrangers...<sup>517</sup>

Elle exige quelque considération pour son ouvrage, non point pour ses mérites artistiques, mais pour son utilité au point de vue de la patrie: „Considéré sous ce rapport, le présent ouvrage porte en lui sa propre justification; car si ce n'est pas une oeuvre d'art, ce sera sans contredit une oeuvre de patriotisme.“<sup>518</sup> La forme même fut déterminée par le but. L'auteur déclarait avoir choisi le roman pour l'avoir trouvé par sa popularité et par sa légèreté le plus apte à la diffusion des idées: „Au lieu d'écrire un livre d'histoire, qui ne serait lu que par quelques esprits sérieux, nous avons préféré prendre la forme du roman qui pourra être lu par tout le monde“.<sup>519</sup>

De même nous avons vu qu'elle considérait et surtout voulait qu'on considérât ses essais à la scène comme un service rendu à la patrie, un travail pour le progrès de celle-ci: „c'est pour ma patrie, c'est afin de lui ouvrir la voie des progrès dramatiques à la suite desquels marchent les autres progrès“.<sup>520</sup>

Quant à l'oeuvre d'art, elle doit imiter la réalité. Pourtant, une copie servile n'est pas encore de l'art: il faut que l'artiste remanie selon ses intentions la matière puisée dans la nature. Sur ce point rapportons-nous-en aux paroles d'Ilma Szerédy: „Qu'est-ce qu'un roman? c'est la

<sup>517</sup> Avant-propos d'*Ilona*.

<sup>518</sup> *Ibid.*

<sup>519</sup> *Ibid.*

<sup>520</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 30.

peinture de la vie réelle! Parfaitement, pour ce qui est d'un bon roman; mais encore la vie prise telle qu'elle est ne suffirait pas à l'auteur s'il n'ajoutait çà et là une ombre plus marquée, un effet de lumière naturel, mais qui saute aux yeux".<sup>521</sup>

Cependant la nature, créée par Dieu même, ne peut pas être retracée tout simplement ni par un mortel ordinaire. Même le génie n'y peut réussir sans le feu sacré à lui accordé par le Créateur. Ainsi envisagée, l'oeuvre d'art n'est plus une copie de la nature, mais une deuxième nature, création indirecte de Dieu qui se sert du génie humain comme d'un outil:

..... mais la nature, oeuvre du Maître divin, ne peut jamais être parfaitement retracée par une main mortelle. Il faut donc au génie un coeur religieux et croyant pour prier le Tout-Puissant de lui accorder une étincelle de ce feu sacré qui, en nous inspirant, vient répandre sur nos oeuvres quelque chose de semblable aux mystères du ciel. — L'homme n'est rien de plus que l'outil dont se sert la main de Dieu pour opérer des miracles. Raphaël, le Corrège, Murillo, ne furent que le pinceau du Sauveur; Michel-Ange, Thorwaldsen, Canova son ciseau; le Tasse, l'Arioste, Milton, Racine, Corneille sa plume; Pierre l'Ermite, Massillon, Bossuet, enfin, la voix céleste de ce Dieu tout-puissant, dont nous oublions trop souvent, hélas! que nous ne sommes que les instruments.<sup>522</sup>

Ainsi, n'étant qu'un instrument dans la main de Dieu, le génie ne peut s'approprier le mérite d'exécuter des oeuvres immortelles. Il ne fait que ce que Dieu lui dicte et que ce qu'il est obligé de faire par sa prédestination. Dans un de ses romans, Julie Apraxin disserte longuement là-dessus. Elle y définit un homme de génie: un caractère privilégié qui suit une inspiration divine, et

<sup>521</sup> Le Journal d'Ilima, p. 31.

<sup>522</sup> Ibid. pp. 31—32.

elle constate que le génie même n'est qu'un instinct qui pousse d'une entreprise à l'autre. Le mérite du succès, rapporté ordinairement à l'homme lui-même, ne lui revient qu'en une petite partie, puisqu'il est simplement guidé par la Providence. Il n'est donc pas digne du génie de s'arroger le droit à des louanges. S'il travaille, c'est qu'il ne peut résister à son instinct, l'action étant pour lui une nécessité vitale, la force nourrissante qui lui donne la vie. De même que le soleil et la lune qui éclairent la terre, le génie n'a d'autre mérite que d'avoir été choisi pour son rôle par le Créateur.<sup>523</sup>

Julie Apraxin considérait donc l'activité de l'artiste comme une création et comme quelque chose d'instinctif, et l'artiste lui-même comme un génie, comme un missionnaire de Dieu, presque un prophète. Elle s'est ainsi mise à l'école de Victor HUGO et des autres grands romantiques. Mais il est probable qu'elle s'attachait plus directement encore à celle de l'„hugolâtre“ George SAND, avocat éloquent des privilèges divins de l'artiste,<sup>524</sup> qui avait mis dans la bouche du Grand-Bûcheux dans les *Maîtres Sonneurs* (1853) des paroles telles que „le talent est quelque chose que Dieu estime aussi, puisqu'il ne le donne pas à tout le monde, et on doit du respect et du secours à ceux qu'il a marqués comme les ouailles de son choix.“

Pourtant, le talent reçu du ciel ne paraissait pas suffisant en soi-même aux yeux de Julie Apraxin. Elle exigeait de l'artiste de le compléter. „Ce complément indispensable à tout artiste qui veut obtenir des succès méritoires et réels“, c'est le travail, l'étude. A propos de ses études dramatiques elle a donné clairement cette opinion: „J'ai considéré comme un devoir sacré de me mettre à même d'acquérir par l'étude, ce talent réel que les plus

<sup>523</sup> Cf. Két nösztív. pp. 43—44.

<sup>524</sup> Cf. Seillère, George Sand, 1920. Chapitre: „Mysticisme esthétique“.

heureuses dispositions ne peuvent pas donner, et qu'on ne peut obtenir que par un travail profond et assidu".<sup>525</sup> De même en présentant son premier essai littéraire, la comtesse avait déjà exprimé cette pensée dans la dédicace d'*On a beau dire*: „En travaillant beaucoup, j'arriverai peut-être un jour à mériter des encouragements“.

Le spiritualisme de ses idées sur l'art dominait toute la philosophie de Julie Apraxin. Mais, peut-être encore plus que le spiritualisme, ce qui, en premier lieu, saute aux yeux dans ses oeuvres, c'est le profond pessimisme de notre auteur. Déjà les expressions telles que „ce monde jonché d'épreuves et de larmes“, ou bien „cette terre baignée de larmes, jonchée de douleurs“<sup>526</sup> nous renseignent suffisamment. Nombre de réflexions sont des variations sur cette pensée que „les regrets et le deuil sont plus communs que la félicité“.<sup>527</sup> Notre auteur enseignait que nul bonheur n'est durable sur terre, le plaisir n'est qu'une brève illusion toujours suivie par l'amertume de la réalité: „Le rêve s'est dissipé comme se dissipent et comme s'évaporent les illusions; comme s'évaporent les courtes lueurs de félicité qui traversent notre existence pareille à l'éclair qui illumine les ombres de la nuit“.<sup>528</sup>

On peut donc dire qu'il n'y a personne sur terre qui jouisse d'une vie tranquille... Chacun a sa douleur, ou visible ou secrète.

La vie même de ceux que nous croyons les plus heureux de la terre, est trop souvent parsemée d'épreuves, de luttes intérieures et de souffrances que le moindre ignore; mais si nous disons ceci des heureux de la terre, que dirions-nous, hélas! de ceux que le sort se plaît à accabler de sa malveillance, que découvririons-nous, s'il nous plaisait de fouiller dans le coeur de ceux qui naissent, qui vivent et qui meurent sans voir leurs

<sup>525</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 30.

<sup>526</sup> Deux Passions, pp. 198 et 353.

<sup>527</sup> L'Une ou l'Autre? p. 263.

<sup>528</sup> Deux Passions, p. 218.

larmes se tarir un seul instant; ou encore de ceux qui, dans leur enfance, pendant leur jeunesse sont frappés d'un moment à l'autre par les rigueurs de la fortune ou du destin?<sup>529</sup>

Ainsi, on ne peut qu'avoir une profonde pitié pour cette humanité, pitié que notre auteur exprime de la même manière et aussi brièvement qu'Alexandre DUMAS fils:<sup>530</sup> „Pauvre humanité!“<sup>531</sup>

Et si, par hasard, quelqu'un peut se vanter d'avoir été épargné jusqu'alors par le malheur, il ne doit pas s'y fier, puisque le sort malin aime surtout à rendre malheureux ceux qui paraissent les plus heureux: „C'est au plus heureux qu'il aime à s'en prendre: c'est à ceux-là qu'il tend ses pièges les plus habiles, et ceux qui, la veille encore, semblaient ne devoir jamais connaître les atteintes de cet ennemi inexorable, viennent tomber tout meurtris sous ses griffes“<sup>532</sup> Car l'homme est venu au monde exprès pour y souffrir et il ne pourrait même supporter un bonheur parfait: „La souffrance seule est faite pour nous autres pauvres mortels. Un bonheur continu finirait par nous troubler l'esprit, tandis que nous portons à merveille toute une vie de douleurs et d'épreuves“<sup>533</sup>

Pourtant, cette triste existence dans ce monde n'est pas la véritable. Elle n'est qu'une introduction à une vie meilleure: „Si cette vie n'est qu'un passage pour arriver à une autre plus belle et meilleure, du moins est-ce une triste, pénible, orageuse traversée“<sup>534</sup> Et toutes les souffrances de cette vallée de misère ne sont supportables qu'avec l'appui du Seigneur, mais „celui qui n'a pas Dieu pour guide doit y succomber“<sup>535</sup>

<sup>529</sup> L'Une ou l'Autre? pp. 9—10.

<sup>530</sup> Dans l'Affaire Clémenceau, 3<sup>e</sup> éd., Paris 1867. vol. II. p. 79.

<sup>531</sup> L'Une ou l'Autre? p. 10.

<sup>532</sup> Ibid. p. 264.

<sup>533</sup> Le Journal d'Ilma, p. 101.

<sup>534</sup> Ibid. p. 141.

<sup>535</sup> Ibid.

Seules, la vraie foi et les saintes maximes de la religion peuvent donner aux mortels la force de supporter avec résignation les épreuves de cette vie. Julie Apraxin nous a présenté dans plusieurs endroits de ses oeuvres des personnages, surtout des femmes, qui implorent de Dieu la force et le courage nécessaires à supporter les épreuves, „un courage et une force qui ne se puisent en réalité que dans la foi, dans l'amour divin et dans la croyance des dogmes que nous enseignent la vraie religion“.<sup>536</sup>

Ainsi ceux qui n'ont pas la foi ne peuvent être que malheureux, comme nous prouve un dialogue dans les *Deux Passions* entre Clotilde et madame de Mersdorf:

Quoi, ma pauvre Clotilde, tu aurais le malheur d'être privée de la plus grande, de l'unique consolation que nous ayons à l'heure des épreuves? De celle de croire en un monde meilleur! En un Dieu de justice!<sup>537</sup>

Un autre personnage de ce même roman éprouve „un frisson d'horreur entremêlé d'une profonde pitié . . . en considérant l'abîme insondable où était tombée cette âme sans foi“.<sup>538</sup>

De même que l'athéisme, le fatalisme a été rejeté par Julie Apraxin qui le dit „une doctrine insensée et anti-religieuse“.<sup>539</sup>

L'oeuvre entier de la comtesse témoigne du coeur timoré de son auteur. Encore n'est-ce pas une croyance vague qui s'en dégage, mais un attachement au catholicisme dogmatique. Pourtant, il faut y relever une antithèse frappante. C'est que, à côté de cette foi orthodoxe, la comtesse Apraxin inclinait au mysticisme et se sentait même attirée par toutes sortes de phénomènes psychiques inexplicables. Parmi ses personnages, certains ajoutent foi aux rêves, et l'auteur paraît avoir agi de même à l'égard des

<sup>536</sup> Deux Passions, p. 166.

<sup>537</sup> Ibid. p. 238.

<sup>538</sup> Ibid. p. 314.

<sup>539</sup> Deux Passions, p. 57.

pressentiments et des intuitions mystérieuses. Elle a exprimé la conviction que souvent des pressentiments remplissent l'âme.<sup>540</sup> Une autre fois elle a déclaré que „le coeur a des intuitions inexplicables que personne ne saurait nier; en amour surtout le coeur voit souvent plus loin que ne voient les yeux les plus clairvoyants“.<sup>541</sup> Dans la vie il se présente quelquefois des occasions où l'âme s'élève au-dessus du domaine de tout intérêt humain. C'est le cas de quelques personnages de Julie Apraxin, quand ils écoutent de la musique: „Tous trois se sentaient emportés dans les régions idéales où nous transporte parfois la magie de l'art, de la poésie, de l'inspiration et du magnétisme. Leurs esprits et leurs âmes s'envolèrent un instant au delà des sphères terrestres...“<sup>542</sup>

Cette tendance au mysticisme se manifeste d'une manière décisive dans le mysticisme religieux. Selon Julie Apraxin l'âme peut s'élever „jusqu'à Dieu par la foi, la prière et la méditation“.<sup>543</sup> Dans l'état d'exaltation religieuse elle se détache de sa dépouille terrestre pour monter dans le ciel où elle se purifie complètement. La comtesse nous présente une héroïne dans cet état:

Pendant la messe, au moment de l'élévation, Julie crut de nouveau se sentir emportée dans des sphères inconnues; il lui sembla que son être immortel se détachait de son être mortel et que par un miracle de la foi son âme s'envolait dans des régions surnaturelles infiniment lumineuses, infiniment pures. Dans ces régions célestes elle crut distinguer une exquise harmonie composée d'accords d'une vibration si transparente et si douce, que seuls les anges étaient appelés à l'entendre en y joignant leurs voix suaves, leurs accents inspirés. — Lorsque Julie releva la tête, elle était calme. Dieu venait de lui accorder la force d'écraser jusqu'à la tentation du péché.<sup>544</sup>

<sup>540</sup> Két nōszív, p. 47.

<sup>541</sup> Deux Passions, p. 79.

<sup>542</sup> Ibid. p. 168.

<sup>543</sup> Ibid. p. 198.

<sup>544</sup> Ibid. pp. 223—224.

Dans cette ascension de l'âme humaine vers Dieu, la grâce céleste produit même des miracles: „Un miracle venait de s'opérer en elle!... L'amour humain s'était transformé dans son cœur en foi divine... La bonté divine venait d'accorder à ses prières la plus grande des grâces: la transformation du péché en vertu“<sup>545</sup>

Dans l'oeuvre de Julie Apraxin on doit encore noter l'acquiescement aux volontés de Dieu. Parmi les personnages de notre auteur, Ilma Szerényi n'est point unique, quand elle s'écrie: „Mon Dieu, que je souffre! Mais que ta sainte volonté soit faite et non la mienne!“<sup>546</sup>

\*

D'ailleurs cette soumission volontaire à une force surhumaine marque aussi l'attitude morale de la comtesse Apraxin dans ses oeuvres. L'abnégation, le sacrifice et la maîtrise de soi-même sont les vertus que pratiquent ses personnages. Le plus haut degré même de l'amour est la capacité de renoncement. „Ah! il comprend le dévouement de la passion dans toute son étendue, car il comprend l'abnégation“<sup>547</sup> — lisons-nous à propos d'un personnage de roman. Julie Apraxin sait bien que l'amour a beaucoup de droits et d'excuses, et que la voix de la passion est plus forte que celle de la raison et de la volonté. Pourtant elle est de même convaincue que ceux qui se laissent prendre aux pièges de la passion préparent leur propre malheur. Dans cette question les paroles du bénin abbé Grétry nous instruisent suffisamment:

La passion excuse parfois les actes les plus blâmables; elle nous aveugle; elle étouffe notre jugement; elle domine notre volonté; elle nous emporte mille fois plus loin que nous ne le voudrions. Je ne l'excuse pas; je ne la comprends même pas, grâce à Dieu, je ne l'ai jamais comprise; mais je plains sincèrement ceux qui, après

<sup>545</sup> Ibid. pp. 199—200.

<sup>546</sup> Le Journal d'Ilma, p. 119.

<sup>547</sup> Ibid. p. 54.

s'être laissé entraîner par ses séduisants appas, se trouvent en face de la vérité, qui, la plupart du temps, ne leur offre que repentir et désolation.<sup>548</sup>

La retenue et le juste milieu, voilà l'idéal de notre auteur en littérature.

A l'amour discipliné par la vertu, il n'est permis d'autre accomplissement que le mariage, le „plus sacré des liens“<sup>549</sup> ce „lien indissoluble“<sup>550</sup>

Dans la vie, pourtant, des obstacles s'opposent presque toujours au bonheur que donne ce sentiment sublime „que tous prétendent éprouver ou avoir éprouvé, et que si peu sont dignes de comprendre“.<sup>551</sup> Ainsi cette passion cause le plus souvent beaucoup de peines. Une jeune héroïne de drame dit qu'elle croit que l'homme commence à connaître la souffrance le jour même ou il devient amoureux.<sup>552</sup> — L'affirmation que le vrai amour est „une maladie douloureuse et mortelle“, mais „dont le malade ne veut pas guérir“,<sup>553</sup> est une sorte d'écho des paroles de l'infante dans le *Cid*:

Et lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie.

Il n'y a pas de solution intermédiaire, puisqu'il n'y a pas à balancer entre l'amour et le devoir, et que l'honneur doit avoir le pas sur l'amour. Car sans honneur, sans vertu, il n'y a pas de bonheur: „La vertu est le seul chemin qui conduise au bonheur et à l'estime“.<sup>554</sup> Et c'est en ne négligeant jamais son devoir qu'on peut rester vertueux: „L'homme qui connaît et respecte ses devoirs ne

<sup>548</sup> L'Une ou l'Autre? p. 290.

<sup>549</sup> Deux Passions. p. 196.

<sup>550</sup> Ibid. p. 118.

<sup>551</sup> L'Une ou l'Autre? p. 262.

<sup>552</sup> „Igazán azt kell hinnem, hogy az ember attól a naptól fogva kezd ismerni a szenvedést, mely napon szerelmes lett.“  
Országgyűlési beszéd, acte 2, scène 23.

<sup>553</sup> Le Journal d'Ilma, p. 51.

<sup>554</sup> Ibid. p. 156.

peut manquer d'être un homme intègre et vertueux".<sup>555</sup> Cependant il n'est point facile d'observer toujours le devoir. Sans s'y être exercé et habitué dès l'enfance, on n'y réussit pas:

Le devoir, pour la plupart du temps, est aride et sec; il ne s'apprend pas en jouant. L'âme est comme le corps, il faut l'exercer à la lutte dès l'enfance, pour lui enseigner le plus tôt possible à terrasser les ennemis qui ne se dressent que trop souvent sur son chemin pour tenter de la perdre.<sup>556</sup>

C'est donc un devoir sacré pour les parents de rendre leurs enfants capables de toujours suivre les lois civiles, religieuses et morales au milieu des tentations de la vie:

L'école de la vie est épineuse; il n'est jamais prématuré de nous enseigner à marcher droit; et la mère qui entend différemment l'amour maternel, ne comprend pas l'immensité de la tâche que Dieu lui a imposée, elle se rend involontairement criminelle envers ses enfants; elle leur prépare et elle se prépare à elle-même dans l'avenir des larmes cruelles et trop souvent intarissables.<sup>557</sup>

C'est donc la bonne éducation qui arme l'homme pour la lutte contre les périls de cette vie et contre ses souffrances. Aux yeux de notre auteur l'éducation joue donc un rôle vraiment grand et même indispensable dans la vie humaine. Aussi Julie Apraxin avait-elle confiance dans l'efficacité de cette fonction et elle a déclaré que „notre première éducation ne manque jamais d'influence sur toute notre existence“.<sup>558</sup>

Ses principales idées sur l'éducation se rattachent étroitement à sa conception pessimiste de la vie humaine. Puisque la vie ne nous réserve en grande partie que des épreuves, l'éducation doit être fort sévère. Dans une édu-

<sup>555</sup> L'Une ou l'Autre? p. 11.

<sup>556</sup> Ibid.

<sup>557</sup> Ibid. pp. 11—12.

<sup>558</sup> Deux Passions, p. 34.

cation sagement dirigée, l'amour des parents ne se manifeste point dans une tendresse qui se rend esclave de toutes les volontés de l'enfant. Au contraire, il faut montrer beaucoup d'énergie, pour endurcir la volonté de l'enfant même. Voilà ce que dit l'auteur d'un de ses personnages les plus sympathiques:

Ses parents l'avaient parfaitement élevé. Sa mère, quoique l'aimant avec délire, était une femme énergique, comprenant que „qui aime bien, châtie bien“, et que pour faire d'un enfant un homme vertueux, il faut l'habituer de bonne heure à se raidir contre les tentations et contre les souffrances de cette vie. Charles aime doublement sa mère pour avoir dirigé ses premiers pas avec autant de mansuétude, de sagesse et d'amour.<sup>559</sup>

Les exécuteurs de la grande tâche de l'éducation sont en général les mères. Ainsi il n'est que très naturel que, par leur propre éducation, les femmes doivent être rendues capables de remplir ce devoir. Comment une mère pourrait-elle surveiller l'évolution morale et les études de ses enfants, surtout de ses fils, et les diriger dans le sens des idées salutaires, si elle-même n'est pas assez cultivée ni assez instruite? Surtout dans un pays constitutionnel où les pères doivent consacrer leur temps presque entièrement à la vie politique, Julie Apraxin estime très nécessaire que les mères soient aptes à diriger les sentiments et les facultés spirituelles de leurs fils.<sup>560</sup> Est-ce une réminiscence de SZÉCHENYI, de FAY, ou de KÁRMÁN? Faute de documents suffisants sur ses lectures, nous ne pouvons donner une réponse assurée à cette question.

Mais, en dehors du terrain de l'éducation, les femmes instruites et conscientes de leurs devoirs peuvent se rendre fort utiles. Elles peuvent surtout servir la patrie en éveillant dans leurs maris le patriotisme souvent en sommeil et en les stimulant à l'action.<sup>561</sup>

<sup>559</sup> L'Une ou Autre? p. 3.

<sup>560</sup> Cf. Két nőszív, p. 17.

<sup>561</sup> Ibid. p. 15.

La comtesse Apraxin n'a jamais compris pourquoi les femmes devraient être, par leurs connaissances, inférieures aux hommes. Elles ne manquent point de moyens pour atteindre au niveau de ceux-ci par la persévérance et la volonté.

Selon notre auteur, l'âme féminine a été créée pour comprendre la beauté et la bonté. Et bien que par la force physique les femmes restent inférieures aux hommes, par l'intelligence elles peuvent concourir avec eux. La femme ne doit jamais oublier qu'elle est femme par le cœur, mais que par l'esprit elle doit s'élever autant que les hommes.<sup>562</sup> — La comtesse Apraxin donne raison à son héros qui attribue une grande importance à l'éducation de sa soeur, et „pensant avec raison que l'on a grand tort de ne donner aux jeunes filles qu'une instruction superficielle, il lui fit apprendre tout ce qu'on enseigne dans les collèges aux jeunes gens“.<sup>563</sup>

Ce même frère ne jugeait pas la position et le maintien de sa soeur dans la société avec la rigueur de la société française de l'Empire. Il „avait sur la liberté à laisser aux jeunes filles, des idées tout anglaises“.<sup>564</sup> — Cette remarque ne pourrait être considérée que par abus comme tendant à l'émancipation économique ou même politique des femmes; mais c'est un voeu pour les affranchir de tutelle au moins dans la vie privée.

\*

En parcourant dans ce dernier chapitre les idées les plus notables de la comtesse Apraxin, nous avons pu constater qu'elles ne présentaient rien d'exceptionnel ou de très original. Néanmoins il nous a paru intéressant de voir que les pensées de cette grande-dame s'étaient étendues à tant de domaines de la vie humaine. Elle a eu ses idées à

<sup>562</sup> Cf. *ibid.* p. 14.

<sup>563</sup> On a beau dire, p. 2.

<sup>564</sup> *Ibid.* p. 4.

elle sur des questions religieuses et littéraires, ainsi que sur des relations politiques et sociales. Et, si elle n'a rien inventé, elle a adopté les idées les plus généreuses et les plus libérales de son temps.

Nous pensons qu'il n'aura pas été inutile d'examiner les diverses idées de Julie Apraxin aussi bien que de déceler les influences française et hongroise tant dans la formation de son oeuvre que dans celle de ses idées mêmes.

Aussi avons-nous pu concevoir l'opinion que le plus souvent ses pensées n'étaient pas celles de l'avant-garde de son époque. Pour son spiritualisme et son penchant au mysticisme, de même que pour son libéralisme encore aristocratique, on peut, sans forcer la vérité, rattacher notre auteur au temps de sa jeunesse et de son éducation plutôt qu'à l'époque de son âge mûr.

## Conclusion.

Conformément à la tâche que nous nous sommes imposée, nous avons étudié dans cette thèse, après l'histoire de la vie de la comtesse Julie Apraxin, son oeuvre littéraire, en passant des romans aux nouvelles, des drames aux articles de journaux. Puis nous avons envisagé l'activité dramatique de l'actrice. Enfin nous nous sommes efforcée de caractériser en quelques mots notre auteur et de passer en revue ses idées principales.

En nous rappelant sa carrière mouvementée, nous pouvons constater que sa vie, pleine de variété et d'aventures — et parfois sujette à la critique de ses contemporains — présente des étapes où la comtesse participa à des événements d'importance de son temps. En se vouant, vers 1863, à la cause des révolutionnaires et des émigrés hongrois, elle se lia avec plusieurs de ses contemporains illustres. Cet attachement à la liberté de la Hongrie lui valut une lettre et la bienveillance de Louis KOSSUTH, ainsi que de figurer dans la correspondance de celui-ci avec le prince JÉRÔME NAPOLÉON.

Quant à ses talents artistiques, c'est dans le roman qu'ils ont pu le mieux se développer. Comme nouvelliste, écrivain dramatique, publiciste, et enfin actrice, Julie Apraxin n'a guère recueilli de succès durable. Elle a dû ses lauriers, surtout comme auteur dramatique et comme actrice, à ses sentiments libéraux, à son patriotisme et même à sa haute naissance, ainsi qu'à l'adresse avec laquelle elle attribua ses tentatives au patriotisme.

Nous avons vu que, comme nous avons pu le supposer avant d'entrer dans les détails, l'oeuvre littéraire, en deux langues, de la comtesse est marquée aussi bien d'influences françaises que d'influences hongroises. — Dans notre modeste étude sur cette comtesse russe, née en Autriche et mariée d'abord à un comte hongrois, puis à un

haut officier espagnol, le dernier mot qui reste à dire est pour trancher la question de savoir si notre auteur fut un écrivain français ou hongrois.

Un critique contemporain<sup>565</sup> de la traduction en hongrois d'un roman de la comtesse Apraxin a parlé de la rédaction en français de l'ouvrage comme d'une production de la littérature hongroise, en donnant pour explication que son auteur était la plus zélée des patriotes hongroises. Les Répertoires hongrois de diverses spécialités littéraires n'ont pas oublié de donner quelques renseignements sur Julie Batthyány-Apraxin. On ne peut pas en dire autant des œuvres françaises de ce genre. On y chercherait en vain le nom même de notre auteur. Cependant le fait d'avoir été élue à Paris membre de la Société des Gens de lettres, aurait peut-être valu une adoption à demi officielle par les lettres françaises.

Il resterait encore à décider s'il y avait des causes suffisantes pour justifier cette double admission.

Nous savons que la comtesse Apraxin eut dès les premières années de sa vie des relations avec la France ainsi qu'avec la Hongrie. Sa langue maternelle ayant été le français, sa première orientation dans les lettres l'a sûrement tournée du côté français. Plus tard, elle se servit accessoirement de son journal le *Budai Lapok* pour répandre largement des romans français en traduction. Par ses sentiments patriotiques elle était pourtant une vraie Hongroise. Cette qualité s'est manifestée dans une hostilité ouverte contre le gouvernement autrichien, et surtout dans une vive activité pour la cause hongroise, dans la France du second Empire ainsi qu'en Hongrie. Par certains écrits elle aida les écrivains hongrois à soutenir la foi et les sentiments nationaux de leurs compatriotes. Elle a contribué, autant qu'il lui était possible, à l'expansion de la langue hongroise, au moins dans la capitale:

<sup>565</sup> Kronosz (Rózsaági Antal); Nefelejts, 12 janvier 1862.

elle a fondé le premier journal hongrois à Bude et soutenu le seul théâtre hongrois de cette ville. Après cette période d'activité paisible et légale, la comtesse s'est, au moins pour un temps, attachée à la politique révolutionnaire de KOSSUTH et des autres émigrés hongrois avec l'intention sincère de les assister contre les Autrichiens.

Mais bien que l'auteur ne puisse jamais être parfaitement séparé de l'homme, quand nous demandons à quelle littérature, française ou hongroise, Julie Apraxin appartient comme auteur, la réponse doit se fonder exclusivement sur les résultats de l'examen de son œuvre. Il ne suffit pas de dire que ces œuvres furent écrites en deux langues, il faut envisager l'esprit qui s'y manifeste.

Au cours de cette étude nous avons pu vérifier que, l'œuvre de notre auteur montre des éléments mêlés de provenance française et hongroise. Nous avons constaté qu'au point de vue purement littéraire, son goût s'était visiblement formé par des lectures, en français. Ce n'était pas en vain que la comtesse Apraxin goûtait les éléments précieux, romantiques ou idéalistes de la littérature française: ces éléments ont laissé des traces visibles dans son œuvre. Mais l'influence de la littérature hongroise contemporaine et celle de la vie en Hongrie ont évidemment aussi fourni des thèmes et des idées.

En fait d'idées, ce sont surtout les idées sociales et politiques qui nous intéressent. Les idées libérales qu'elle propageait et appliquait étaient naturellement fondées sur celles de ROUSSEAU, de VOLTAIRE ou de VOLNEY, penseurs qu'elle a toujours nommés dans son œuvre avec beaucoup de respect. Un publiciste hongrois de son temps l'a déclarée la première qui eût essayé en Hongrie, par l'art et par la littérature, de faire pénétrer la pensée progressiste dans les salons aristocratiques.<sup>566</sup>

Les idées sociales de Julie Apraxin étaient donc d'origine française; elles provenaient de la nation qu'elle

<sup>566</sup> Cf. Gombostú, 8 janvier 1862.

tenait pour „la plus libérale et la plus éclairée“.<sup>567</sup> Il est cependant indiscutable que des impressions de Hongrie en modifièrent le développement. Les préjugés de l'aristocratie hongroise, injustes aux yeux d'une disciple des penseurs libéraux de France, et probablement plus encore les idées du groupe d'écrivains progressistes avec lequel la comtesse s'était liée à Pest, ont éveillé sa curiosité pour ces questions. — Ses idées politiques, étroitement liées à sa conception sociale, paraissent s'être étroitement modelées sur l'état politique de la Hongrie.

On peut donc dire d'une façon générale que dans l'oeuvre de la comtesse Apraxin se montrent et l'influence française et l'influence hongroise, tant au point de vue de la forme qu'à celui de la matière. Et les deux influences n'apparaissent pas alternativement et l'une à côté de l'autre, mais elles se mêlent et s'entre-croisent, ce qui donne son caractère propre à l'oeuvre de Julie Apraxin. Il serait donc injuste de considérer la comtesse exclusivement comme un auteur soit français soit hongrois: on doit la regarder plutôt comme un intermédiaire entre les littératures française et hongroise. En résumé, si sa place est parmi les „auteurs mineurs“, on ne peut, à ce rang modeste, la lui contester, et elle la mérite en somme par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire des relations littéraires entre la France et la Hongrie.

---

<sup>567</sup> Quelques Feuilles détachées... p. 31.

## Bibliographie.

### I. Oeuvres de Julie Apraxin.

#### 1. Romans.

1. *On a beau dire* par M<sup>me</sup> Eiluj Nixarpa, Paris, Amyot, 1860.

In-18°, 201 p. — Traduction en hongrois: *Hídba beszélnek* par Imre Huszár, dans le journal Nefelejts (Pest), 3 juin — 5 août, 1860.

2. *Ilona* par M<sup>me</sup> Eiluj Nixarpa. Paris, Amyot, 1860.

In-18°, 344 p. — Traduction en hongrois: *Ilona* par Adolphe Ágai. Pest, Hartleben, 1861. In-8°, 2 vol. 123 + 130 p. — Traduction en allemand: *Ilona* par G. F. W. Rödiger. Pest, Wien und Leipzig, Hartleben, 1861.

3. *Két nőszív* par M<sup>me</sup> la comtesse Arthur Batthyány.

Traduction en hongrois d'après le manuscrit français par Etienne Toldy. Pest, Emich, 1861. In-12°, 232 p.

4. *Journal d'Ilma Szerényi* par la comtesse Julie Batthyány. Paris, Amyot, 1861.

In-18°, 243 p. — Traduction en hongrois: *Szerényi Ilma naplója* par Etienne Toldy. Pest, Emich, 1861. In-8°, 227 p.

5. *L'Une ou l'Autre?* par la comtesse Julie Apraxin. Paris, Dentu, 1881.

In-16°, 393 p. — *Idem.* Paris, Ollendorf 1895. In-16°, 393 p.

6. *Deux Passions* par la comtesse Julie Apraxin avec une préface de M. Alexandre Dumas fils. Paris, Ollendorff, 1895.

In-18°, 354 p.

## 2. Nouvelles.

7. *A csillag* par la comtesse Arthur B a t t h y á n y. Családi Kör, 3 février 1861.

8. *Bájlaki Zsigmond* (korrajz) par la comtesse Arthur B a t t h y á n y. Divatcsarnok, 29 mars et 5 avr. 1861.

9. *Barátság* (beszély) par la comtesse Julie B a t t h y á n y i. Nefelejts, 6, 13, 20, 27 juillet et 3 août 1862.

10. *Két lélek* (beszély) par la comtesse Julie B a t t h y á n y i. Népszínházi Évkönyv 1863-ra, pp. 41—53.

## 3. Drames (inédits).

11. *A honfoglalók*. Tragédie en 5 actes. Jouée pour la première fois le 4 mars 1861 au Théâtre National, à Pest.

Deux exemplaires manuscrits à la bibliothèque du Théâtre National, Budapest. [Cote: 128.] — *Idem*, en 3 actes, raccourcie par Georges Molnár. (Perdue.) Représentée pour la première fois le 29 mars 1862 au Théâtre hongrois de Bude.

12. *Országgyűlési beszéd*. Comédie en trois actes. Représentée le 7 avril 1862 au Théâtre National, à Pest.

Manuscrit à la bibliothèque du Théâtre National. Budapest. [Cote: O 23.]

13. *Fogság és szerelem*. Comédie en un acte. (Perdue.) Première représentation le 25 juin 1862 au Théâtre hongrois de Bude.

14. *Önvád térít*. Drame en 4 actes. (Perdu.) Première représentation le 23 avril 1863 au Théâtre hongrois de Bude.

15. *Korru, a cigány vagy a halászléány*. Vaudeville populaire. (Perdu.) 1863.

16. *Rêve d'une artiste*. Comédie en un acte. (Perdue.) Représentée le 23 mars 1864 au Théâtre des jeunes artistes, à Paris.

## 4. Mémoires.

17. *Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise* par la comtesse Julie B. Apraxin. Paris, Dentu, 1863.

In-8°, 31 p.

## 5. Articles et publications périodiques.

18. *Budai Lapok*. Hebdomadaire littéraire. Propriétaire et éditeur Julie Batthyány (dès le n° 3 sous le nom Budai Apraxin Julia); rédacteur responsable le baron Coloman Jósika Bureau de rédaction: Víziváros, főutca 59, à Bude. Imprimé chez Martin Bagó, à Bude. Paru en 23 numéros, du 25 janvier au 28 juin 1863.

In-4°.

19. Déclaration (en langue hongroise) concernant les *Honfoglalók*, datée de Pest, 7 mars 1861. Sürögöny, 9 mars 1861.

20. *Gondolattöredék az egyesülésről* par la comtesse Julie Batthyány. Gombostű, 1<sup>er</sup> et 4 janv. 1862.

21. *Előfizetési felhívás*. Appel aux abonnées des Budai Lapok, 25 janv. et 22 mars 1863.

22. *Nyílt levél*. Lettre d'adieu au rédacteur: A Hon, 5 avr. 1863. Voir aussi dans le journal Színházi Látcsó, 7 avr. 1863.

23. *Nyilatkozat*. Déclaration envoyée de Paris, 8 juin 1863. A Hon, 19 juin 1863.

24. *Nyilatkozat*. Déclaration concernant la cessation de la publication des Budai Lapok, 28 juin 1863.

25. *A „Hölgyfutár“ lapvezéréhez*. Lettre envoyée de Paris, le 29 nov. 1863 au rédacteur en chef: Hölgyfutár, 8 déc. 1863.

26. Lettre publique concernant le procès de Julie Apraxin contre sa mère, sous le titre *Mutter und Tochter* (Mère et fille). Neue Freie Presse, 23 nov. 1869.

## 6. Ouvrages d'enfance.

27. Une comédie. (Vers 1838, perdue.)

28. *Henri IV et son gouverneur*. Comédie. (Vers 1840, perdue.)

29. Une poésie en français de sept vers. Saint-Pétersbourg, 1<sup>er</sup> janv. 1840. Voir C<sup>te</sup> Joseph Esterházy, *Journal* (en manuscrit), 2 janv. 1840.

Cf. notre étude, p. 40.

30. Une poésie en allemand de quatre vers. Nov. 1841. Voir *ibid.*, 6 nov. 1841.

Cf. *ibid.*

31. *Armando et Eugénie*. Drame. (Vers 1846, perdu.)

32. *Edouard Villefort*. Fragment de roman. (Vers 1847, perdu.)

## 7. Lettres inédites.

33. A Gabriel *Egressy*, 20 [?] 1861. (Communication de M. Z. Baranyai.)

34. A Charles *Hugo*, 28 nov. 1863. (Idem.)

35. Au comte Maurice *Pálffy*. Archives de l'Etat hongrois. [Cote: Helytartótanács 370 et 732/el. n. 1863.]

Voir dans notre étude, p. 115.

36. A François *Toldy*. Cinq lettres dans les Archives de l'Académie hongroise. [Cote: 4 r. 61. b.]

## II. Références sur Julie Apraxin.

a) *Imprimés.*

1857.

Nagy, Iván, *Magyarország családai*. Pest, vol. I, p. 251.

1860.

*Bibliographie de la France*, 12 mai et 27 oct.

Articles anonymes, dans

*Divatcsarnok*, 27 nov.

*Magyar Múzeum*, déc.

Napkelet, 11 mars, 3 juin.  
 Nefelejts, 26 févr., 18 mars, 29 avr., 2 déc.  
 Vasárnapi Ujság, 2 et 23 déc.

1861.

*Bibliographie de la France*, 6 juill.

Kis Dæmon (pseudonyme de Joseph Kulcsár), *Két nőszív*. Nefelejts, 5 mai.

m. (pseudonyme de Salamon, Ferenc), *Nemzeti Színház*. Szépirodalmi Figyelő, 6 mars.

—, article ibid. 13 mars.

Rózsaági, Antal, *Ilona, franciául írt magyar regény*. Divatesarnok, 22 janv.

Vadnay, Károly, *Ilona*. Szépirodalmi Figyelő, 20 et 27 févr.

—y. —y., *Egy hét története*. Családi Kör, 13, 20 et 27 janv., 17 et 31 mars, 21 avr.

Articles anonymes, dans

Családi Kör, 3 et 27 janv., 10, 17 et 24 mars.

Divatesarnok, 29 janv., 5 mars, 7 mai, 18 juin, 3 sept.

Nefelejts, 23 févr., 10 et 24 mars, 14 avr., 22 déc.

Sürgöny, 9 mars.

Vasárnapi Ujság, 6 et 27 janv., 3, 10, 24 et 31 mars, 14 avr.

1862.

Weller, Emil, *Neue Nachtraege zum Index Pseudonymorum und zu den falschen und fingierten Druckorten*. Leipzig, p. 31.

Kronosz (pseudonyme d'Anton Rózsaági), *Szerédy Ilma naplója*. Nefelejts, 12 janv.

Articles anonymes, dans

Az Ország Tükre, 15 avr.

Családi Kör, 29 juin.

Divatesarnok, 19 juill.

Emich Gusztáv Nagy Képes Naptára, p. 78: *Gróf Batthyányi Arthurné* (avec un portrait).

- Gombostú, 1<sup>er</sup> janv.: *Gróf Batthyányi-Apraxin Júlia* (avec un portrait); 2 et 12 avr.  
 Nefelejts, 19 janv., 16 févr., 30 mars, 18 mai, 22 et 29 juin, 13 juill., 7 déc.  
 Nővilág, 10 avr.  
 Pesti Napló, 25 juin.  
 Sürgöny, 29 juin.  
 Vasárnapi Ujság, 5 janv., 6, 13, 20 avr., 29 juin., 6 juill.

1863.

*Bibliographie de la France*, 15 août.

Poésies, adressées à Julie Apraxin, actrice:

B u l e s u, Károly, *Üdvözlő szózat B. Apraxin Juliához*. Kecskeméten, 1863 tavaszéleében. — A Hon, 31 mars; Budai Lapok, 5 avr.

M., *Nagyméltóságú Budai-Apraxin Julia orosz hercegnőnek felleptekor*. Kassán február 24-én. Kassa-Eperjesi Értesítő, 25 févr.

(Sans nom d'auteur:) *B. Apraxin Juliához*. Kolozsvártt, 5 mars 1863. — Budai Lapok, 15 mars; Kolozsvári Közlöny, 7 mars.

(Anonyme:) „*Alászálltál a magasból...*“ Szegedi Híradó, 18 mars.

A g t..., vicomtesse d', *Párisi levelek B. Juliához*. Budai Lapok, 1<sup>er</sup> et 8 févr., 1<sup>er</sup> et 22 mars, 5, 12 et 26 avr.

B u l y o v s z k y, Gyula, *Budai Julia*. — Nefelejts, 8 févr. (avec un portrait); Az Ország Tükre, 20 févr.

D e z u l e y, C., *Un début extraordinaire*. Nain Jaune, 20 juin.

—i.—r., *Egy hét története*. Családi Kör, 8 févr., 12 avr.

J a n i n, Jules, *La semaine dramatique*. Journal des Débats politiques et littéraires, 16 nov.

K e m p e l e n, Gyöző, *A budai népszínház ügye*. Népszínházi Évkönyv.

K o s s u t h, Lajos: Une lettre à Julie Apraxin. Voir Molnár, Világostól Világosig, p. 386.

Mané (pseudonyme de Henri de Pène), *Courrier de Paris*. L'Indépendance Belge, 24 oct.

Molnár, György, *Törpe vázlatok párisi utamból*. Ne-felejtés, 16 août.

N. J., *Budai Népszínház*. Nővilág, 16 févr.

Szamosy, lettre (en hongrois) concernant l'apparition de Julie Apraxin sur la scène de Kolozsvár. Családi Kör, 15 mars.

Vadnay, Károly, *Tíz nap története*. Az Ország Tükre, 20 janv., 1<sup>er</sup>, 10 et 20 févr., 1<sup>er</sup> mars, 11 août.

—y. —y., *Budai népszínházi szemle*. Budai Lapok, 8 févr.

Articles anonymes, dans

A Hon, 2 et 27 janv., 6, 7, 10, 15 et 19 févr., 1<sup>er</sup>, 11, 28 et 31 mars, 12 avr., 28 juill., 9 et 19 août, 18 et 23 sept., 14., 23 et 30 oct.

Az Ország Tükre, 10 et 20 janv., 1<sup>er</sup> et 10 févr., 10 mars, 10 avr., 1<sup>er</sup> mai, 10 juin, 21 août.

Budai Lapok, 15 févr., 1<sup>er</sup>, 8, 15 et 22 mars, 5 et 12 avr., 28 juin.

Családi Kör, 11 et 18 janv., 1<sup>er</sup> et 22 févr., 15 et 22 mars, 12 et 26 avr., 3 mai, 14 juin, 19 juill., 2 août, 29 nov.

Fremden-Blatt, 9 août.

Hortobágy, 22, 27 et 28 févr., 1<sup>er</sup> mars.

Hölgyfutár, 6, 13, 27 et 29 janv., 5, 7 et 12 févr., 3, 5, 7, 14, 19, 28 et 31 mars, 2, 9, 11, 14, 21, 25 et 28 avr., 21 et 30 mai, 11, 13, 16 et 23 juin, 7 et 18 juill., 1<sup>er</sup> et 22 oct., 7, 17 et 28 nov., 3 et 8 déc.

Kassa-Eperjesi Értésítő. Kaschau-Eperieser Kundschäftsblatt, 14, 18, 21, 25 et 28 févr., 7 et 21 mars.

Kolozsvári Közlöny, 3 et 7 mars.

Kölner Zeitung (au commencement du mois d'août).

Cf. A Hon, 9 août.

Kritikai Lapok, t. II, p. 121.

Les Nationalités (Turin), 12 févr. (Cité dans le journal Szegedi Híradó, 14 mars.)

- Les Sports (à la fin du mois d'octobre). Cf. A Hon,  
30 oct.
- Magyar Vidékiek Lapja. Ungarisches Fremdenblatt,  
15 févr., 5 avr., 16 août, 27 sept.
- Nefelejts, 18 janv., 22 févr., 22 mars, 12 avr., 31 mai,  
12 juill., 27 sept.
- Nővilág, 16 mai, 1<sup>er</sup> juin, 1<sup>er</sup> juill., 1<sup>er</sup> août, 1<sup>er</sup> oct.
- Pester Lloyd, 3, 4, 11, 16, 18 et 28 janv., 7, 8, 19 et 20  
févr., 19 et 21 mars, 3, 8, 9 et 15 avr., 20 juin.
- Pesti Napló, 5 févr., 24 mars.
- Szegedi Híradó, 3 et 10 janv., 14 févr., 4, 7, 11, 14, 18  
et 25 mars, 4 avr., 16 mai, 27 juin, 22 et 29 juill., 1<sup>er</sup>  
et 22 août, 23 et 26 sept., 17 oct., 5 déc.
- Sürgöny, 4 févr., 28 avr., 23 mai, 30 oct.
- Színházi Láteső, 6, 7, 9, 10, 13, 14, 15, 18, 20, 21, 22, 23,  
28 et 30 avr., 20 juin, 4, 13, 23, 26 et 27 juill., 18 août,  
19 et 24 sept., 30 oct., 2 déc.
- Vasárnapi Ujság, 11 et 18 janv., 8, 15 et 22 févr., 8  
mars, 12, 19 et 26 avr., 3 mai., 4 oct.

1864.

- Schwarzenberg, Friedrich Fürst von, *Reminiszenzen*. Fragmente eines Tagebuches. Wien, p. 180.
- Feyrnet, X. (pseudonyme d'Albert Kaempfen), article  
dans l'Illustration, 2 avr.
- Articles anonymes, dans
- Constitutionelle Oesterreichische Zeitung, 23 mars.
- Fővárosi Lapok, 31 mars.
- Fremden-Blatt, 3 avr.
- Hölgyfutár, 2 avr.
- Morgen-Post, 3 avr.
- Nefelejts, 3 et 10 avr.
- Sürgöny, 1<sup>er</sup> avr.
- Színházi Láteső, 6 févr.
- Wiener Abendpost, 31 mars.
- Wiener Lloyd, 7 avr.

1865.

I r á n y i, Dániel, *Levelek Párisból*. Lettre IV, parue dans la revue *Hazánk s a Külföld*, 5 mars.

Articles anonymes, dans

*Fremden-Blatt*, 22 juin.

*Pester Lloyd*, n° 186.

*Vasárnapi Ujság*, 2 juill.

1866.

I r á n y i, Dániel, *Levelek Párisból*. Lettre XI, parue dans la revue *Hazánk s a Külföld*, 25 févr.

N. B., *Eine Fürstin auf der Bühne*. *Neue Freie Presse*, 5 mai.

1867.

L o r e n z, Otto, *Catalogue Général de la Librairie Française*. Paris, t. I<sup>er</sup>.

1869.

*Gothaisches genealogisches Taschenbuch der gräflichen Häuser*. 1869 etc.

Q u é r a r d : *Les supercheries littéraires dévoilées*. T. I., p. 1216.

Articles anonymes, dans

*Fremden-Blatt*, 4 déc.

*Morgen-Post*, 11 nov.

*Neues Wiener Tagblatt*, 13 nov.

*Städtische Pressburger Zeitung*, 9, 12, 25 et 26 nov., 2 déc.

*Tagesbote aus Böhmen*, 25 nov.

1870.

W u r z b a c h, Constant, *Biographisches Lexikon*. Wien, t. XXII, p. 474.

Article anonyme, dans le journal *Sädtische Pressburger Zeitung*, 7 mars.

1874.

S z i n n y e i, József, *Hazai és külföldi folyóiratok magyar tudományos repertórium*. *Történelem és segéd-tudományai*. Budapest, t. I<sup>er</sup> p. 175.

1880.

*Bibliographie de la France*, 20 nov.

1881.

**Klestinszky, László**, *A kassai magyar színház története rövid vázlatban*. Kassa, p. 12.**Molnár, György**, *Világostól Világosig*. Emlékeimből, vol. II, Arad, pp. 292–293, 340–342, 345–348, 352–358, 384–388.

Articles anonymes, dans

L'Illustration, 15 janv.

Revue politique et littéraire, I<sup>er</sup> semestre.

1885.

**Szinnyei, József**, *Hazai és külföldi folyóiratok magyar tudományos repertórium*a. Történelem és segéd-tudományai. Budapest, t. II, p. 180.**Paulay, Ede**, *Drámairodalmunk a N. Színház megnyitása óta*. Kisfaludy-Társulat Évlapjai. Új folyam, vol. 19, p. 341.**Petrik, Géza**, *Magyar Könyvészet 1860–1875*. [Bibliographie hongroise.] Budapest, pp. 24 et 277.

1886.

**Lorenz, Otto**, *Catalogue Général de la Librairie Française*. Paris, t. IX.

1888.

**Magyar Nemzeti Zsebkönyv**. Budapest, t. I<sup>er</sup>, pp. 33–34 et 97.**Podmaniczky, Frigyes b.**, *Naplótöredékek*. Budapest, vol. III, p. 60.

1891.

**Mándoky, Béla**, *Emléklapok*. Debrecen, p. 100.**Szinnyei, József**, *Magyar Írók Élete*. Budapest, t. I, pp. 219–220.

1892.

Lorenz, Otto, *Catalogue Général de la Librairie Française*. T. XII.

1895.

*Bibliographie de la France*, 30 mars.  
Nouvelle Revue, 1<sup>er</sup> janv.

1896.

*Verzeichnis der in dem Stammbaume der fürstlichen und gräflichen Familie von Batthyány vorkommenden Familienmitglieder sammt biographischen Daten*.  
Wien, p. 46.

1897.

Ferenczi, Zoltán, *A kolozsvári színészet és színház története*. Kolozsvár, p. 432.

Bayer, József, *A magyar dráma története*. Budapest, vol. II, p. 472.

1898.

Kossuth, Lajos, *Iratai*. Budapest, vol. VI, pp. 25–26.

1899.

*Pallas Nagy Lexikona*. Budapest, t. I, p. 773.

Reizner, János, *Szeged története*. Szeged, vol. III, pp. 241 et 387.

1900.

British Museum. *Catalogue of Printed Books*. Supplement. London, p. 172.

1901.

Bibliothèque Nationale. *Catalogue Général des Livres Imprimés*. T. VIII.

Esterházy, János gróf, *Az Esterházy család és oldalágainak leírása*. Budapest, p. 168.

Lorenz, Otto, *Catalogue Général de la Librairie Française*. Paris, t. XIV.

Keresztesy, Sándor, *Miskolc színészetének története*. Miskolc, pp. 89–90.

1904.

- Blaháné *Naplója*. Magyar Hirlap, 25 déc.  
 Sebestyén, Gyula, *A magyar honfoglalás mondái*.  
 Budapest, vol. II, p. 498.  
 Székely, Dávid, *Magyar írók álnevei a múltban és je-  
 lenben*. Budapest, p. 48.

1909.

- Vay, Sándor gróf, *A királyné poétája és más elbeszélé-  
 sek*. (Munkái, Budapest, vol. IV.) Nixarpa Eiluj, pp.  
 82—91.

1911.

- Kempelen, Béla, *Magyar nemesi családok*. Budapest, t.  
 I, p. 490.  
 Rakodczay, Pál, *Egressy Gábor és kora*. Budapest,  
 p. 473.  
*Révai Nagy Lexikona*. Budapest, t. I<sup>er</sup>, p. 759.  
 Szendrey, János, *Miskolc város története*. Miskolc,  
 vol. V, p. 138.

1914.

- Leval, André, *Supplément à la bibliographie française  
 de la Hongrie* de I. Kont. N<sup>os</sup> 108, 109, 110, 116, 154 et  
 227. Paru dans la Revue de Hongrie, 1914.  
 Szinnyei, József, *Magyar Írók Élete*. Budapest, t. XIV,  
 p. 235.

1926.

- Pável, Ágoston, *Vasvármegye és Szombathely város  
 kultúregyesülete könyvtárának címjegyzéke*. Szombat-  
 hely, II, B. 412 et 417.  
 Ványi, Ferenc, *Magyar Irodalmi Lexikon*. Budapest,  
 p. 61.

1927.

- Gulyás, Pál, *Magyar Életrajzi Lexikon*. Budapest, t. I,  
 p. 575.  
 Sainte-Aulaire, comte de, *Souvenirs* (Vienne 1832—  
 1841). Paris, pp. 29—33, 49 et 179.

1929.

Schöpflin, Aladár, *Magyar Színművészeti Lexikon*. Budapest, t. I, p. 57 (avec un portrait).

1930.

Németh, Antal, *Színészeti Lexikon*. Budapest, t. I, p. 37.  
 Pável Ágost, *A vasmegyei Múzeum könyvtárának II. sz. gyarapodása*. Szombathely. [Le roman *On a beau dire y figurant avec le cote „II. D. 1337“* a depuis passé dans la possession de l'Institut Français de l'Université de Szeged.]  
 Rozsnyay,<sup>1</sup> Kálmán, *Egy orosz hercegnő magyar karrierje*. Lantos Magazin, 15 févr.

1931.

Harsányi, Zsolt, *Az igazi nevük*. Pesti Hírlap, 19 mars.  
 La Librairie Française. *Catalogue général des livres en vente*. Janvier.  
 Rónay, Mária, *Különös asszonysorsok*. Érdekes női figurák. — Magyar Hírlap, 25 déc. [Réimprimé en 1933: Szegedi Napló Naptára, p. 40; Szegedi Friss Ujság Naptára, p. 40.]

b) *Manuscripts.*

Actes des Archives de l'Etat hongrois; cote: Helytartótanács Elnöksége 1863; n<sup>os</sup> 370, 732, 1483, 2376, 4358.  
 Idem; cote: Kancellária Elnöksége 1863; n<sup>os</sup> 118, 810, 1150, 1252.  
 Esterházy, Joseph comte, *Journal 1814—1842*. (À la bibliothèque du fidéicommiss des comtes Esterházy à Cseklész.)

<sup>1</sup> Par erreur signé „Nil“, pseudonyme de M<sup>me</sup> Rozsnyay. — Communication obligeante de M. Rozsnyay; Nógrádverőcze, 20 nov. 1932.

L'acte de baptême de la comtesse Géorgine Batthyány.  
Pfarre U. L. Frau Z. D. Schotten, Wien, I. N° 352.

Lettre d'Irányi à Kossuth. Nemzeti Múzeum Levéltári osztálya, cote: Kossuth-iratok, n° 3913. Voir dans l'Appendice.

Lettre du prince Jérôme Napoléon à Kossuth.  
Nemzeti Múzeum levéltári osztálya, cote: Kossuth-iratok, n° 3938. — Éditée en hongrois dans Kossuth Lajos Iratai, vol. VI, Budapest 1898, pp. 25—26.

---

## Iconographie.

**Barabás, Miklós:** Gravure. Appartient au Théâtre National de Budapest.

**Grimm:** *Magyar irónők arcképcsarnoka*. Lithographie, imprimée par les frères Pollák, Pest 1862.

**Marastoni, Joseph,** Portrait, 1861. Imprimé par A. Bohn, (Pest 1862), avec la signature de Julie Batthyány. Reproduit dans le Gombostű, 8 janv. 1862.

Portrait à l'huile du château de Rakicsán. Dans l'ouvrage présent reproduit d'après une photographie que nous devons à M. Szlepecz, curé-doyen.

Photographie reproduite dans la revue Lantós Magazin, 15 févr. 1930. Appartient à M. Coloman Rozsnyay; avant lui à M<sup>me</sup> Jókai.

**Vértési, Arnold:** Portrait. Publié dans Emich Gusztáv Nagy Képes Naptára, 1862, p. 72.

D'autres portraits: dans Schöpflin, A., *Magyar Színművészeti Lexikon*, t. I, p. 57; — *Budai Apraxin Julia mint Zrínyi Anna* dans le journal Az Ország Tükre, 20 févr. 1863.

**Heyer a muni** la nouvelle „Nixarpa Eiluj“ d'A. Vay d'un portrait imaginaire, représentant Julie Apraxin et Georges Molnár. Cf. Vay, Munkái, vol. IV. p. 85.

## Appendice.

### Préface des Deux Passions (1894)

par Alexandre DUMAS fils.

Vous avez eu raison, madame, d'essayer de peindre les conséquences terribles que peut avoir pour une femme la faiblesse d'un homme, d'un homme du monde surtout, dont la naissance, la fortune, l'éducation voilent la nullité et à qui l'oisiveté, qui est l'atmosphère de son milieu, et les mœurs qui en résultent facilitent les fantaisies et les désordres. J'ai dit *essayer de peindre*, non parce qu'il manque quelque chose à la peinture que vous nous avez donnée de ce Narcisse, amoureux de lui-même, mais qui, malheureusement, ne se contente pas de cet amour, mais parce qu'il est aussi impossible de le saisir sous tous ses aspects et de lui imposer une forme précise que de modeler une statue dans le nuage qui passe. L'intérêt, pour ainsi dire irritant qu'offre ce personnage dans la réalité comme dans votre livre, c'est qu'il échappe constamment à l'analyse immédiate. A peine a-t-on porté la main ou seulement les yeux sur lui qu'on le voit changer d'aspect et subir mille métamorphoses dont il n'a ni l'intention, ni la responsabilité. Il est à la discrétion du vent qui le pousse ou de la passion qui l'entraîne. En me servant du mot passion, je fausse le mot, du moins en ce qui regarde notre personnage. La passion implique un mouvement de l'âme, une lutte, une victoire des sens, de l'imagination, de la fatalité sur un individu après une résistance plus ou moins longue. Avec notre homme ou plutôt avec notre anthropomorphe, rien de pareil. Il suit le premier cou-

rant dans lequel il peut se mirer, fleuve ou ruisseau, que ce courant mène à la mer ou à l'égout. Le sens moral lui fait absolument défaut. Il n'en a pas besoin. Il le remplace par un instinct de conservation infailible qui triomphe de tout. Il n'est en quête que de la sensation. Là où il espère la trouver, il va; tant qu'il peut la satisfaire, il reste; dès qu'il en entrevoit une nouvelle, il part, sans nul souci de ce qui en résultera pour l'autre. On le prend quelquefois pour un Don Juan; on lui fait trop honneur. Il n'inviterait pas le Commandeur à souper; au fond il est lâche. Ajoutez à cela que pour celles qui ne flairent pas tout de suite l'être pernicieux, il est plein de séductions. Il est toujours souriant. Son but, je dirai même sa destinée étant de plaire et de jouir, il a toujours l'air avenant, et fait bon visage à toutes les circonstances préalables. Toute femme cherche dans l'homme qu'elle va aimer à la fois un protecteur et un esclave. Par cela seul que celui-ci a les signes extérieurs du mâle, celle qu'il attire est convaincue qu'il saura la défendre. Quelle femme doute de la bravoure de celui qu'elle aime, surtout quand il s'agit d'elle? Et, comme ayant horreur de la discussion qui serait une fatigue, il consent à tout ce qu'elle veut, tant qu'il y trouve son agrément, elle peut croire, pendant un certain temps, qu'elle a réalisé son double rêve. Après quoi il disparaît, laissant derrière lui la déception, le déshonneur, la ruine de l'âme et, comme vous l'avez montré, la mort.

Que Dieu garde les femmes confiantes des hommes faibles!

Alexandre DUMAS, FILS.

## Lettre de Daniel Irányi à Louis Kossuth.

Nemzeti Múzeum Levéltári osztálya. Kossuth-iratok, 3913.

Páris május 10-én 1863.  
41 bis rue de Vaugirard.

Tisztelt barátom!

Batthyány-Apraxin Júlia grófnő (Batthyány Arthurnak férjétől elvált neje) érkezett Párisba, Molnár budai népszínház igazgatója kíséretében. Utazásuk bevalótt czélja az itteni színészet tanulmányozása, mert a grófnő a deszkákat választotta egy idő óta szereplési színlhelyül. Azonban tulajdonképen forradalmi czélből jött ki külföldre. Egyenesen hozzám jött, Vidats Ján. (másolatban) ide mellékelte ajánlólevelével. Ebben ugyan utazásának célja nincs kifejezve, de az, úgy hiszem, csak óvatosságból maradt ki.

Batthyániné rendelkezésünkre állítja magát. Exaltált nő, akit a híresség vágya sarkal; magyar Pustovojtóf. Az aristocratia szabad élete miatt kitiltotta köréből; azóta egészen az írók és művészek karjaiba vetette magát. Már férfi- (honvéd) ruhát is készítettett magának, 's így le is fényképeztette magát. Odahaza t. i. amint ő állítja, az a hír van elterjedve, hogy május hónapban nálunk is ki fog ütni a forradalom, ezt többi között Verdósy terjesztette, de Vidats is megerősítette volna. (Verdósy B-nét is felkereste 's megkérte, játszó azon célra, amely végett ő m.országon járt, t. i. a legio adósságainak törlesztésére, de B-né nem igen bízott Vdsyben.) B-né azt sürgeti hogy comité alakuljon, programot kibocsásson, 's ő magára vállalja azt titkos sajtón lenyomatni 's terjesztetni. Ő és társa azt állítják hogy otthon mind készek a felkelésre, (kivéve az aristocratit) a lengyel példa bátorságot öntött beléjük, 's a legiónak Anconába áthelyezését a fentebb említett hírrel, t. i. hogy még jelen hónapban fog kiütni a forradalom, hozzák kapcsolatba. Az idegen nemzetisé-

gek nem tartanak az osztrákkal, magok a románok értelmes és független része nem akar a Reichsrathba menni. B-né kegyeddel óhajtana beszélni 's evégett Turinba akar utazni. Ha Ön azt fogja mondani neki, hogy menjen vissza a hazába 's működjék ottan, úgy visszatér; ha pedig vagy nem akarná igénybe venni áldozatkészségét, vagy azt hinné, hogy Párisban több hasznot hajthat (?) úgy itt marad egy évig sat. Én itt fogom marasztalni, míg kegyedtől nem veszek választ, ha akar e találkozni vele vagy sem. Én részemről bízom az ő jóindulatában 's azt tartom hogy fel kellene használnunk. Óvatosan ugyan, mert nagyon tüzes meggondolatlan fejnek látszik, de azért bizalmasan, mert rám legalább őszinte exaltáció alatt levő férfinőnek benyomását tette. Méltóztassék tehát a legelső postával felelni, küldjem-e Turinba, vagy ne, s ha nem, adjak e neki itt valami megbízást, vagy ne tegyem?

Mély tisztelettel és szives ragaszkodással

őszinte barátja

I. D.

Azt minapi levelem után, melynek értelméhez most is ragaszkodom, alig szükséges említenem, hogy én a felkelést a' jelen pillanatban 's a' lengyelekkel kapcsolatban, nem tartom tanácsosnak; de ha B-né sajtót állítana, miként arra késznek nyilatkozik, úgy erre, valamint hírhordásra alkalmas egyén lenne. Ha a Vidats levelét nem gondolná elég világosnak, úgy hirtelen kérdést lehetne tenni nála. (Nb. Almásyt nem szereti B-né, ő is u. m. az arisztocráciával tart. Engem, így folytatá, muszka ügynöknek kezdtek nevezgetni a magyar urak, mikor a felkelésről szólottam; persze mert ők ki akarnak békülni az osztrákkal sat.)

---

## Batthyányné Apraxin Júlia grófnő

(Eltulj Nixarpa)

### élete és művei.

(Bevezetés.) Apraxin Júlia grófnő a múlt század irodalmi és színházi életének érdekes alakja, aki azonban rövid és zajos szereplés után elég gyorsan és szinte teljesen feledésbe ment. Az 1860. és 1863. évek közé eső időben a magyar közönségnél igen nagy sikereket ért el, ezeket azonban nem annyira irodalmi, művészi értékeinek, mint inkább különleges személyi vonatkozásainak köszönhetette. A közönség hálás volt a szellemes és jótékony orosz grófnőnek, aki lemondva rangjáról és nemzeti-ségéről, lelkesen állt a magyar ügy szolgálatába. Ugyancsak nem mindennapi életkörülményeinek köszönhető, hogy a magyar irodalomba témaként is bejutott. Kortársai közül MOLNÁR György színigazgató Emlékeiben, BLAHA Lujza napló-alakban írt önéletrajzában foglalkozik vele; gróf VAY Sándor és ROZSNYAY Kálmán — fiatalabb kortársai — novellát írnak *Eltulj Nixarpa* életének pesti mozgalmas éveiről, s még ma is kísért alakja, ha különös asszonyorsokról, érdekes magyar női életekről van szó.

Az irodalomtörténetben különleges helyet biztosít írónknak az, hogy egyszerre két nyelven — magyarul és franciául — írt. Maga ez a tény is, azonfelül életkörülményei indokoltá teszik annak kutatását, hogy milyen hatások érték mindkét irodalom részéről, s esetleg milyen hatást, visszhangot keltett úgy az egyik, mint a másik irodalomban.

I. (*Apraxin Júlia élete.*) Atyja orosz diplomata volt, aki Júlia születésének ideje — 1830 október 16 — előtt és után néhány évet Bécsben töltött. A kis Júlia hét éves korában anyjával Oroszországba kerül. Tizenegy éves, amikor anyját Esterházy József gróf — aki egyébként saját gyermekének tekinti — feleségül veszi. Ekkor lesz hazája Magyarország, otthona a Pozsony melletti Csek-lész. 1849 őszén Batthyány Artur grófhhoz megy feleségül, s házassága első éveit Bécsben tölti. 1860-ban, amikor a magyar alkotmányos élet újraéled, Pestre költözik és szalónját megnyitja a „szellemi arisztokrácia“ előtt is. Szorgalmasan tanul magyarul, s órákat vesz a magyar irodalomból Toldy Ferentől, sőt történelemből és jogból is Wenczel professzortól. 1860-ban jelent meg első nyomtatott műve is, — néhány gyermekkori verse és színdarabja nem került nyomdába. Az 1860-ban Párizsban kiadott *On a beau dire* című regényt (ford. HUSZÁR Imre 1860-ban *Hiába beszélnek* címen) gyors egymásutánban követi három magyar-tárgyú regénye: *Ilona* (Paris, 1860, magyarra ford. ÁGAI Adolf, németre W. RÖDIGER); *le Journal d'Ilma Szeréndy* (Paris, 1861, ford. TOLDY István 1862-ben *Szeréndy Ilma naplója* címmel); s végül a *Két nőszív* (Pest, 1861), amelyet TOLDY István a francia kéziratból fordított magyarra, s amely franciául meg sem jelent. Közben néhány novelláját közlik pesti folyóiratok, sőt mint drámaíró is a közönség elé lép. 1861 márc. 4-én a Nemzeti Színház előadja *A honfoglalók* című drámáját, a főszerepekben EGRESSY Gáborral, a darab fordítójával és MUNKÁCSYNÉ FELEKI Flórával, akinek jutalomjátéka volt az előadás. *Országgyűlési beszéd* című vígjátéka ugyan-csak ezen a színpadon kerül előadásra 1862 ápr. 6-án.

Ez idő alatt a grófnő magánéletében fontos változás állott be: 1861-ben elhagyta férje házáat és öt gyermekét. Ettől kezdve családjától, sőt anyjától is szinte eltaszítva, arisztokrata barátaitól elhagyatva, irodalmi emberek társaságát keresi és mind többet foglalkozik a magyar mű-

vészeti élet föllendítésével. Hozzájárul SZERDAHELYI Kálmán párizsi tanulmányútjának költségeihez; énekelni taníttatja a kis KÖLES Lujzát, a későbbi nagy BLAHÁNÉ-t. Nemcsak szorgalmas látogatásával, de nagyobb összegekkel is támogatja a Budai Népszínházat, a lelkes MOLNÁR György vállalatát. Hamarosan mint színműíró is szerepel e színháznál: Molnár György rövidített átdolgozásában kétszer adják elő 1862 tavaszán *A honfoglalók*-at, ugyanez év nyarán pedig *Fogság és szerelem* című drámáját. 1863 első hónapjában Budára költözik és megindítja a budai első magyarnyelvű ujságot, a *Budai Lapok* című hetilapot, amelynek féljövendelmét az előfizetési felhívás a Budai Népszínháznak ígéri. S végül ugyanez év február havában mint színész is lép fel a Budai Népszínház színpadán — az arisztokrácia nem kis megdöbbenésére, de a nagyközönség annál nagyobb lelkesedése mellett. Helytartói beavatkozásra a színen Budai Júlia néven szerepelt, s mindig jótékony célra. A budai ünnepeltetés után február 22-től március 26-ig a nagyobb vidéki városok színpadán fogadja a magyar közönség hódolatát. Áprilisban még föllép néhányszor Budán, s itt *Önvád térít* című drámáját is előadják. Május elején MOLNÁR György társaságában tanulmányútra Párisba utazik. A grófnőt — úgy látszik — hazafias, forradalmi célok is vezették: fölkereste az emigráns IRÁNYI Dánielt s közvetítésével felajánlotta szolgálatait a Turinban élő KOSSUTH-nak. Egyúttal Kossuth pártfogását is kérte ahhoz, hogy NAPOLEON JEROMOS herceg segítségével felléphessen a Théâtre Français-ban. De Kossuth ajánlólevele és a herceg ígérete ellenére sem vitte tovább Achille RICOURT színészeti iskolájának színpadán való néhány föllépésnél. Ugyanitt mint szerző is bemutatkozott, de sikert nem aratott. Lassanként le is mondott drámáiról és színésznői álmairól.

Hosszú időre megszakított irodalmi működését később újra mekezdte s még két regényt adatott ki Pánizs-

ban: 1880-ban a *L'Une ou l'Autre?* címűt, 1894-ben pedig a *Deux Passions*-t Alexandre DUMAS fiás előszavával. Ebben az időben még valószínűleg Párizsban élt, de később, úgy látszik, második férje — RUBIO GUILLÉN lovassági ezredes — hazájába, Spanyolországba költözött, ahol — 1917 körül — özvegyen halt meg.

II. (*Művei.*) Apraxin Júlia regényeken, elbeszéléseken és színdarabokon kívül kiadott egy rövid emlékiratot; cikkeket is írt, sőt lapot is szerkesztett. Műveit közelebbről vizsgálva, azt találjuk, hogy a történesek idejét és helyét általában nem jellemzi behatóan, valamint a legkülönbözőbb országokból származó személyeit sem ruházza föl nemzeti vonásokkal. Ezek a személyek egyébként csaknem kizárólag az arisztokrácia tagjai, s csak kivételesen szerepel regényeiben a „szellemi arisztokrácia“ egy-egy alakja. Műveiből meg lehet ismerni az akkori osztrák-magyar főnemesség életmódját, amiben különben az író nő nem látott sok értéket. A cselekményben mindig a kötelesség diadalát látjuk, s az író nő részéről itt-ott némi moralizáló, nevelő tendenciát. — Apraxin Júlia műveiben, melyek színben, változatosságban, élénkségekben távol maradnak a való élettől, gyakran találkozunk valószínűségi hely-, utca-, szálloda-, templom-, üzlet- stb. nevekkkel; néhol kortörténelmi értékű leírások is akadnak, másutt kortársak neve. Az irodalom és egyéb művészetek történetébe vágó célzások sem kivételesek. Nem annyira ezek, mint műveinek egész összessége azt mutatják, hogy Apraxin Júlia irodalmi ízlésének irányát a francia irodalom szabta meg. De félreismerhetetlenek az egykorú magyar irodalmi életnek hatásai is. Míg a francia írók közül legközelebbről George SAND-nal és Octave FEUILLET-vel rokon, a magyar irodalom többek között báró JÓSIKA Miklós novellái és VÖRÖSMARTY történelmi drámái révén hatott rá leginkább. — Apraxin Júliát leginkább még magyar tárgyú művei kötik saját korához; egyébként édeskés idealizmust és naiv romantikát tükröző művei eléggé

elmaradott jelenségek az előretörő realizmus és naturalizmus korában.

1. (*Regényei.*): Regényeiben a cselekmény főmozgatója a szerelem, tárgya a szerelmesek házassága elé gördülő akadályok. Az akadály legtöbbször valami valóságos vagy képzelt kötelesség. S minthogy az akaratnak győznie kell, a szerelmeseket csak a zárda, halál, vagy téboly váltja meg a szenvedésektől, hacsak véletlen szerencse nem segít végül rajtuk. Bár a szenvedések okát legtöbbször a személyek jellemében találjuk, a jellemzés nagyrészt csak belső és főleg külső leírásban nyilvánul meg. A férfiak szépsége még jobban látszik érdekelni az írónőt, mint a nőké. Női típust szinte csak kettőt mutat Apraxin Júlia: a sztoikus erényekben bővelkedő hősnőket és ezeknek szenvedélytől elvakult vetélytársnőit. Leggyakoribb férfitípusai: az akaratnélküli hős, ennek jellemszilárd barátja, az önfeláldozó elutasított szerelmes és a hősnő kikoszorózott kérője, aki gonosz cselszövő. Amint a jellemek, úgy a motívumok is több regényben ismétlődnek. Így a gyermekkorban gyökerező vagy az első futó találkozásnál támadt szerelem, a két nő között ingadozó hős, a kötelesség nevében hozott áldozat, a párbaj, tetszhalál, öngyilkosság, zárdába vonulás, korai halál, örület, lelki eredetű fizikai betegségek, stb.

Az *On a beau dire* tárgya: egy fiatal leány élete a szerelem és a testvéri hála diktálta fogadalom között. A szerencsétlen fiatal leány már az utolsó kenetet is fölvette, amikor a könyörületes író nő segítségére küldi a *deus ex machinát*: tudomására jut valahogy, hogy az asszony, akit fivére azért nem vett feleségül, mert árva hűgát nem akarta megfosztani a házban elfoglalt első helytől, nem halt meg, — mint hitték — csak félrevonult, hogy a szeretett férfinak megkönnyítse az áldozatot. Négy nemes szív boldogságával végződik ez a szomorúnak indult, fehér leányszobába való regény. Az elmosódott jellemfestés és némely következetlenség a mesében: főhibái ennek a

műnek, amely a harmadik francia köztársaság előkészítésének idején, mitsem törődve a politikai és szociális problémákkal, mintegy légüres térben játszik, akárcsak a tizenhetedik században Madame de LA FAYETTE vagy a tizennyolcadik századi Madame de GENLIS regényei, amelyek írónőnk ifjúsági olvasmányai lehettek. — Valamivel több kapcsolata van az étellel Apraxin Júlia következő regényének, *Ilonának*, amely három magyar tárgyú regénye között az első. Ezt a regényt azzal a kimondott szándékkal írta, hogy a magyar társadalmi élet hű bemutatásával bebizonyítsa a külföldi közönség előtt, hogy Magyarország nem az a műveletlen vad pusztaság, aminek képzelik. Az írónő azonban nem jutott tovább a jószándéknál s. néhány, elenyészően csekély és jelentéktelen motívumtól eltekintve, nincs az egész regényben semmi, ami jellemző lenne a magyar életre vagy annak becsületére válhatnék. A maga egészében ez a regény sem egyéb, mint egy konvencionális szerelmi történet, amely részben az előbbi regény motívumait fejleszti tovább. A hősnő egy álmodozó fiatal leány, egy vallásos és beteges grófnő leánya. Napjait azzal tölti, hogy álmaiból ismert ideálját várja, akiről nem tudja, hogy azonos gyermekkori társával, anyja öreg tisztelőjének unokaöccsével. Az ifjú megérkezésére és vonzalmának jeleire már boldognak kezdi magát érezni a fiatal lány, mikor egy kikoszorózott kérésre siet tudomására hozni, hogy az ifjú külföldön már le van kötve. A gyenge jellemű fiatalember következetlen viselkedése végleg megérleli a hősnő kétségeit és, már csak azért is, hogy halálához közeledő anyját jövője felől megnyugtassa, a ház öreg barátjának felesége lesz, — igaz, hogy csak a világ számára, akárcsak LAMARTINE *Raphaël*-jének Julie-je. Ennek oldalán küzd azután immár viszonzottnak tudott szerelme ellen, amit házassága óta bűnnek kell tekintenie. Midőn azután az öreg férj meghal, a két szerelmes házasságát egy sorscsapás teszi lehetetlenné. — Ez a rövid tartalma az *Iloná-*

nak, de egyúttal Apraxin Júlia majdnem 25 évvel később megjelent *Deux Passions* c. regényének is, azzal a különbséggel, hogy az egyiknek főszereplői magyarok, a másikéi franciák. Nemcsak a jellemelekben, de a részletekben és helyzetekben is egészen feltűnő a hasonlatosság. Ami különbséget a két regény között találunk, az mind a *Deux Passions* javára billenti a mérleget.

Az *Ilonát* követő *Két nőszív* még egyszer az előbbi regény alaptémáját dolgozza fel: egy férfi két nő között, akikhez egészen különböző, de egyformán erős szálak fűzik. Néhány, a szertelenségig romantikus részlettől eltekintve az egész történet egyszerűbb, mint az *Ilonáé* és sokkal szervezettebb kapcsolatot mutat a magyar politikai élettel és hazaszeretettel, mint az előbbi regény. Az egyik rokonszenves személyben talán Eötvös József báró alakját szabad fölismernünk. A gyakran megjelenő elméleti fejtegetésekben félreismerhetetlen a SZÉCHENYI-TŐL, WESSELÉNYI-TŐL, EÖTVÖS-TŐL kiinduló eszmék hatása. Tisztán a szépirodalmi motívumokat tekintve feltűnő hasonlatosságokat fedezhetünk föl JÓSIKA *Adolfine* c. kis regényével. Ami sikert a *Két nőszív* egyébként szerzőjének hozott, csaknem kizárólag hazafiás tendenciájának volt köszönhető.

*A Journal d'Ilma Szeréndy* — Apraxin Júlia harmadik magyar tárgyú regénye — egy fiatal leány naplója, kinek életét három érzelem irányítja: a színészi hivatás, a magyar haza szeretete és a szerelem. Színészi álmait feláldozná szerelmének, de erre nem kerülhet sor, mert grófi vőlegényének anyja átok terhe mellett eskette meg fiát, hogy a vagyontalan és cím nélküli Ilmát sohasem veszi feleségül. Szerelmét azonban, — amely kedvesét elvonta a haza ügyeitől — feláldozza a magyar hazának romantikus körülmények között elkövetett öngyilkossága által. — Ez a hazafiás jellegű fejtegetésektől nem mentes regény meséjében számos tekintetben hasonlít George SAND *Marquis de Villemer*-jéhez, de VACHOTT Sándorné *Irma hagyományai* c. regényéhez is.

Az 1880-ban megjelent *L'Une ou l'Autre* c. regénynek — akárcsak abban az időben írójának — már semmi köze sincs Magyarországhoz. Ugyanezt mondhatjuk a még későbbi *Deux Passions*-ról is. A *L'Une ou l'Autre* bonyodalmánának alapja két nővér tökéletes hasonlósága, ami azonban, a *Giroflé Giroflá*-tól eltérőleg, tragikus következményekhez vezet. A legkülönbözőbb félreértések és romantikus kalandok szerepelnek a regényben — például: a hős tetszhalott és föl nem ismert kedvese a ravatalánál virraszt — és a hősnő a későn érkezett boldogság küszöbén hal meg, FEUILLET *Histoire de Sybille*-jéhez és KÁRMÁN *Fanni*-jához hasonlóan. E tragikus vég előidézésében nem kis szerepe van a hős gyöngé akaratának, amiért viszont a helytelen nevelést okolja az író. Vádjai sokban egyeznek Eötvösnek *A nővérek*ben elhangzott figyelmeztetéseivel. Apraxin Júliának ebben a regényében, mint a többiben is, a pszichológia jobbjára csak néhány helyes megjegyzésre szorítkozik. Ezek rendesen szellemesek is. Különben is írónők stílusa általában eléggé színes és változatos s az idealista regények hagyományához híven mindig „jól nevelt“.

2. (*Elbeszélései.*) Apraxin Júlia elbeszélései nem annyira igazi novellák, mint inkább megrövidített regények, melyekből a hosszabb-rövidebb reflexiók sem hiányoznak. — *A csillag* erősen mesészerű rövid novella. A Vág festői völgyében, Beczkó vára közelében élő elszegényedett ifjú gróf addig sóvárog hűségesen a fényes Gemma csillag után, míg az leszáll hozzá és kedvéért földi nővé lesz. A boldogság rövid. Az ifjú saját hibájából örökre elveszti kedvesét. — *Bájlaki Zsigmond* már inkább belekapcsolódik a kor problémáiba; az író „korrajz“-nak is nevezi s a történet 1856-ba helyezi. Bájlaki Zsigmondnak, az ifjú tehetséges ügyvédnek és egy mélyérzésű fiatal grófnőnek kölcsönös megbecsülésen alapuló szerelméről szól a mese. A nemesi címmel nem rendelkező ifjú nem mer nyilatkozni, de végül a leány maga ajánlja föl neki a ke-

zét. E novella meséjében nem egy hasonlóság van JÓSIKÁ-nak *A béke nemtője* c. novellájával. — Két különböző társadalmi osztályhoz tartozó szerelmesek házasságának a motivuma Apraxin Júlia *Két lélek* c. elbeszélésében is felbukkan, ha nem is mint főtéma. Ennek a hazafias és liberális célzatú elbeszélésnek a tárgya az, hogy Isten hogyan szabadítja meg hosszú szenvedéseitől kiválasztott nemzetét azzal, hogy megajándékozza két ifjúval, kik két különböző társadalmi osztályból származnak ugyan, de kiknek keblébe egyaránt saját lelkének egy-egy darabját helyezi. — A jellemzés erőtlensége a legfőbb hibája a *Barátság*nak is. Célja a nők közötti önzetlen barátság lehetőségének bizonyítása. Targya két fiatal leánynak ugyanazon férfi iránti szerelme és kölcsönös önfeláldozásra való készsége. A vége mégis két boldog házasság. — Ennek a novellának a szereplői mind az arisztokráciához tartoznak; az előző kettőben az író liberális felfogása már megmutatkozott abban is, hogy bemutatott olyan rang nélküli fiatalembereket, akik értékben a körükhöz tartozó összes arisztokratákat felülmúlják. Egyébként mindegyik novellája magyar földön, magyar szereplőkkel játszik, s többé-kevésbé magyar inspirációról tanúskodik.

3. (*Drámai.*) Apraxin Júlia nem nagy tehetséget árult el a drámai műfajban. A szerkezet egysége iránti érzék, a jellemfestéshez való tehetség, a tárggyal valamiképp összefüggő egyéni gondolatok kifejezéséről való lemondás nélkül nem lehet jó drámát írni. Apraxin Júlia mégis a legkülönbözőbb drámai műfajokkal meg mert próbálkozni. Mindjárt elsőnek egy tragédiával kezdte. *A honfoglalók* öt felvonásos történelmi szomorújáték; főhőse Árpád, s a cselekmény háttérében a vérszerződés áll. Targya az Árpád hatalmát irigyelő Uzádnak és Árpád húgának, Csillának szerelme. Bátyja életének megmentésére és az új haza boldogságának érdekében azonban Csilla kötelességének érzi, hogy Uzádot megölje; de szerelmének halálát nem tudván túlélni, rögtön saját szíve ellen for-

dítja a tört. — A hősnő neve VÖRÖSMARTY *Hábador*-jához, maga a cselekmény inkább Vörösmarty *Aldozat*-jához fűzi ezt a sokszor dagályos nyelvű darabot, amelynek tárgyában határozottan föllelhető tragikai magot az írózó nem tudta kellőképp kihasználni. A hazáért életét és szerelmét is feláldozó nő típusával egy egész csomó magyar elbeszélő és drámai művel került rokonságba ez a szomorújáték. A dikciókban gyakran felbukkanó célzások az egykorú politikai helyzetre és hazafias érzelmekre, 1861-ben, az alkotmányos élet hajnalán nem téveszthették el hatásukat különösen egy idegen származású főúri hölgy tollából, — aki egyébként ezt a hatást csak néhány anakronizmus árán tudta elérni. A darab célzatát maga a szerző az egyesülés gondolatában jelölte meg. De míg itt a politikai pártok szükséges összefogásának eszméjéről volt szó, Apraxin Júlia következő darabjának, az *Országgyűlési beszéd* c. három felvonásos vígjátéknak a célzata a társadalmi osztályok egyesülése felé mutat. Ennek az egyesülésnek a szimbóluma a darabban egy demokratikus báró leányának és egy polgári származású, tehetséges költőnek szerelme és házassága. A szív és értelem nemességének a születési nemességgel szemben való felsőbbtségét a vígjátéknak csak egyetlen alakja, Aurora tagadja, aki típusa a KISFALUDY Károly óta a magyar vígjátékokban meghonosodott kómikus vénlánynak. Ez a vígjátéki hangot és hangulatot nem mindig eltaláló darab tárgy tekintetében KÖVÉR Lajos *Hűség hűtlenségből* c. darabjával mutat egyezéseket.

Míg *A honfoglalók* és az *Országgyűlési beszéd* kéziratát a Nemzeti Színház könyvtára őrzi, Apraxin Júlia többi darabja, úgy látszik, nem maradt az utókorra.

4. (*Apraxin Júlia, mint újságíró. Az első magyar lap Budán.*) Apraxin Júlia újságírói működése nagyrészt alkalomszerű és személyes jellegű nyilatkozatokra és nyílt levelekre szorítkozik. Talán egyetlen nagyobb és komolyabb cikke a *Gondolattöredék az egyesülésről*, ahol a szü-

letési és értelmi arisztokráciának a magyar jövő érdekében való egyesülését javasolja. A saját lakásában szerkesztett *Budai Lapok*ban egyetlen cikke sem jelent meg. Ennek a vasárnaponként megjelenő szépirodalmi hetilapnak, az első magyar nyelvű budai újságnak, felelős szerkesztője báró JÓSIKA Kálmán, tulajdonosa és kiadója Apraxin Júlia volt. Az újság jelmondata „El magyar, áll Buda még“, főcélja Buda magyarosodásának elősegítése volt. Öt hónap alatt szép számmal jelentek meg a lapban franciából való fordítások. A magyar írók közül munkatársak voltak pl. DOBSA Lajos, Bolnai (gróf BETHLEN Miklós), Tarnay (MADARASSY) Pál, ZILAHY Károly, BULCSÚ Károly, DALMADY Győző. TOMPA Mihálynak két népdala jelent meg a *Budai Lapok*ban.

Céljánál és stílusánál fogva Apraxin Júlia újságírói működéséhez számíthatjuk az 1863-ban Párizsban megjelent *Quelques Feuilles détachées des Mémoires de la tragédienne hongroise* című 31 lapos röpiratot, amelyet a pest-budai rendőrigazgatóság majdnem elkoboztatott néhány kormányellenes megjegyzés miatt.

III. (Színésznői pályafutása.) Első magyar nyelvű próbálkozása a nagyközönség előtt PETŐFI egy költeményének elszavalása volt 1861 márc. 25-én egy jótékony célú nőegylet előadásán, melynek egyébként is buzgó és tevékeny tagja is volt. Az 1863 febr. 3-i fellépést a grófnő részéről sok belső és külső küzdelem előzte meg. A *Journal d'Ilma Szerény* mutatja, hogy Apraxin Júlia erős vonzódást érzett a színésznői élettel járó izgalmak és sikerek iránt. Mikor rákerült a sor, mégis nagy elhatározás volt véglegesen lemondani egész addigi körének és családjának becsüléséről.

Apraxin Júlia műsorát rövid három hónapi magyarországi színészkedése alatt elsősorban hazafias történelmi drámákból válogatta össze (JÓKAI: *Szigetvári vértanúk*, SZIGLIGETI: II. *Rákóczi Ferenc fogsága*, KATONA: *Bánk bán*) és két egyfelvonásos francia vígjátékkal (M<sup>no</sup>

de GIRARDIN: *La Joie fait peur*, CARAGUEL: *Le Bougeoir*) tarkította. Ezekben a darabokban a Budai Népszínház színpadán hétszer lépett fel február és április folyamán. Közben a kassai, miskolci, debreceni, kolozsvári, temesvári, szegedi, szabadkai és kecskeméti színpadokon összesen tizenhétszer játszott jótékony céllal a magyar közönség előtt. Párizsban, minden vágya és kísérlete ellenére meg kellett elégednie Achille RICOURT iskolájának, a *Théâtre des jeunes artistes*-nak színpadával. Itt háromszor lépett fel, RACINE *Phèdre*-jének, MUSSET *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*-jének és BAYARD és VANDERBURCH zenés bohózatának, a *Gamin de Paris*-nak a főszerepében. — Feltűnő Apraxin Júlia színésznői működésével kapcsolatban az a nagy ellentét, amit az egykorú kritikában találunk. A hozzáírt dicsőítő versektől kezdve próbálkozásának nevetséges erőltetésnek való bélyegzéség a legkülönbözőbb benyomások nyoma maradt ránk. E szélsőségeknek megvan azonban a magyarázata. Általánosságban ugyanis azt lehet mondani, hogy a kortársak aszerint ítélték meg Apraxin Júliában a bizonyára nem rendkívüli tehetségű színésznőt, amilyen véleményvel voltak a grófnőről, aki a színésznői dicsőségért lemondott születési előnyeiről és rangjának méltóságáról. Minthogy pedig ezt az áldozatot a grófnő maga a magyar haza iránti mély szeretetével motiválta, csak természetes, hogy francia és osztrák részről megértetlenséggel, sőt gúnnyal, magyar részről pedig általában a legnagyobb lelkesedéssel és elismeréssel találkozott.

IV. (*Jelleme, eszméi.*) Ami a grófnő külső megjelenését illeti, nem volt kimondott szépség, de elég eszközzel rendelkezett ahhoz, hogy kellemes benyomást gyakoroljon. Ezt egyébként igyekezett is mindig fokozni drága öltözetek és ragyogó, változatos ékszerek segítségével. Talán ez a fényűzés hívta fel a főváros lakosságának a figyelmét a grófnőre s alapította meg a számára láthatóan fontos népszerűséget, amit mint jó hazafi, a nemzeti és

társadalmi liberalizmus híve, író és színész biztositott is magának. Bátorság és akaraterő, kitartás és szorgalom, jótékonyosság, a komoly foglalatosság szeretete, olyan tulajdonságai voltak, amelyekkel kortársai becsülését vívta ki. Intelligenciáját és szellemességét még NAPOLEON JEROMOS herceg is elismerte. A legtöbb hévvel a magyar haza iránti érzelmeit kommentálta; s nem vádolhatjuk az őszinteség hiányával vagy túlzással azért, mert Magyarországtól elszakadva és egészen új körülmények közé jutva közömbössé látszott válni a könnyen lobbanó grófnő számára az az ügy, amelyért egykor talán az életét sem sajnálta volna. Amíg Magyarországon élt, mindenféleképpen belekapcsolódott a liberális hazafias írók eszméibe, mozgalmába. Ő is fennen vallotta, hogy Magyarországra multjánál is fényesebb jövő vár, s írásban, szóban és tethben is nem egyszer kifejezést adott az abszolutisztikus osztrák kormány iránti ellenszenvének. Az ő szemében a nemzetek boldogságát csak a kölcsönös kötelességeken alapuló alkotmányos kormány biztosíthatja. Magyarország szabadságának kivívására eleinte elégségesnek hirdette a szellemi eszközöket, de később SZÉCHENYI és DEÁK evolucionista fölfogását elvetve, KOSSUTH forradalmi álláspontjához csatlakozott. — A politikai liberalizmusnak megfelelően a szociális liberalizmust is megtaláljuk Apraxin Júliánál. De itt már nem jutott el a forradalom gondolatáig és sajnálkozva bár, de lehetetlennek tartotta a társadalmi egyenlőséget. A két osztálynak együttműködése és kölcsönös segítése volt az eszménye, aminek akadályát az arisztokrácia közömbösségében és értelmi értékeinek elégtelenségében látta. Mindezt egyébként Magyarország politikai sorsa miatt tartotta nagyon fontosnak, azaz nála is összefonódott a liberalizmus és nacionalizmus eszméje. — Apraxin Júlia hazafias, politikai és társadalmi eszméit szépirodalmi műveiben is propagálta, többé-kevésbé tudatosan szembehelyezkedve a *l'art pour l'art* irodalmi felfogással. Általában a roman-

tikus ösztönös teremtő művészet felfogásának a híve volt s a zsenit — akit minden születésbeli arisztokrata fölé helyezett — Isten földi követének tartotta. Nem vetette meg azonban a tanulmányok jelentőségét sem a művészetben. — A grófnő művészeti felfogásán uralkodó spiritualizmus egész világfelfogásán föllelhető feltűnő pesszimizmusa mellett. A földi élet állandó keserőségeiért csak a másvilágon van kárpótlás, és a sok csalódás elviselése csak Isten, a hit segítségével lehetséges. A dogmákban való hit mellett az író hajlamot mutat mindenféle titokzatos jelenségek iránt, s hinni látszik a lélek Istenhez való misztikus fölemelkedésének képességében. — Ami a műveiben tükröződő erkölcsi felfogást illeti, legfőbb erényekként a lemondást, önfeláldozást, önuralmat tünteti föl. A szenvedélynél, a szerelemnél előbbre való az erény és a kötelesség. Ennek az elvnek a gyakorlati életben való győzelmét pedig csak a kellő műveltségű anyák biztosíthatják gyermekeik helyes nevelése által...

Anélkül, hogy sok eredetiséget találjunk Apraxin Júlia grófnő eszméiben, érdekes már maga az, hogy érdeklődése annyi kérdésre kiterjedt. S ha a haladást jelentő eszmékben nem is a szélsőségek ihlették, az eleven élethez kapcsolta az a körülmény, hogy sok francia eredetű gondolat is az akkori magyar viszonyoknak megfelelően és azok hatása alatt formálódott meg benne.

(Befejezés.) Azt kell még végezetül megvizsgálni, hogy Apraxin Júliát, ki magyar és francia műveket írt, melyik irodalomhoz kell sorolnunk. Korának egyik kritikusa franciául írt, magyar hazafiságtól áthatott regényét a magyar irodalom termékének vette; a párizsi *Société des gens de lettres* pedig három első regénye alapján tagjai közvétele vette fel. Már életkörülményei is két kultúrára utaltak, s valóban láttuk, hogy művére mind forma, mind tárgy szempontjából mindkettő hatott. Magyarországon nem állt egyedül, mint francia hatásokat mutató író, a francia kultúra terjesztője. Franciaországban, mint

a magyar ügy szószólója, már kivételesebb jelenség volt. Apraxin Júlia műveiben ez a két jellemvonás azonban nem elszigetelten áll egymás mellett: keverednek és kereszteződnek. Így közvetítőnek kell tekintenünk a két irodalom között és a magyar-francia irodalmi érintkezések történetében helyet kell számára biztosítanunk.

---

## I N D E X.

- Achard 116.  
 Ágai, Adolf 18, 42, 53, 168, 188.  
 Agar, Mademoiselle 127.  
 Agt..., vicomtesse d' 173.  
 Almásy, Pál 186.  
 Amyot 168.  
 Ancelet, Jacques 124.  
 Apraxin, Alexandre Petrovich  
 comte 10, 11.  
 Apraxin, Dimitri comte 11.  
 Apraxin, Féodor Matvéievitch  
 comte 10.  
 Apraxin, Julie comtesse: ses  
 oeuvres:  
 A csillag 19, 45, 90—91, 97,  
 169, 194.  
 A honfoglalók 19, 23, 41, 97—  
 106, 111, 112, 139, 142, 150,  
 169, 170, 188, 189, 194, 196.  
 Armando et Eugénie 17, 171.  
 Bájlaki Zsigmond 19, 45, 92—  
 93, 96, 136, 148, 169, 194.  
 Barátság 19, 48, 95—96, 169,  
 194.  
 Budai Lapok 23, 26, 42, 111,  
 113—118, 165, 170, 189, 196  
 —197.  
 Deux Passions 8, 14, 38, 43,  
 44, 49—54, 64, 67—73, 85,  
 89, 154, 156—160, 168, 190,  
 193, 194.  
 Edouard Villefort 17, 171.  
 Fogság és szerelem 23, 108—  
 109, 111, 169, 189.  
 Gondolattörődék az egyesü-  
 lésről 21, 112, 147, 150, 170,  
 196.  
 Henri IV et son gouverneur  
 17, 124, 171.  
 Ilona 14, 18, 42, 48, 50, 51, 61—  
 68, 70—74, 78, 85, 140—143,  
 148, 151, 168, 172, 188, 192.  
 Journal d'Ilma Szerény 18,  
 42, 44, 45, 48, 52, 78—82,  
 99, 122—124, 138, 140, 141,  
 143, 145—147, 152, 155, 158,  
 159, 172, 188, 193, 197.  
 Két lélek 18, 45, 51, 93—95,  
 144, 149, 169, 195.  
 Két nőszív 18, 42, 48, 51, 73—  
 78, 81, 136, 139, 141, 143,  
 144, 146, 153, 157, 161, 162,  
 168, 188, 193.  
 Korru a cigány... 32, 110,  
 169.  
 Mutter und Tochter 87, 112,  
 119, 132, 170.  
 On a beau dire 9, 17, 18, 42,  
 44, 46, 51, 55—61, 63, 72,  
 138, 154, 162, 168, 188, 191  
 —192.  
 Önvád térít 32, 48, 109—111,  
 169, 189.  
 Országgyűlési beszéd 21, 45,  
 51, 93, 105—108, 111, 169,  
 188, 196.  
 Quelques Feuilles... 8, 24—  
 26, 33, 41, 118—122, 135,  
 138, 139, 142, 149, 151, 154,  
 167, 170, 197.  
 Rêve d'une artiste 37, 110,  
 169.  
 L'Une ou l'Autre? 38, 45, 51,  
 56, 83—89, 146, 148, 149,  
 154, 155, 158—161, 168, 190,  
 194.  
 Apraxin, Madame = Bésobra-  
 soff, Hélène.  
 Arioste, l' 152.  
 Asbóth, János 117.  
 Bagó, Márton 113, 170.  
 Balzac 44.  
 Barabás, Miklós 182.

- Baranyai, Zoltán 19, 41, 101, 171, 207.  
 Batthyány, Arthur comte 14.  
 Batthyány, Arthur-Eugène comte 13, 24, 122, 188.  
 Batthyány, Catherine comtesse 14.  
 Batthyány, Géorgine comtesse 10, 14, 181.  
 Batthyány, Hélène comtesse 14.  
 Batthyány, Lajos comte 13.  
 Batthyány, Tassilo comte 14.  
 Bayard, Alfred 37, 127, 129, 198.  
 Bayer, József 178.  
 Beaujean 82.  
 Beniczky-Bajza, Lenke 18.  
 Bényei, Gábor 117.  
 Bényei, István 27.  
 Bésobrasoff, général 10.  
 Bésobrasoff, Hélène 10, 11, 15, 20, 38, 112, 124.  
 Bodor, Károly 116.  
 Bohn, A. 182.  
 Bolnai (pseud. du comte M. Bethlen) 117, 197.  
 Bonaparte, Mathilde 150.  
 Bossuet 152.  
 Blaha, Luiza 6, 22, 179, 187, 189.  
 Blanche, Dr. 50, 56.  
 Bulcsu, Károly 117, 129, 173, 197.  
 Bulyovszky, Gyula 21, 134, 135, 173.  
 Bulyovszky, Lilla 15.  
 Bürger 51.  
 Canova 60, 152.  
 Caraguel, Clément 26—29, 126, 198.  
 Casanove, Ch. Bigault de 27.  
 Charcot 56.  
 Constant, Benjamin 73.  
 Corneille, Pierre 37, 52, 61, 122, 152, 159.  
 Corrège, le 152.  
 Dalmady, Győző 117, 197.  
 Deák, Ferenc 144, 199.  
 Dentu 168, 170.  
 Dezuley, C. 173.  
 Dietrich, baron 124.  
 Dóbsa, Lajos 32, 116; 117, 197.  
 Doucet, Camille 36.  
 Dumas fils, Alexandre 8, 38, 43, 73, 155, 168, 183—184, 190.  
 Duport, Paul 124.  
 Éber, László 50.  
 Egressy, Gábor 19, 41, 101, 103, 104, 171, 188.  
 Ejury, Charles d' 20, 114.  
 Emich, Gusztáv 139, 168, 182.  
 Emilia (pseudonyme de Madame Szegfi) 15.  
 Eötvös, Joseph baron 16, 53, 75, 77—78, 87, 150, 193, 194.  
 Erkel, Ferenc 51.  
 Esterházy, János comte 20, 178.  
 Esterházy, Madame = Bésobrasoff, Hélène.  
 Esterházy, József comte 6, 10, 11, 12, 13, 40, 48, 60, 124, 171, 180, 187.  
 Esterházy, Mihály comte 207.  
 Fáy, András 161.  
 Fésűs, György 125.  
 Ferenczi, Zoltán 29, 178.  
 Feuillet, Octave 52, 71, 80, 84, 190, 194.  
 Flaubert 44.  
 Fleischmann, Gyula 110.  
 Feyrnet, X. (pseud. d'A. Kaempfen) 129, 175.  
 Fogarassy, Malvin 16, 21, 125.  
 Fünfkirchen, Gräfin Helene von 21, 39.  
 Garay, János 99, 139.  
 Genlis, Madame de 60, 192.  
 Girardin, Madame de 26, 27, 29, 30, 75, 86, 126, 136, 198.  
 Glaser, Károly 11.  
 Grénet, F.-H. 207.  
 Grimm, Rezső 182.  
 Gulyás, Pál 20, 27, 39, 94, 114, 179.  
 Hajnalka (pseudonyme de Madame Rózsaági) 15.  
 Harlez, C. de 94.  
 Harsányi, Zolt 180.  
 Hartleben, Konrád 168.  
 Heyer, Artúr 182.  
 Hirsch, A. 50.  
 Hoefler 10.  
 Hollósy, Kornélia 15.  
 Home, Douglas 50.  
 —h —r 116.

- Hugó, Károly 171.  
 Hugo, Victor 75, 89, 116, 153.  
 Hunyady, famille 124.  
 Huszár, Imre 17, 42, 168, 188.
- i. —r. 173.
- Irányi, Dániel 8, 34, 35, 37, 135, 137, 145, 176, 181, 185—186, 189.
- Janin, Jules 33, 36, 117, 129, 130, 173.
- Jókai, Madame 16, 182.
- Jókai, Mór 25, 27—30, 99, 107, 126, 197.
- Jósika, Kálmán baron 23, 113, 116, 170, 197.
- Jósika, Miklós baron 53, 75—76, 93, 99, 190, 193, 195.
- Kanofka, Julia Alexandrowna 10.
- Kármán, József 84, 161, 194.
- Katona, József 27—29, 31, 126, 197.
- Keglevich, Béla baron 14.
- Kempelen, Béla 179.
- Kempelen, Győző 173.
- Keresztesy, Sándor 28, 178.
- Kis Daemon (pseud. de J. Kulcsár) 76, 172.
- Kisfaludy, Károly 98, 99, 107, 114, 196.
- Kisfaludy, Sándor 16.
- Klestinszky, László 28, 177.
- Kölcsey, Ferenc 94.
- Köles, Lujza = Blaha, Lujza.
- Kont, Ignác 179.
- Kossuth, Lajos 8, 34, 35, 36, 135, 137, 144, 145, 164, 166, 173, 178, 181, 185, 189, 199.
- Kövér, Lajos 31, 107, 196.
- Kronosz = pseud. d'A. Rózsaági.
- La Fayette, Madame de 52, 60, 72, 192.
- Lamartine 51, 63, 65, 136, 192.
- Legouvé 79, 125.
- Lenhossék, József 13.
- Leval, André 179.
- Lisznjai, Kálmán 31.
- Liszt, Ferenc 15.
- Littré 82.
- Lorenz 38, 176—178.
- m. (signature de F. Salamon) 102, 172.
- M. 128, 173.
- Madrazo 50.
- Mándoky, Béla 177.
- Mané (pseud. de H. de Pène) 129—131, 133, 174.
- Marastoni, József 182.
- Massillon 152.
- Metternich, Clement Fürst von 11.
- Michel-Ange 51, 152.
- Milton 152.
- Molière 122.
- Molnár, György 6, 13, 20—24, 26, 27, 30, 31—36, 50, 102, 112, 113, 118, 126, 127, 129, 134—136, 169, 173, 174, 176, 182, 184, 187, 189.
- Munkácsy-Feleký, Flora 19, 104, 188.
- Murillo 50, 152.
- Musset, Alfred de 36, 65, 127, 198.
- Nagy, Iván 171.
- Napoléon III. 33.
- Napoléon, Jérôme 33, 36, 137, 164, 181, 189, 199.
- N. B. 176.
- N. J. 174.
- Németh, Antal 180.
- Nil (pseud. de Madame Rozsnyay) 21, 180.
- Ollendorff 168.
- Pálffy, Móric comte 24, 114, 171.
- Palodyai (Palugyay) 50.
- Paulay, Ede 177.
- Pável, Agoston 179, 180.
- Péchy, Manó comte 28.
- Petőfi 16, 20, 78, 197.
- Petrik, Géza 177.
- Pierre l'Ermite 152.
- Podmaniczky, Frigyes baron 14, 53, 65, 66, 135, 177.
- Pollák, frères 182.
- Prielle, Kornélia 15.
- Pustovojtof, Henriette 145.
- Racine, Jean 36, 37, 122, 127, 129, 152, 198.
- Rákodczay, Pál 179.

- Rákosi, Jenő 21.  
 Raphaël 152.  
 Reizner, János 29, 30, 178.  
 Reményi, Ede 15.  
 Ricourt, Achille 33, 127, 129, 189, 198.  
 Rivière, Henri 116.  
 Rödiger, G. F. W. 18, 43, 168, 188.  
 Rónay, Mária 6, 180.  
 Rousseau 51, 94, 106, 149, 166.  
 Rózsaági, Antal 71, 72, 80, 136, 165, 172.  
 Rózsaffy 50.  
 Rozsnyay, Kálmán 6, 15, 16, 134, 137, 180, 182, 187.  
 Rubens 50.  
 Rubio Guillén y Montero de Espinoza, Lorenzo 37, 190.
- Sainte-Aulaire, comte de 7, 10, 179.  
 Samson 32, 127.  
 Sand, George 45, 52, 81, 82, 106, 138, 153, 190, 193.  
 Sardou, Victorien 37.  
 Schlick 20.  
 Schönburg, Prinz Eduard von 17.  
 Schöpflin, Aladár 32, 39, 180, 182.  
 Schwarzenberg, Prinzessin Luise von (M<sup>me</sup> E. de Schönburg) 17.  
 Schwarzenberg, Prinz Friedrich von 15, 125, 134, 136, 137, 175.  
 Scribe 79, 125.  
 Sebestyén, Gyula 179.  
 Seillère 153.  
 Shakespeare 70, 79.  
 Strauss, Johann 51.  
 Szász, Károly 116.  
 Széchenyi, István comte 77, 81, 99, 139, 143, 144, 147, 161, 193, 199.  
 Székely, Dávid 179.  
 Szekfü, Gyula 150.  
 Szendrei, János 179.  
 Szerdahelyi, Kálmán 22, 189.  
 Szigligeti, Ede 27, 29, 31, 107, 110, 126, 197.
- Szinnyei, József 19, 176, 177, 179.  
 Szelepecz, János 11, 13, 20, 39, 182, 207.  
 Szuk, Róza 37.  
 Szumosy 174.
- Tarnay, Pál (pseud. de P. Madarassy) 26, 116, 117, 126, 197.  
 Tasse, le 52, 152.  
 Tatistscheff, Dimitri Pawlowitch 10, 13.  
 Tatistscheff, Maria 10, 17.  
 Teleky, Miklós comte 29.  
 Thorwaldsen 51, 52.  
 Toldy, Augusta 133.  
 Toldy, Ferenc 13, 16, 42, 52, 62, 77, 105, 133, 171, 188.  
 Toldy, István 18, 42, 53, 125, 168, 188.  
 Toldy, Jolán (Madame A. Kozma) 16, 133.  
 Tompa, Mihály 117, 197.
- Vachott, Sándorné 82, 99, 193.  
 Vadnay, Károly 65, 72, 172, 174.  
 Vanderburch 127, 129, 198.  
 Ványi, Ferenc 179.  
 Vapereau, Gustave 126, 127.  
 Vay, Sándor comte 6, 9, 15, 20, 39, 134, 135, 179, 182, 187.  
 Verdösy 185.  
 Vértesi, Arnold 182.  
 Vidats, János 34, 184.  
 Volney 51, 94, 106, 149, 166.  
 Voltaire 51, 94, 149, 166.  
 Vörösmarty, Mihály 53, 99, 100 —101, 107, 190, 196.
- Watteau 50.  
 Weller, Emil 172.  
 Wenzel, Gusztáv 13, 105, 188.  
 Wernich, A. 50.  
 Wesselényi, Miklós baron 77, 148, 193.  
 Witzenez, Julia 124.  
 Wohl, Janka 117.  
 Wurzbach, Constant 176.  
 —y. —y. 172, 174.
- Zilahy, Károly 117, 197.

## Életrajz.

Szegeden születtem 1909 szeptember 5-én. Érettségít a szegedi áll. leánygimnáziumban tettem. 1927-ben a DMKE középiskolai versenyén német dolgozatommal első díjat nyertem. Egyetemi tanulmányaimat a szegedi egyetemen végeztem, 1927—31-ig a német és francia szakon, amikből 1932 májusában tanári oklevelet szereztem, az 1932—33. tanévben pedig a magyar szakon. 1928—31-ig köztisztviselői ösztöndíjat élveztem.

1928 nyarán három hónapon át hallgattam a dijoni egyetem nyári tanfolyamát, ahol diplomát is nyertem. 1929 nyarán Lipcsében az egyetemi héten vettem részt s utána két hónapot töltöttem ott német tanulmányokkal. 1930 nyarán a párisi Bibliothèque Nationaleban kezdtem meg az anyaggyűjtést jelen értekezésemhez, amit a következő években a bécsi, budapesti, szegedi és pozsonyi könyvtárakban, továbbá a budapesti levél- és kéziratárakban folytattam. 1932-ben kutatásaim addigi eredményei alapján elnyertem a szegedi egyetem francia irodalmi pályadíját.

Hálás köszönettel tartozom elsősorban a szegedi egyetem Francia Intézete igazgatójának és Baranyai Zoltán egyetemi magántanár úrnak munkámban való szíves támogatásukért. Köszönöm továbbá dr. Esterházy Mihály gróf úrnak azt a szíves készséget, amellyel értékes adatokat bocsátott rendelkezésemre. Nagy hálával tartozom Szlepecz János muraszombati esperes-plébános, c. kánok úrnak is, aki nagy jószággal volt segítségemre kutatásaimban. — A kézirat és korrekturek stílusbeli javításáért Grenet F.-H. lektor urat illeti köszönet.

## Table des matières.

	Pages
Portrait de Julie Apraxin.	
Introduction — — — — —	5
I. La vie de Julie Apraxin — — — — —	9
II. Ses oeuvres — — — — —	40
1. Romans — — — — —	53
2. Nouvelles — — — — —	90
3. Dramès — — — — —	97
4. Julie Apraxin publiciste. — Le premier journal hon-	
grois de Bude — — — — —	111
III. Sa carrière d'actrice — — — — —	119
IV. Son caractère, ses idées — — — — —	133
Conclusion — — — — —	164
Bibliographie — — — — —	168
Iconographie — — — — —	182
Appendice:	
1. Préface d'Alexandre Dumas fils au roman Deux Pas-	
sions. (1894) de Julie Apraxin — — — — —	183
2. Lettre de Daniel Irányi à Louis Kossuth — — — — —	185
Batthyányné Apraxin Júlia grófnő (Eiluj Nixarpa) élete és mű-	
vei. (Résumé hongrois.) — — — — —	187
Index — — — — —	202



V. ö. még Eckhardt Sándor (Egyet. Phil. Közlöny 1931), Zolnai Béla (Széphalom 1931) és Jezerniczky Margit (Széphalom 1932) pótlásait és Justus Schmidt tanulmányát: Voltaire und Maria Theresia, Wien 1931: 6—22. — Cf. encore: Études Françaises 13.

**4. Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'homme.**  
Par László JUHÁSZ.

Auf Grund der scharfgeprüften Daten der vorangehenden Literatur und seiner eigenen Forschungen behauptet Verf., Madách sei in seinem Meisterwerke ein Schüler der französischen Romantik, deren Einfluss er eine ebenso grosse Bedeutung beilegt, wie dem von Goethe. — A. B. (Ungarische Jahrbücher XI, 4).

Magyarul: Széphalom 1930—1931.

**5. Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires. (1551—1548.)** Par Endre BACH.

L'auteur, qui a utilisé la correspondance de Sambucus récemment éditée par un savant viennois, nous montre par quels procédés il éveilla les sympathies de Henri Estienne pour la cause jugulée par le Croisant. — Al. Eckhardt (Nouv. Revue de Hongrie, 1932:479).

Bach Endre figyelmet érdemlő tanulmánya érdemes tanujele annak, hogy milyen buzgó és eredményes munka folyik a szegedi egyetem filozófiai karán. — Pintér Jenő (Irodalomtörténet, 1933:50).

Grâce à l'étude approfondie de M. A. Eckhardt sur Remi Belleau, ainsi qu'à celles de MM. Horváth (Jodelle), Faludi (Dudith) et Bach (Sambucus), l'aspect hongrois du siècle des humanistes commence à entrer en pleine lumière. — L. Sipos (Revue des Études Hongroises 1933:146).

Die gewissenhafte Arbeit ist ein bedeutender Beitrag zur Erforschung der Fziehung des ungar. und franz. Humanismus. — St. V. (Ungarische Jahrbücher, XIII. 2.)

V. ö. Gulyás Pál, Sambucus. Bp., Akadémia, 1934.

**6. Le théâtre français de Vienne. 1752—1772.** Par Julia WITZENETZ.

L'Institut Français de l'Université de Szeged a enrichi l'histoire littéraire de deux travaux relatifs à l'expansion de la culture française à Vienne... Le travail de Mme Julia Wizenetz est consacré au chapitre le plus intéressant de l'histoire de cette colonie de la culture française. — Al. Eckhardt (Nouv. Revue de Hongrie, 1932:477).

Nous sommes initiés aux vicissitudes et même aux avatars de ce théâtre éphémère, à commencer par les genres nobles, tragédie, et comédie, pour finir par la féerie et le ballet. — H. Grenet (Revue des Études Hongroises, 1933:145).

Die gründliche Untersuchung, die teils die zerstreuten Daten der einschlägigen Literatur zusammenfasst, teils auf eigener archiv. Forschungen beruht, bildet einen wichtigen Beitrag zur französ.-österreichischen Kulturgeschichte des 18. Jhs. Zugleich hilft sie den mächtigen Einfluss verstehen, den die franz. Kultur Wiens zu dieser Zeit auf Ungarn ausübte. — St. V. (Ungarische Jahrbücher, XIII. 2.)

**7. Mots d'origine hongroise dans la langue et dans la littérature françaises.**  
Par Borbála LOVAS.

Le travail de Mlle B. Lovas aura son intérêt pour les linguistes qui y trouveront une riche documentation. — Alexandre Eckhardt (Nouvelle Revue de Hongrie, 1932:478).

Il serait désirable qu'on établit le plus tôt possible le commentaire phonétique et morphologique des formes recueillies par Mlle Lovas. — Ladislaus Göbel (Revue des Études Hongroises, 1933:147).

Der Autor fasst den Ausdruck „mots d'origine hongroise“ in etwas weiterem Umfang als dies gewöhnlich der Fall ist... So wird das Buch zu einer Darstellung von der Kenntnis Ungarns und seiner Gebräuche unter den Franzosen... Aufmerksamkeit verdient die Einleitung, die über die kulturellen Beziehungen zwischen Ungarn und Frankreich berichtet. — Ernst Gamilscheg, Zeitschr. f. franz. Spr. u. Lit. 1933:127.

**8. Les impressions en français de Hongrie. (1707—1848.) Par Margit JEZERNICZKY.**

Entro un periodo de centoquarant'anni l'autore ha potuto raccogliere e descrivere 157 opere in lingua francese stampate in Ungheria, numerato contro ogni apparenza cospicuo e tale da dimostrare da solo l'onore in cui vi era tenuta la letteratura francese. — La Bibliofilia, 1934, p. 29.

V. ö. még Tóth László, Magyar Kultura 1934: 228.

**9. Les séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son journal (1764—1770). Par Erzsébet Magda LANGFELDER.**

**10. Un poète cosmopolite du 18<sup>e</sup> siècle: Michel Csokonai et la littérature française. Csokonai Mihály és a francia irodalom. Par Erzsébet PELLE.**

**11. La fortune intellectuelle de Verlaine. (France, Allemagne, Autriche, Hongrie.) Par Jolán GEDEON.**

(V. ö. magyarul: Széphalom 1933, 6—9. sz. 47—50. l.)

Die Untersuchung ist als ein historischer Schlachtsbericht anzusprechen. Sie verfolgt das Kontrollierbar-Positive des Verlaineschen Einflusses. — J. Turóczy-Trostler (Pester Lloyd, 3 III. 1934).

La belle étude est pourvue d'une bibliographie très complète qui rendra de grands services aux chercheurs. — Henri Ancel (Nouvelle Revue de Hongrie, févr. 1934).

A szerző könyvéhez függesztett repertoriumból kitűnik, hogy a francia írók mellett a magyar írók foglalkoztak Verlaine-nel a legtöbbit. — Dóczy Jenő (Magvarság, 1934 jan. 6).

Négy országban dolgozza fel Gedeon Jolán közel 300 adatra támaszkodva egy költő szellemi sorsát a kritikusok tollán és mutatja azt a maradi részvétlenséget, mely az irodalmi korifeusok égető munkájából fakad. — Erdődi József (Független Szemle, 1934 ápr.).

A Verlaine és Ady közötti kapcsolatot éles rávilágítással domborítja ki. — Kalmár Anatólia (Irodalomtörténet, 1934. 1—2 sz.).

Érdekesen állapítja meg végkövetkeztetésképpen Gedeon Jolán, hogy nálunk nem az volt a Verlaine-kérdés magva, hogy magát Verlainet ítélik meg kritikai fegyverekkel, hanem hogy Verlaine-en keresztül Adyt akarják agyonütni és Adyn keresztül Verlainet. — Supka Géza (Literatura 1934 jan. 15).

V. ö. még Zolnai Béla, Széphalom 1933: 70.

**12. Une femme de lettres du second Empire. La comtesse Julie Apraxin. Sa vie, ses oeuvres. Par Catherine BARNA.**

**13. Les premiers imprimés en français de Vienne (1521—1538). Par Olga DROSZT.**

Cf. Études Françaises, 3.